

ht from Zentralantiquariat der DDR

h/h

Vet. Fr. II B. 376



ZAHAROFF  
FUND





*OPUSCULES*  
*POÉTIQUES.*



# OPUSCULES POÉTIQUES,

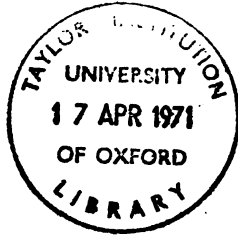
*Par M. le Chevalier DE PARNY.*



*A AMSTERDAM.*

---

1779.







POÉSIES  
ÉROTIQUES.



LIVRE PREMIER.

A ÉLÉONORE.

AIMER à treize ans, dites-vous,  
C'est trop tôt : eh, qu'importe l'âge ?  
Avez-vous besoin d'être sage,  
Pour goûter le plaisir des fous ?  
Ne prenez pas pour une affaire  
Ce qui n'est qu'un amusement ;  
Lorsque vient la saison de plaire,  
Le cœur n'est pas long-tems enfant.

A

## OPUSCULES

Au bord d'une onde fugitive,  
Reine des buissons d'alentour,  
Une rose demi-captive  
S'ouvrait aux rayons d'un beau jour.  
Égaré par un goût volage,  
Dans ces lieux passe le Zéphir:  
Il l'apperçoit, & du plaisir  
Lui propose l'apprentissage;  
Mais en vain : son air ingénu  
Ne touche point la fleur cruelle.  
De grâce, laissez-moi, dit-elle ;  
A peine vous ai-je entrevu ;  
Je ne fais encor que de naître :  
Revenez ce soir, & peut-être  
Serez-vous un peu mieux reçu.  
Zéphir s'envole à tire-d'alles,  
Et va se consoler ailleurs ;  
Ailleurs, car il en est des fleurs  
A peu près comme de nos Belles.  
Tandis qu'il fuit, s'élève un vent  
Un peu plus fort que d'ordinaire,  
Qui de la Rose, en se jouant,  
Détache une feuille légère ;  
La feuille tombe, & du courant  
Elle fuit la pente rapide ;  
Une autre feuille en fait autant,

POÉTIQUES.

Puis trois, puis quatre ; en un moment,  
L'effort de l'Aquilon perfide  
Eut moissonné tous ces appas  
Qu'apprétoit une main divine  
Pour des Amans plus délicats.  
Le Zéphir revint ; mais , hélas !  
Il ne restoit plus que l'épine.

LE LENDEMAIN.

TU l'as connu, ma chère Éléonore,  
Ce doux plaisir, ce péché si charmant  
Que tu craignois, même en le désirant ;  
En le goûtant, tu le craignois encore.  
Eh bien, dis-moi ; qu'a-t-il donc d'effrayant ?  
Que laisse-t-il après lui dans ton ame ?  
Un léger trouble, un tendre souvenir,  
L'étonnement de sa nouvelle flamme,  
Un doux regret, & sur-tout un désir.  
Déjà la rose aux lis de ton visage  
Mêle ses brillantes couleurs ;  
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage  
Succèdent les molles langueurs,  
Qui de nos plaisirs enchanteurs  
Sont à la fois la suite & le présage.  
Déjà ton sein doucement agité,

## OPUSCULES

Avec moins de timidité,  
Repousse la gaze légère  
Qu'arrangea la main d'une mère,  
Et que la main du tendre amour  
Moins discrète & plus familière  
Saura déranger à son tour.  
Une agréable rêverie  
Remplace enfin cet enjôtement,  
Cette piquante étourderie,  
Qui désespéroient ton Amant;  
Et ton ame plus attendrie  
S'abandonne nonchalamment  
Au délicieux sentiment  
D'une douce mélancolie.

Ah! laissons nos tristes censeurs  
Traiter de crime abominable  
Le seul charme de nos douleurs,  
Ce plaisir pur, dont un Dieu favorable  
Mit le germe dans tous les cœurs.  
Ne crois pas à leur imposture;  
Leur zèle barbare & jaloux  
Fait un outrage à la nature;  
Non, le crime n'est pas si doux.

POÉTIQUES.

AVIS A ÉLÉONORE.

Dès que la nuit sur nos demeures  
Planera plus obscurément ;  
Dès que sur l'airain gémissant  
Le marteau frappera douze heures ;  
Sur les pas du fidèle Amour,  
Alors les plaisirs par centaine  
Voleront chez ma Souveraine,  
Et les voluptés tour-à-tour  
Prendront soin d'amuser leur Reine.  
Ils y resteront jusqu'au jour ;  
Et si la matineuse aurore  
Oublioit d'ouvrir au soleil  
Ses larges portes de vermeil,  
Le soir ils y seroient encore.



## LA PRÉCAUTION D'ANGEREUSE.

Ô la plus belle des maîtresses !

Fuyons dans nos plaisirs la lumière & le bruit ;  
 Ne difons point au jour les secrets de la nuit ;  
 Aux regards inquiets dérobons nos careffes.

L'amour heureux se trahit aisément !

Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive ;  
 Je crains ce vieil Argus , au cœur de diamant ,  
 Dont la vertu brusque & rétive  
 Ne s'adoucit qu'à prix d'argent.

Durant le jour , tu n'es plus mon Amante.

Si je m'offre à tes yeux , garde - toi de rougir ;  
 Défends à ton amour le plus léger soupir ;  
 Affecte un air distrait ; que ta voix séduisante  
 Évite de frapper mon oreille & mon cœur ;  
 Ne mets dans tes regards ni trouble , ni langueur.  
 Hélas ! de mes conseils je me repens d'avance.  
 Ma chère Éléonore , au nom de nos amours,  
 N'imité pas trop bien cet air d'indifférence :  
 Je dirois , c'est un jeu ; mais je craindrois toujours.



## LES SERMENS.

OUI, j'en atteste la nuit sombre  
Confidente de nos plaisirs,  
Et qui verra toujours son ombre  
Disparoître avant mes désirs ;  
J'atteste l'étoile amoureuse  
Qui pour voler au rendez-vous  
Me prête sa clarté douteuse ;  
Je prends à témoin ces verroux  
Qui souvent réveilloient ta mère,  
Et cette parure étrangère  
Qui trompe les regards jaloux ;  
Enfin, j'en jure par toi-même,  
Je veux dire par tous mes Dieux ;  
T'aimer est le bonheur suprême,  
Il n'en est point d'autre à mes yeux.  
Viens donc, ô ma belle Maîtresse,  
Perdre tes soupçons dans mes bras.  
Viens t'assurer de ma tendresse,  
Et du pouvoir de tes appas.  
Aimons, ma chère Éléonore :  
Aimons au moment du réveil ;  
Aimons au lever de l'aurore ;  
Aimons au coucher du soleil ;  
Durant la nuit aimons encore.

OPUSCULES

LA FRAYEUR.

T'EN souviens-tu, mon aimable Maitresse,  
De cette nuit où nos brûlans désirs  
Et de nos goûts la libertine adresse  
A chaque instant varioient nos plaisirs ?  
De ces plaisirs le docile théâtre  
Favorisoit nos rapides élans ;  
Mais tout-à-coup les supports chancelans  
Furent brisés dans ce combat folâtre,  
Et succombant à nos tendres ébats,  
Sur le parquet tombèrent en éclats.  
Des voluptés tu passas à la crainte ;  
L'étonnement vint resserrer soudain  
Ton foible cœur palpitant sous ma main ;  
Tu murmurois, je riois de ta plainte ;  
Je savois trop que le Dieu des Amans  
Sur nos plaisirs veilloit dans ces momens.  
Il vit tes pleurs ; Morphée, à sa prière,  
Du vieil Argus que réveilloient nos jeux  
Ferma bientôt & l'oreille & les yeux,  
Et de son aile enveloppa ta mère.  
L'aurore vint, plutôt qu'à l'ordinaire,  
De nos baisers interrompre le cours ;  
Elle chassa les timides amours ;



POÉTIQUES.

2

Mais ton fouris, peut-être involontaire,  
Leur accorda le rendez-vous du soir.

Ah! si les Dieux me laissoient le pouvoir  
De dispenser la nuit & la lumière,  
Du jour naissant la jeune avant-courière  
Viendrait bien tard annoncer le soleil;  
Et celui-ci, dans sa course légère,  
Ne feroit voir au haut de l'hémisphère  
Qu'une heure ou deux son visage vermeil.  
L'ombre des nuits dureroit davantage,  
Et les amours auroient plus de loisir.  
De mes instans l'agréable partage  
Seroit toujours au profit du plaisir.  
Dans un accord réglé par la sagesse,  
Au doux sommeil j'en donnerois un quart;  
Le Dieu du vin auroit semblable part;  
Et la moitié seroit pour ma Maitresse.



## LE BOUQUET.

DANS ce moment les politesses,  
Les souhaits vingt fois répétés,  
Et les ennuyeuses caresses,  
Pleuvent sans doute à tes côtés.  
Après ces complimens sans nombre,  
L'amour fidèle aura son tour :  
Car dès qu'il verra la nuit sombre  
Remplacer la clarté du jour,  
Il s'en ira, sans autre escorte  
Que le plaisir tendre & discret,  
Frappant doucement à ta porte,  
T'offrir ses vœux & son bouquet.  
Quand l'âge aura blanchi ma tête,  
Réduit tristement à glaner,  
J'irai te souhaiter ta fête,  
Ne pouvant plus te la donner.



## S O U V E N I R .

DÉJA la nuit s'avance , & du sombre orient  
Ses voiles par degrés dans les airs se déploient.  
Sommeil , doux abandon , image du néant ,  
Des maux de l'existence heureux délassément ,  
Tranquille oubli des soins où les hommes se noient ;  
Et vous , qui nous rendez à nos plaisirs passés ,  
Touchante Illusion , Déesse des menfonges ,  
Venez dans mon asile , & sur mes yeux lassés  
Secouez les pavots & les aimables songes.  
Voici l'heure où trompant les surveillans jaloux ,  
Je pressois dans mes bras ma Maîtresse timide.  
Voici l'alcove sombre où d'une alle rapide  
L'essaim des voluptés voloît au rendez-vous.  
Voici le lit commode où l'heureuse licence  
Remplaçoit par degrés la mourante pudeur.  
Importune vertu , fable de notre enfance ,  
Et toi , vain préjugé , fantôme de l'honneur ,  
Combien peu votre voix se fait entendre au cœur !  
La nature aisément vous réduit au silence ;  
Et vous vous dissipez au flambeau de l'amour ,  
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.

Momens délicieux , où nos haifers de flamme ,  
Mollement égarés , se cherchent pour s'unir !

Où de douces fureurs s'emparant de notre ame  
Laissent un libre cours au bizarre désir!  
Momens plus enchanteurs, mais prompts à disparaître ;  
Où l'esprit échauffé, les sens, & tout notre être,  
Semblent se concentrer pour hâter le plaisir!  
Vous portez avec vous trop de fougue & d'ivresse;  
Vous fatiguez mon cœur qui ne peut vous saisir,  
Et vous fuyez sur-tout avec trop de vitesse ;  
Hélas! on vous regrette, avant de vous sentir!  
Mais, non ; l'instant qui suit est bien plus doux encore.  
Un long calme succède au tumulte des sens ;  
Le feu qui nous brûloit par degrés s'évapore ;  
La volupté survit aux pénibles élans ;  
L'ame sur son bonheur se repose en silence ;  
Et la réflexion, fixant la jouissance,  
S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur.  
Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance  
Ne sauroit ajouter qu'un peu plus de lenteur.



## AU GAZON

FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

TRÔNE de fleurs, lit de verdure,  
Gazon planté par les amours,  
Recevez l'onde fraîche & pure  
Que ma main vous doit tous les jours.  
Couronnez-vous d'herbes nouvelles;  
Croissez, gazon voluptueux.  
Qu'à midi, Zéphire amoureux  
Vous porte le frais sur ses ailes;  
Que ces lilas entrelacés  
Dont la fleur s'arrondit en voûte,  
Sur vous mollement renversés,  
Laissent échapper goutte à goutte  
Les pleurs que l'aurore a versés.  
Sous les appas de ma Maîtresse  
Ployez toujours avec souplesse,  
Mais sur le champ relevez-vous;  
De notre amoureux badinage  
Ne gardez point le témoignage;  
Vous me feriez trop de jaloux.

## FRAGMENT D'ALCÉE,

POÈTE GREC.

QUEL est donc ce devoir, cette fête nouvelle,  
Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux ?  
Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe & tous les Dieux,  
Et qu'est-il de commun entre nous & Cybèle ?  
De quel droit m'ose-t-elle arracher de tes bras ?  
Se peut-il que du Ciel la bonté paternelle  
Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas ?  
Reviens de ton erreur, crédule Éléonore.  
Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois,  
Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces voix,  
Nous nous disions sans fin, je t'aime, je t'adore ;  
Quel mal feroit aux Dieux notre innocente ardeur ?  
Sur le gazon fleuri, si près de moi couchée  
Tu remplissois tes yeux d'une molle langueur ;  
Si ta bouche brûlante à la mienne attachée  
Jettoit dans tous mes sens une vive chaleur ;  
Si mourant sous l'excès d'un bonheur sans mesure,  
Nous renaissions encor, pour encor expirer ;  
Quel mal feroit aux Dieux cette volupté pure ?  
La voix du sentiment ne peut nous égarer,  
Et l'on n'est point coupable en suivant la nature.

Ce Jupiter qu'on peint si fier & si cruel,  
Plongé dans les douceurs d'un repos éternel,  
De ce que nous faisons ne s'embarasse guère.  
Ses regards déployés sur la nature entière  
Ne se fixent jamais sur un foible mortel.  
Va , crois-moi , le plaisir est toujours légitime ;  
L'amour est un devoir , l'indifférence un crime.

Laissons la vanité , riche dans ses projets ,  
Se créer sans effort une seconde vie ;  
Laissons-la promener ses regards satisfaits  
Sur l'immortalité ; rions de sa folie.  
Cet abyme sans fond où la mort nous conduit  
Garde éternellement tout ce qu'il engloutit.  
Tandis que nous vivons , faisons notre Élisée ;  
L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les Rois ;  
Pour ranger leurs sujets sous la verge des loix ;  
Et cet épouvantail de la foule abusée ,  
Ce Tartare , ces fouets , cette urne , ces serpens ,  
Font moins de mal aux morts que de peur aux vivans.



## D É L I R E.

**R**IONS, buvons, ô mes amis!

Occupons-nous à ne rien faire.

Laissons murmurer le vulgaire,

Le plaisir est toujours permis.

Que notre existence légère

S'évanouisse dans les jeux.

Vivons pour nous, soyons heureux,

N'importe de quelle manière.

Un jour il faudra nous courber

Sous la main du tems qui nous presse;

Mais jouissons dans la jeunesse,

Et dérobons à la vieillesse

Tout ce qu'on peut lui dérober.

## L A R E C H U T E.

**C'**EN est fait, j'ai brisé mes chaînes,

Amis, je reviens dans vos bras;

Les Belles ne vous valent pas,

Leurs faveurs coûtent trop de peines;

Je leur dis adieu pour toujours.

Bouteille long-tems négligée,

Remplace chez moi les amours,

Et distrais mon ame affligée.



Buvons, ô mes amis, buvons.  
 C'est le seul plaisir sans mélange;  
 Il est de toutes les saisons,  
 Lui seul nous console & nous venge  
 Des maîtresses que nous perdons.

Que dis-je, malheureux ? ah ! qu'il est difficile  
 De feindre la gaité dans le sein des douleurs !  
 La bouche sourit mal, quand les yeux font en pleurs ;  
 Repoussons loin de nous ce nectar inutile.  
 Et toi, tendre amitié, plaisir pur & divin,  
 Non, tu ne suffis plus à mon ame égarée.  
 Au cri des passions qui grondent dans mon sein  
 En vain tu veux mêler ta voix douce & sacrée.  
 Tu gémiss de mes maux qu'il falloit prévenir ;  
 Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite,  
 Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir.  
 Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète ;  
 Laisse-moi m'étourdir sur la réalité ;  
 Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères,  
 Tout courbé sous les fers chanter la liberté,  
 Saisir avec transport des ombres passagères,  
 Et parler de félicité,  
 En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,  
 Ces momens du réveil, où la raison sévère

B

Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière ;  
Et dissipe à nos yeux le songe des amours.

Le tems qui d'une aile légère

Emporte , en se jouant , nos goûts & nos penchans,  
Mettra bientôt le terme à mes égaremens.

O mes amis ! alors échappé de ses chaînes ,  
Mon cœur dans votre sein déposera ses peines ;

Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.  
Sur votre expérience appuyant ma foiblesse,  
Peut-être je pourrai d'une folle tendresse

Prévenir les retours jaloux.

Sur les plaisirs de mon aurore

Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs,  
Soupirer malgré moi , rougir de mes erreurs,  
Et même en rougissant , les regretter encore.



POÉTIQUES.

19

A M. D E F.

ABJURANT ma douce paresse  
J'allois voyager avec toi ;  
Mais mon cœur reprend sa foiblesse,  
Adieu, tu partiras sans moi.  
Les baisers de ma jeune Amante  
Ont dérangé tous mes projets.  
Ses yeux font plus beaux que jamais ;  
Sa douleur la rend plus touchante.  
Elle me serre entre ses bras ,  
Des Dieux implore la puissance ,  
Pleure déjà mon inconstance ,  
Gémit, & ne m'écoute pas.  
Viens, dit-elle ; un autre rivage  
Nous attend au déclin du jour  
Nous ferons ensemble un voyage  
Mais c'est au temple de l'Amour.



B 2

## M A R E T R A I T E .

SOLITUDE heureuse & champêtre,  
 Séjour du repos le plus doux ,  
 Le printems me ramène à vous ;  
 Recevez enfin votre maître.  
 La jeune Amante du Zéphir  
 A ranimé vos tristes plaines ;  
 Échappé de mes lourdes chaînes ,  
 Comme elles , je vais rajeunir.  
 Vous donnez à mes sens une nouvelle vie ;  
 Mon ame trop long - tems flétrie ,  
 Aux rayons naiffans du plaisir ,  
 Déjà commence à s'entr'ouvrir.

O Maîtresse toujours plus chère ,  
 De ces lieux tu fais l'ornement.  
 Dans ces lieux tu fais fans myrère  
 Le bonheur du plus tendre Amant.

La simplicité seule orna mon hermitage.  
 On ne voit point chez moi ces superbes tapis  
 Que la Perse , à grands frais , teignit pour notre usage.  
 Je ne repose point sous un dais de rubis ;  
 Mon lit n'est qu'un simple feuillage.  
 Qu'importe ? le sommeil est-il moins consolant ?

Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables ?

Le baiser d'une Amante en est-il moins brûlant,

Et les voluptés moins durables ?

Pendant la nuit , lorsque je peux

Entendre dégoutter la pluie ,

Et les fiers enfans d'Orythie

Ébranler mon toit dans leurs jeux ;

Alors si mes bras amoureux

Entourent ma craintive amie ,

Puis-je ençor former d'autres vœux ?

Qu'irois-je demander aux Dieux

A qui mon bonheur fait envie ?

Je suis au port , & je me ris  
De ces écueils où l'homme échoue.

Je regarde avec un souris

Cette fortune qui se joue ,

En tourmentant ses favoris ;

Et j'abaisse un œil de mépris

Sur l'inconstance de sa roue.

La scène des plaisirs va changer à mes yeux.

Moins avide aujourd'hui , mais plus voluptueux ,

Disciple du sage Épicure ,

Je veux que la raison préside à tous mes jeux.

De rien avec excès , de tout avec mesure ,

B 3

Voilà le secret d'être heureux.  
Trahi par ma jeune Maîtresse,  
Je vais rire de ma foiblesse  
Entre les bras de l'amitié,  
Et confier à sa tendresse  
Un malheur bientôt oublié.  
Si l'amitié, plus douce & plus chérie,  
Si l'amitié me trahit à son tour,  
Mon cœur triste & navré détestera la vie;  
Mais enfin, consolé par la philosophie,  
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.  
La haine est pour moi trop pénible;  
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus;  
Une indifférence paisible  
Est la plus sage des vertus.



## V E R S

G R A V É S S U R U N M Y R T H E.

**M**YRTE heureux, dont la voûte épaisse  
 Servit à cacher nos amours,  
 Reçois & conserve toujours  
 Ces vers enfans de ma tendresse ;  
 Et dis à ceux qu'un doux loisir  
 Amenera dans ce bocage,  
 Que si l'on mouroit de plaisir,  
 Je serois mort sous ton ombrage.

## A É L É O N O R E.

**O** toi, qui fus mon écolière  
 En musique, & même en amour,  
 Viens dans mon paisible séjour  
 Exercer ton talent de plaire.  
 Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi,  
 Pour avoir été trop bon maître.  
 Je serois mieux portant peut-être,  
 Si moins assidu près de toi,  
 Si moins empressé, moins fidèle,  
 Et moins tendre dans mes chansons,  
 J'avois ménagé des leçons  
 Où mon cœur mettoit trop de zèle.

B 4

Ah! viens du moins, viens appaiser  
 Les maux que tu m'as faits, cruelle!  
 Ranime ma langueur mortelle;  
 Viens me plaindre; & qu'un seul baiser  
 Me rende une santé nouvelle.  
 Fidèle à mon premier penchant,  
 Amour, je te fais le serment  
 De la perdre encore avec elle.

A L A M Ê M E ,

*SUR SON REFROIDISSEMENT.*

Ils ne sont plus ces jours délicieux  
 Où mon amour respectueux & tendre  
 A votre cœur savoit se faire entendre;  
 Où vous m'aimiez, où nous étions heureux!  
 Vous adorer, vous le dire & vous plaire,  
 Sur vos vœux régler tous mes desirs,  
 C'étoit mon fort; j'y bernois mes plaisirs;  
 Aimé de vous, quels vœux pouvois-je faire?  
 Tout est changé; quand je suis près de vous,  
 Triste & sans voix, vous n'avez rien à dire;  
 Si quelquefois je tombe à vos genoux,  
 Vous m'arrêtez avec un froid sourire,  
 Et dans vos yeux s'allume le courroux.  
 Il fut un tems, vous l'oubliez peut-être!



Où j'y trouvois cette molle langueur,  
Ce rendre feu que le désir fait naître,  
Et qui survit au moment du bonheur.  
Tout est changé, tout, excepté mon cœur!

## A U N M Y R T E .

BEL arbre, je viens effacer  
Ces noms gravés sur ton écorce,  
Qui par un amoureux divorce  
Se reprennent pour se laisser.  
Ne parle plus d'Éléonore ;  
Rejette ces chiffres menteurs ;  
Les tems a désuni les cœurs  
Que ton écorce unit encore.



## LES AILES DE L'AMOUR.

UN jour, Éléonore & moi, nous recontrâmes l'Amour dormant sur un lit de fleurs. Enchaînons-le, dit tout bas Éléonore, & portons-le dans notre hermitage; nous nous amuserons de sa peine, & puis nous lui rendrons la liberté : mais nous volerons son carquois, & nous couperons ses ailes. Il faut lui laisser son carquois, répondis-je; pour les ailes, nous ferons bien de les couper.

. Nous nous mettons à l'ouvrage; nous tressons des guirlandes de roses; nous lions les pieds & les mains à l'Amour, & nous le portons sur nos bras jusques dans notre asile. Il se réveille tout-à-coup, ( le sommeil de l'Amour est toujours léger ) il veut briser ses liens; mais ils étoient tissus des mains de ma Maîtresse. Ne pouvant y réussir, il se met à pleurer. Ah! rendez-moi la liberté, s'écrie-t-il; si vous me laissez long-tems enchaîné, je vais ressembler à l'hymen. — Eh bien, nous allons vous dégager, mais nous voulons auparavant vous couper les ailes. — Quoi? vous seriez assez cruels? — Oui; vous en deviendrez plus aimable, & l'univers y gagnera beaucoup. — Que je suis malheureux! puisque mes

prières ni mes larmes ne sauroient vous attendrir , laissez-moi les détacher moi-même.

Alors il détacha ses aîles , & les mit , en souriant , aux pieds d'Éléonore. J'étois étonné de voir l'Amour si obéissant ; je ne savois pas le tour qu'il nous préparoit.

On couvrit la table de flacons , & l'Amour prit un couvert entre nous deux. Trois coups le rendirent plus charmant que jamais. Ses yeux pétilloient d'un feu nouveau ; les naïvetés & les bons mots découloient de sa bouche. Mais il but trop ; l'ivresse remplaça la gaité ; sa tête appesantie s'inclina sur la table ; il alloit expirer.

Ah ! qu'avons-nous fait , ma chère Éléonore ! vite , des parfums ; serre l'Amour entre tes bras. Comme il est froid & immobile ! ô ciel ! si l'Amour venoit à mourir !

Éléonore le prend sur ses genoux ; elle le presse contre son sein ; moi , je réchauffe ses mains & ses pieds. Il revient peu-à-peu de son évanouissement , & reprend bientôt toutes ses forces. Un rien affoiblit l'Amour , un rien lui rend la santé.

Cependant une chaleur nouvelle s'insinuoit dans tous mes sens. Les yeux d'Éléonore me disoient qu'elle éprouvoit le même tourment. Elle se pencha sur

un lit de gazon , je m'assis auprès d'elle ; je soupirai ; elle me regarda languissamment , je la compris. . . . O miracle étonnant ! au premier baiser , les aîles de l'Amour commencèrent à renaître. Elles croissoient à vue d'œil , à mesure que nous avançons vers le terme du plaisir. Après le moment du bonheur , elles avoient leur grandeur ordinaire.

Alors il nous regarda tous les deux avec un souris malin. Apprenez , nous dit-il , que l'Amour ne peut exister sans aîles. On a beau me les couper ; la jouissance me les rend ; & vous verrez bientôt qu'elles sont aussi bonnes que jamais.

Hélas ! sa prédiction n'est que trop accomplie ! mais tout le poids de sa colère est tombé sur moi. Eléonore est infidelle , & tous les feux qui la brûloient ont passé dans mon cœur. En vain je veux aimer ailleurs ; je sens trop qu'on ne peut aimer qu'une fois !

*Fin du premier Livre.*







POÉSIES  
ÉROTIQUES.

---

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIE.

OUI, sans regret, du flambeau de mes jours  
Je vois pâlir la lumière éclipée.  
Tu vas enfin sortir de ma pensée,  
Cruel objet des plus tendres amours !  
Ce triste espoir fait mon unique joie.  
Soins importuns, ne me retenez pas :  
Éléonore a juré mon trépas ;  
Je veux aller où sa rigueur m'envoie,

Dans cet asile ouvert à tout mortel,  
 Où les Amans vont déposer leur peine,  
 Où l'on s'endort d'un sommeil éternel,  
 Où tout finit, & l'amour & la haine.

Tu gémiras, trop sensible amitié!  
 De mes chagrins conserve au moins l'histoire,  
 Et que mon nom, sur la terre oublié,  
 Vienne par fois s'offrir à ta mémoire.

Peut-être alors tu gémiras aussi,  
 Et tes regards se tourneront encore  
 Sur ma demeure, ingrate Éléonore,  
 Premier objet que mon cœur a choisi!  
 Trop tard, hélas! tu répandras des larmes;  
 Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs;  
 Je te connois, & malgré tes rigueurs,  
 Dans mon amour tu trouves quelques charmes.

Lorsque la mort, favorable à mes vœux,  
 De mes instans aura coupé la trame;  
 Lorsqu'un tombeau triste & silencieux  
 Renfermera ma douleur & ma flamme;  
 O mes amis! vous que j'aurai perdus,  
 Allez trouver cette Beauté cruelle,  
 Et dites-lui; c'en est fait, il n'est plus.



Puissent les pleurs que j'ai versés pour elle  
M'être rendus... mais non, Dieu des amours,  
Je lui pardonne; ajoutez à ses jours  
Les jours heureux que m'ôta l'infidelle.

## A MA BOUTEILLE.

VIENS, ô ma Bouteille chérie,  
Viens enivrer tous mes chagrins.  
Douce compagne, heureuse amie,  
Verse dans ma coupe élargiè  
L'oubli des dieux & des humains.  
Buvons, mais buvons à plein verre;  
Et lorsque la main du sommeil  
Fermera ma triste paupière,  
O Dieux, reculez mon réveil!  
Qu'à pas lents l'aurore s'avance  
Pour ouvrir les portes du jour:  
Esclaves, gardez le silence,  
Et laissez dormir mon amour.



## LE SONGE.

A M. DE F....

CORRIGÉ par tes beaux discours  
J'avois résolu d'être sage,  
Et dans un accès de courage,  
Je congédois les amours  
Et les chimères du bel âge.  
La nuit vint ; un profond sommeil  
Ferma mes paupières tranquilles ;  
Tous mes songes étoient faciles ;  
Je ne craignois point le réveil.  
Mais quand l'aurore impatiente,  
Blanchissant l'ombre de la nuit,  
A la nature renaissante  
Annonça le jour qui la suit :  
L'amour vint s'offrir à ma vue ;  
Le sourire le plus charmant  
Erroit sur sa bouche ingénue ;  
Je le reconnus aisément.  
Il s'approcha de mon oreille ;  
Tu dors, me dit-il doucement,  
Et tandis que ton cœur sommeille,  
L'heure s'écoule incessamment.  
Ici bas tout se renouvelle,

L'homme seul vieillit sans retour ;  
 Son existence n'est qu'un jour  
 Suivi d'une nuit éternelle ,  
 Mais encor trop long sans amour.

A ces mots , j'ouvris la paupière ;  
 Adieu sagesse , adieu projets ;  
 Revenez , enfans de Cythère ,  
 Je suis plus foible que jamais.

## D E M A I N ,

A A G L A É .

V O U S m'amusez par des caresses,  
 Vous promettez incessamment,  
 Et le Zéphir , en se jouant ,  
 Emporte vos vaines promesses.  
*Demain* , dites-vous tous les jours ;  
 Je suis chez vous avant l'aurore ;  
 Mais volant à votre secours  
 La pudeur chasse les amours ;  
*Demain* , répétez-vous encore.

Rendez grâce au Dieu bienfaissant  
 Qui vous donna jusqu'à présent  
 L'art d'être tous les jours nouvelle ;

C

Mais le tems , du bout de son alle ,  
 Touchera vos traits en passant ;  
 Dès *Demain* vous serez moins belle ;  
 Et moi peut-être moins pressant.

## A UN AMI

TRAHI PAR SA MAITRESSE.

QUOI ? tu gémis d'une inconstance ,  
 Tu pleures , nouveau Céladon ?  
 Ah ! le trouble de ta raison  
 Fait honte à ton expérience.  
 Es-tu donc assez imprudent  
 Pour vouloir fixer une femme ?  
 Trop simple & trop crédule Amant ,  
 Quelle erreur aveugle ton ame ?  
 Tu fixerois plus aisément  
 Le souffle du Zéphir volage ,  
 Les flots agités par l'orage ,  
 Et l'or ondoyant des moissons ,  
 Quand les rapides aquilons ,  
 Glissant du sommet des montagnes  
 Sur les richesses des vallons ,  
 Siffient en rasant les campagnes.

Elle t'aimoit de bonne foi,  
 Mais pouvoit-elle aimer sans cesse ?  
 Un rival obtient sa tendresse ;  
 Un autre l'avoit avant toi ;  
 Et dès demain , je le parie ,  
 Un troisième plus insensé,  
 Remplacera dans sa folie  
 L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut dans les jeux de Cythère  
 A fripon, fripon & demi ;  
 Trahis pour n'être point trahi ;  
 Préviens même la plus légère ;  
 Que ta tendresse passagère  
 S'arrête où commence l'ennui.  
 Mais que fais-je ? & dans ta foiblesse  
 Devrois-je ainsi te secourir ?  
 Ami, garde-toi d'en guérir ;  
 L'erreur sied bien à la jeunesse.  
 Va, l'on se console aisément  
 De ses disgrâces amoureuses :  
 Les amours font un jeu d'enfant ;  
 Et crois-moi, dans ce jeu charmant  
 Les dupes même sont heureuses.

OPUSCULES

A AGLAÉ.

TU me promets d'être constante,  
Et tu veux qu'aux pieds des autels  
Nous formions des nœuds solennels !  
Aglé, ta flamme est prudente.  
Eh bien ! d'un éternel amour  
Je fais le serment redoutable,  
Si tu veux jurer à ton tour  
D'être à mes yeux toujours aimable.

MA MORT.

DE mes pensers confidente chérie,  
Toi, dont les chants faciles & flatteurs  
Viennent par fois suspendre les douleurs  
Dont les Amours ont parfemé ma vie ;  
Lyre fidelle, où mes doigts paresseux  
Trouvent sans art des sons mélodieux,  
Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante,  
Et parle-moi de ma Maîtresse absente.

Belle Aglaé, pourvu que dans tes bras  
De mes accords j'amuse ton oreille,  
Et qu'animé par le jus de la treille,  
En les chantant, je baise tes appas ;

Si tes regards, dans un tendre délire,  
Sur ton ami tombent languissamment ;  
A mes accens si tu daignes sourire ;  
Si tu fais plus, & si mon humble lyre  
Sur tes genoux repose mollement ;  
Qu'importe à moi le reste de la terre ?  
Des beaux esprits qu'importe la rumeur,  
Et du Public la sentence sévère ?  
Je suis Amant, & ne suis point Auteur.  
Je ne veux point d'une gloire pénible ;  
Trop de clarté fait peur au doux plaisir :  
Je ne suis rien, & ma muse paisible  
Brave, en riant, son siècle & l'avenir.  
Je n'irai pas sacrifier ma vie  
Au fol espoir de vivre après ma mort.  
O ma Maîtresse ! un jour l'arrêt du sort  
Viendra fermer ma paupière affoiblie ;  
Lorsque tes bras entourant ton ami  
Soulageront sa tête languissante,  
Et que ses yeux soulevés à demi  
Seront remplis d'une flamme mourante ;  
Lorsque mes doigts tâcheront d'effuyer  
Tes yeux fixés sur ma paisible couche,  
Et que mon cœur s'échappant sur ma bouche  
De tes baisers recevra le dernier ;  
Je ne veux point qu'une pompe indiscrete

Vienne trahir ma douce obscurité,  
 Ni qu'un airain à grand bruit agité  
 Annonce à tous le convoi qui s'apprête.  
 Dans mon asile, heureux & méconnu,  
 Indifférent au reste de la terre,  
 De mes plaisirs je lui fais un mystère;  
 Je veux mourir comme j'aurai vécu.

### AUX INFIDELLES.

A vous qui savez être belles,  
 Favorites du Dieu d'amour,  
 A vous, maîtresses infidelles,  
 Qu'on cherche & qu'on fuit tour à tour;  
 Salut, tendre hommage, heureux jour,  
 Et sur-tout voluptés nouvelles!  
 Écoutez. Chacun à l'envi  
 Vous craint, vous adore & vous gronde;  
 Pour moi, je vous dis grand merci.  
 Vous seules de ce triste monde  
 Avez l'art d'égayer l'ennui;  
 Vous seules variez la scène  
 De nos goûts & de nos erreurs;  
 Vous piquez au jeu les acteurs;  
 Vous agacez les spectateurs  
 Que la nouveauté vous amène.



Le tourbillon qui vous entraîne  
Vous prête des appas plus doux ;  
Le lendemain d'un rendez-vous ,  
L'Amant vous reconnoît à peine ;  
Tous les yeux sont fixés sur vous ,  
Et n'apperçoivent que vos grâces ;  
Vous ne donnez pas aux dégoûts  
Le tems de naître sur vos traces ;  
On est heureux par vos rigueurs ,  
Plus heureux par la jouissance ;  
Chacun poursuit votre inconstance ,  
Et s'il n'obtient pas vos faveurs ,  
Il en a du moins l'espérance.

## R E T O U R A É L É O N O R E .

AH ! si jamais on aime sur la terre ,  
Si d'un mortel on vit les Dieux jaloux ;  
Ce fut , alors qu'assuré de vous plaire ,  
J'étois heureux , & l'étois avec vous .  
Ce doux lien n'avoit point de modèle ;  
Moins tendrement le frère aime sa sœur ,  
Le jeune époux son épouse nouvelle ,  
L'ami sensible un ami de son cœur .  
O toi , qui fus ma Maitresse fidelle ,  
Tu ne l'es plus ! Voilà donc ces amours

C 4

Que ta promesse éternisoit d'avance ?  
Ils sont passés ; déjà ton inconstance  
En tristes nuits a changé mes beaux jours.  
N'est-ce pas moi de qui l'heureuse adresse  
Aux voluptés instruisit ta jeunesse ?  
De tes soupirs le premier fut pour moi :  
Je te parlai , tu compris mon langage ,  
Et la rougeur colera ton visage.  
Bientôt après , dans ta paisible couche  
Par le plaisir conduit furtivement ,  
J'ai , malgré toi , recueilli de ta bouche  
Ce premier cri , si doux pour un Amant !  
Tu combattois , timide Éléonore ,  
Mais le combat fut bientôt terminé ;  
Ton cœur ainsi te l'avoit ordonné :  
Ta main pourtant me refusoit encore  
Ce que ton cœur m'avoit déjà donné.  
Tu fais alors combien je fus coupable ?  
Tu fais comment j'étonnai ta pudeur ?  
Avec quels soins au terme du bonheur  
Je conduisis ton ignorance aimable ?  
Tu souriois , tu p'euerois à la fois ,  
Tu m'arêtois dans mon impatience ,  
Tu me nommois , tu gardois le silence ,  
Dans les baisers mourut ta foible voix.  
Il m'en souvient , oui , dans cette nuit même ,

POÉTIQUES.

41

Tu me disois, en tombant dans mes bras :  
Aimons toujours, aimons jusqu'au trépas.  
Tu le disois ! tu n'aimes plus, & j'aime.

A UN AMANT.

CRUEL, as-tu bien le courage  
De tourmenter un jeune cœur,  
Qui trop soumis, pour son malheur,  
Chéris jusqu'à son esclavage ?  
De l'hymen usurpant les droits,  
Ton orgueil prétend-il sans cesse  
Ranger sous de pénibles loix  
Celle qu'amour fit ta Maîtresse.  
Tu dois sans doute être flatté  
D'inspirer de tendres allarmes,  
Et d'affliger une Beauté  
Dont ta main peut sécher les larmes ;  
Il est doux de la désoler,  
Sa douleur la rend plus jolie ;  
Mais les pleurs que l'on fait couler  
Valent-ils ceux que l'on essuie ?



## A ÉLÉONORE.

**N**ous renaissions, ma chère Éléonore ,  
Car c'est mourir que de cesser d'aimer.  
Puisse le nœud qui vient de se former  
Avec le tems se resserrer encore !  
Règne sur moi, mais règne pour toujours ;  
Jouis en paix de l'heureux don de plaire.  
Que notre vie obscure & solitaire  
Coule en secret sous l'aîle des amours ,  
Comme un ruisseau qui murmurant à peine,  
Et dans son lit resserrant tous ses flots ,  
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux ,  
Et n'cse pas se montrer dans la plaine.  
Du vrai bonheur les sentiers peu connus  
Nous cacheront aux regards de l'envie ;  
Et l'on dira, quand nous ne serons plus :  
Ils ont aimé, voilà toute leur vie.



## P A L I N O D I E .

JADIS, trahi par ma Maîtresse ,  
J'osai caler nier l'Amour ;  
J'ai dit qu'à ses plaisirs d'un jour  
Succède un siècle de tristesse ;  
Alors, dans un accès d'humeur,  
Je voulus prêcher l'inconstance :  
J'étois démenti par mon cœur,  
L'esprit seul a commis l'offense.

Une Amante m'avoit quitté ;  
Ma douleur s'en prit aux Amantes ;  
Pour consoler ma vanité,  
Je les crus toutes inconstantes :  
Le dépit m'avoit égaré.  
Loin de moi le plus grand des crimes,  
Celui de noircir par mes rimes  
Un sexe toujours adoré  
Que l'Amour a fait notre maître,  
Qui seul peut donner le bonheur,  
Qui sans notre exemple peut-être  
N'auroit jamais été trompeur.  
Malheur à toi, lyre fidelle,  
Où j'ai modulé tous mes airs,

Si jamais un seul de mes vers  
Avoit offensé quelque Belle.

Sèxe léger, sèxe charmant,  
Vos défauts font votre parure ;  
Remerciez bien la nature  
Qui vous ébaucha seulement.  
Sa main bizarre & favorable  
Vous orne mieux que tous vos soins ;  
L'on vous aimeroit beaucoup moins,  
Si vous étiez toujours aimable.

### PRIÈRE AU SOMMEIL.

J'EN ai l'heureuse promesse ;  
Vers le milieu de la nuit,  
L'Amour m'ouvrira sans bruit  
L'alcove de ma Maîtresse.  
Garde-toi, Dieu du repos,  
De tromper ma douce attente ;  
Sur les yeux de mon amante  
Ne verse point tes pavots.  
Notre heure est loin encore,  
Et le tems qu'en vain j'implore  
Ne vient pour nous qu'à pas lents ;  
Ah ! je crains qu'avec adresse,

Ta douceur enchanteresse  
Ne surprenne enfin ses sens,  
Et n'endorme sa tendresse.  
Pour occuper ses loisirs,  
Qu'une aimable rêverie  
Donne à son ame attendrie  
L'avant-goût de nos plaisirs :  
Toujours prompte à disparaître,  
La jouissance est peut-être  
Moins douce que les désirs.

### *SUR LA MALADIE D'ÉLÉONORE.*

C'EN est fait , la faux du trépas  
Se lève sur ma jeune amie ;  
Le feu d'une fièvre ennemie  
Brûle ses membres délicats.  
Je l'ai vue au milieu des peines ;  
Sur son front j'ai posé la main,  
O douleur ! j'ai senti soudain  
Ce feu qui coule dans ses veines.  
Ses yeux peignoient l'égarément  
Et le désordre de son ame ;  
Ses yeux , que je vis si souvent  
Briller d'une plus douce flamme ,  
N'ont point reconnu son Amant.

Ah! ses beaux jours naissent à peine ;  
 O Mort! garde-toi de frapper,  
 Ou tranche sa vie & la mienne ;  
 Tu n'auras qu'un fil à couper.

B I L L E T.

A P P R E N E Z, ma Belle,  
 Qu'à minuit sonnant,  
 Une main fidelle  
 Une main d'amant  
 Ira doucement,  
 Se glissant dans l'ombre,  
 Tourner les verroux  
 Qui dès la nuit sombre  
 Sont tirés sur vous.  
 Apprenez encore  
 Qu'un Amant abhorre  
 Tout voile jaloux :  
 Pour être plus tendre,  
 Soyez sans atours,  
 Et songez à prendre  
 L'habit des amours.





L'IMPATIENCE.

A  
**O** CIEL ! après huit jours d'absence,  
 Après huit siècles de désirs,  
 J'arrive, & ta froide prudence  
 Recule l'instant des plaisirs  
 Promis à mon impatience !  
 « D'une mère je crains les yeux ;  
 Les nuits ne sont pas assez sombres ;  
 Attendons plutôt qu'à leurs ombres  
 Phœbé ne mêle plus ses feux.  
 Ah ! si l'on alloit nous surprendre !  
 Remets à demain ton bonheur ;  
 Crois en l'Amante la plus tendre ,  
 Crois en ses yeux & sa rougeur,  
 Tu ne perdras rien pour attendre ».  
 Voilà les vains raisonnemens  
 Dont tu veux payer ma tendresse ;  
 Et tu feins d'oublier sans cesse  
 Qu'il est un Dieu pour les Amans.  
 Non, une espérance incertaine  
 Ne suffit point à mon amour :  
 Désirer durant tout un jour,  
 Ce seroit vieillir dans la peine.

OPUSCULES

C'en est fait, je n'écoute rien ;  
 Finis tes sages remontrances.  
 On aime moins que tu ne penses,  
 Lorsque l'on raisonne aussi bien.

LES ADIEUX.

SÉJOUR triste, asile champêtre,  
 Qu'un charme embellit à mes yeux ;  
 Je vous fuis, pour jamais peut-être !  
 Recevez mes derniers adieux.  
 En vous quittant, mon cœur soupire ;  
 Ah ! plus de chansons, plus d'amours.  
 Éléonore ! ... Oui, pour toujours  
 Près de toi je suspends ma lyre.

*Fin des Poésies Érotiques.*



## LA JOURNÉE CHAMPÊTRE.

ON m'a conté qu'autrefois dans Palerme,  
 Ville où l'Amour eut toujours des autels,  
 L'amitié fut d'un nœud durable & ferme  
 Unir entre eux quatre jeunes mortels.  
 Égalité de biens & de naissance,  
 Conformité d'humeur & de penchans,  
 Tout s'y trouvoit ; l'habitude & le temps  
 De ces liens assuroient la puissance.  
 L'aîné d'entre eux ne comptoit pas vingt ans ;  
 C'étoit Volmon, de qui l'air doux & sage  
 Monstroit un cœur naïf & sans détour,  
 Et qui jamais des erreurs du bel âge  
 N'avoit connu que celle de l'amour.  
 Loin du fracas & d'un monde frivole,  
 Dans un réduit préparé de leurs mains,  
 Nos jeunes gens venoient tous les matins  
 De l'amitié tenir la douce école.

Ovide un jour occupoit leurs loisirs ;  
 Florval lisoit d'une voix attendrie  
 Ces vers touchans, où l'amant de Julie,  
 De l'âge d'or a chanté les plaisirs.

D

Cet âge heureux ne feroit-il qu'un songe ?  
 Reprit Dacis, quand Florval eut fini.  
 N'en doute point, lui répondit Volny ;  
 Tant de bonheur est toujours un mensonge.

## F L O R V A L.

Et pourquoi donc ? toute l'antiquité,  
 Plus près que nous de cet âge vanté,  
 En a transmis & pleuré la mémoire.

## V O L N Y.

L'antiquité ment un peu, comme on fait ;  
 Il faut plutôt l'admirer que la croire.  
 Ouvre les yeux, vois l'homme ; & ce qu'il est,  
 De ce qu'il fut te donnera l'histoire.

## D A C I S.

L'enfant qui plaît par ses jeunes traits,  
 A soixante ans conserve-t-il ses traits ?  
 Ne mettons point dans la même balance  
 L'homme d'alors & l'homme d'aujourd'hui ;  
 Il a changé dès-lors qu'il a vieilli.  
 Si l'univers a jamais pris naissance,  
 Ces jours si beaux ont dû naître avec lui.

Volmon pensoit ; tout-à-coup il se lève :  
 Mes chers amis, tous trois vous parlez d'or ;  
 Mais je prétends qu'il vaudroit mieux encor  
 Réaliser entre nous ce beau rêve.

Loin de Palerme , à l'ombre des vergets ,  
 Pour un seul jour , devenons tous bergers ;  
 Mais gardons-nous d'oublier nos bergères ;  
 De l'innocence elles ont tous les goûts ;  
 Parons leurs mains de houlettes légères ;  
 L'amour champêtre est , dit-on , le plus doux.

Avec transport cette offre est écoutée ;  
 On la répète , & chacun d'applaudir ;  
 Laure & Zulmis voudroient déjà partir ,  
 Églé sourit , Naïs est enchantée ;  
 Au jour suivant le départ est conclu ;  
 Ce jour arrive , on part , on est rendu.

Sur le penchant d'une haute montagne  
 La main du goût construisit un château ,  
 D'où l'œil au loin se perd dans la campagne.  
 De ses côtés part un double coteau ;  
 L'un est couvert d'un antique feuillage  
 Que la cognée a toujours respecté ;  
 Du voyageur il est peu fréquenté ,  
 Et n'offre aux yeux qu'une beauté sauvage.  
 L'autre présente un tableau plus riant :  
 L'épi jaunit ; Zéphire , en s'égayant ,  
 Aime à glisser sur la moisson dorée ,  
 Et tout auprès la grappe colorée  
 Fait succomber le rameau chancelant.

D a

Ces deux coteaux , arrondis en ovale ,  
Forment au loin un vallon spacieux  
Dont la nature , admirable en ses jeux ,  
A bigarré la surface inégale.  
Ici s'élève un groupe d'orangers  
Dont les fruits d'or pendent sur des fontaines ;  
Plus loin fleurit , sous l'abri des vieux chênes ,  
Le noisetier si chéri des bergers ;  
A quelques pas , se forme une éminence  
D'où le pasteur appelle son troupeau ;  
De là son œil suit avec complaisance  
Tous les détours d'un paisible ruisseau ;  
En serpentant , il baigne la prairie ,  
Il suit , revient dans la plaine fleurie  
Où tour à tour il murmure & se tait ,  
Se rétrécit & coule avec vitesse ,  
Puis s'élargit & reprend sa paresse  
Pour faire encor le chemin qu'il a fait :  
Mais un rocher barre son onde pure ;  
Triste , il paroît étranger dans ces lieux ;  
Son ombre au loin s'étend sur la verdure ,  
Et l'herbe croît sur son front sourcilleux :  
L'onde , à ses pieds , revient sur elle-même ,  
Ouvre deux bras pour baigner ses contours ,  
S'unit encore , & dans ces champs qu'elle aime  
Va sous les fleurs recommencer son cours.

Voilà l'afîle où la troupe amoureuse  
 Vient accomplir le projet de Voimon.  
 Là n'entrent point l'étiquette orgueilleuse  
 Et les ennuis attachés au bon ton ;  
 La liberté doit régner au village.  
 Un jupon court , parsemé de feuillage ,  
 A remplacé l'ensfure des panners ;  
 Le pied mignon fort des riches fouliers ,  
 Pour mieux fouler la verdure fleurie ;  
 La robe tombe , & la jambe arrondie  
 A l'œil charmé se découvre à moitié ;  
 De la toilette on renverse l'ouvrage ;  
 Dans sa longueur le chignon déployé ,  
 Flotte , affranchi de son triste esclavage ;  
 La propreté fait place aux ornemens ;  
 Du corps étroit on a brisé la chaîne ;  
 Le sein se gonfle & s'arrondit sans peine  
 Dans un corset noué par les amans ;  
 Le front , caché sous un chapeau de roses ,  
 Ne soutient plus le poids des diamans ;  
 La beauté gagne à ces métamorphoses ,  
 Et nos amis dans leur fidélité  
 Du changement goûtent la volupté.

Dans la vallée on descend au plus vite ,  
 Et des témoins on fuit l'œil indiscret ;  
 La liberté , l'amour & le secret

D 3

De nos Bergers forment toute la fuite.  
 Déjà du ciel l'azur étoit voilé ;  
 Déjà la nuit de son char étoilé  
 Sur ces beaux lieux laissoit tomber son ombre ;  
 D'un pied léger on franchit le coteau,  
 Et ces chansons vont réveiller l'écho  
 Qui repositoit dans la caverne sombre :

Couvre le muet univers,  
 Parois, nuit propice & tranquille,  
 Et fais tomber sur cet asile  
 La paix qui règne dans les airs.

Ton sceptre imposé à la nature  
 Un silence majestueux ;  
 On n'entend plus que le murmure  
 Du ruisseau qui coule en ces lieux.

Sois désormais moins diligente,  
 Belle avant-courrière du jour ;  
 La volupté douce & tremblante  
 Fuit & se cache à ton retour.

Tu viens dissiper les menfonges  
 Qui berçoient les tristes mortels,  
 Et la foule des jolis songes  
 S'enfuit devant les maux réels.



Pour nous, réveillons sans cesse,  
 Et sacrifions à Vénus ;  
 Il vient un tems, ô ma Maitresse,  
 Où l'on ne se réveille plus.

Le long du bois quatre toits de feuillage  
 Sont élevés sur les bords du ruisseau ;  
 Et le sommeil, qui se plaît au village,  
 N'oublia point cette aîle nouveau.

EN SOURIANT, l'Amante de Céphale  
 De la lumière annonçoit le retour,  
 Et s'appuyant sur les portes du jour,  
 Laissoit tomber le rubis & l'opale.  
 Les habitans des paisibles hameaux  
 Se répandoient au loin dans la campagne ;  
 La cornemuse éveilloit les troupeaux ;  
 En bondissant, les folâtres agneaux  
 Alloient blanchir le flanc de la montagne ;  
 Triste & tardif, le bœuf au cou penché  
 Dans les sillons promenoit la charrue ;  
 D'un pied léger la bergère ingénue  
 Suivoit sa mère & couroit au marché ;  
 Déjà Zéphir quittoit le lit de Flore,  
 Le long du bois la feuille frémissoit,  
 Et dans les airs son aîle disperfoit  
 L'esprit des fleurs qui commençoient d'éclorre.

De mille oiseaux le ramage éclatant  
 De ce beau jour faluoit la naissance.  
 Volmon se lève & Zulmis le devance.  
 Leurs yeux charmés, avec étonnement,  
 A son réveil contemplent la nature :  
 Ce doux spectacle étoit nouveau pour eux ;  
 Et des cités habitans paresseux ,  
 Ils s'étonnoient de fouler la verdure  
 A l'instant même où tant d'êtres oisifs ,  
 Pour échapper à l'ennui qui les presse,  
 Sur des carreaux dressés par la mollesse  
 Cherchent enfin quelques pavots tardifs.

En pâlisant, déjà la jeune aurore  
 Abandonnoit l'horizon moins vermeil ;  
 Volny soupire , & détourne sur Laure  
 Des yeux chargés d'amour & de sommeil ;  
 A ses côtés la Belle demi-nue  
 Dormoit encore ; une jambe étendue  
 Semble chercher l'aisance & la fraîcheur ,  
 Et laisse voir ses charmes dont la vue  
 Est pour l'Amant la dernière faveur ;  
 Sur une main sa tête se repose ;  
 L'autre s'allonge , & pendant hors du lit ,  
 A chaque doigt fait descendre une rose ;  
 Sa bouche ençore & s'entr'ouvre & sourit.

Mais tout-à-coup son paisible visage  
 S'est coloré d'un vermillon brillant ;  
 Sans doute alors un songe caressant  
 Des voluptés lui retraçoit l'image :  
 Volny qui voit son sourire naissant ,  
 Parmi les fleurs qui parfument sa couche  
 Prend une rose , & près d'elle à genoux ,  
 Avec lenteur la passe sur sa bouche ,  
 En y joignant le baiser le plus doux.

Pour consacrer la nouvelle journée ,  
 Florval entonne un cantique à l'Amour ;  
 Il exauça l'oraison fortunée ,  
 Et descendit dans ce riant séjour.  
 Voici les vers qu'on chantoit tour à tour :

Divinités que je regrette ,  
 Hâtez-vous d'animer ces lieux :  
 Êtres charmans & fabuleux ,  
 Sans vous la nature est muette.

Jeune épouse du vieux Titon ,  
 Pleurez sur la rose naissante ;  
 Écho , redeviens une amante ;  
 Soleil , sois encore Apollon.

Tendre Io , païssez la verdure ;  
 Náyades , habitez ces eaux ,

Et de ces modestes ruisseaux  
 Ennoblissez la source pure.

Nymphes, courez au fond des bois,  
 Et craignez les feux du Satyre ;  
 Que Philomèle une autre fois  
 A Progné conte son martyre.

Renaîsez, Amours ingénus ;  
 Reviens, volage époux de Flore ;  
 Ressuscitez, Grâces, Vénus,  
 Sur des païens régnez encore.

C'est aux champs que l'Amour naquit,  
 L'Amour se déplaît à la ville :  
 Un bocage fut son asile,  
 Un gazon fut son premier lit :  
 Et les Bergers & les Bergères  
 Accoururent à son berceau ;  
 L'azur des ciëux devint plus beau ;  
 Les vents de leurs ailes légères  
 Osoient à peine raser l'eau ;  
 Tout se taisoit, jusqu'au zéphire ;  
 Et dans ce moment enchanteur  
 La nature sembla sourire  
 Et rendre hommage à son auteur.

Zulmis alors ouvre la bergerie,  
 Et le troupeau qui s'élançe soudain

Court deux à deux sur l'herbe rajeunie ;  
 Volmon le fuit la houlette à la main.  
 Un peu plus loin, Florval & son Amante  
 Gardent aussi les dociles moutons ;  
 Ils sourioient, quand leur bouche ignorante  
 Sur le pipeau cherchoit en vain des sons.  
 Dans un verger planté par la nature ,  
 Où tous les fruits mûrissent sans culture ,  
 La jeune Églé porte déjà ses pas :  
 Quand les rameaux s'éloignent de ses bras ,  
 L'heureux Dacis l'enlève avec mollesse ,  
 Il la soutient , & ses doigts délicats  
 Vont dégarnir la branche qu'elle abaisse ,  
 A d'autres soins Volny s'est arrêté ;  
 Entre ses mains le lait coule & ruisselle ,  
 Et près de lui son Amante fidelle  
 Durcit ce lait en fromage apprêté.

Aimables soins ! travaux doux & faciles !  
 Vous occupez , en donnant le repos ;  
 Bien différens du tumulte des villes ,  
 Où les plaisirs deviennent des travaux.

Le Dieu du jour , poursuivant sa carrière ,  
 Règne en tyran sur l'univers soumis ;  
 Son char de feu brûle autant qu'il éclaire ,  
 Et ses rayons , en faisceaux réunis ,

D'un pôle à l'autre embrâsent l'hémisphère.  
 Heureux alors, heureux le voyageur  
 Qui sur sa route aperçoit un bocage  
 Où le zéphyr, soupirant la fraîcheur,  
 Fait tressaillir le mobile feuillage !

Les feux du jour & le même dessein  
 Avoient conduit sur les bords d'un bassin  
 Tous nos Bergers étendus sous l'ombrage :  
 Je vois tomber les jaloux vêtemens,  
 Qui dénoués par la main des Amans,  
 Restent épars sur l'herbe du rivage ;  
 Un voile seul s'étend sur les appas,  
 Mais il les couvre & ne les cache pas ;  
 L'œil entrevoit, l'esprit voit davantage,  
 De mille fleurs qui couvrent le gazon  
 Laure & Dacis vont faire la moisson,  
 Et du bassin tapissent la surface :  
 L'onde gémit ; tous les bras dépouillés  
 Glissent déjà sur les flots émaillés,  
 Et le nageur laisse après lui sa trace.  
 Ces traits cachés, ces charmes arrondis  
 Sous le mouchoir toujours ensevelis,  
 L'onde à l'oiseil les baigne & les arrose ;  
 Aux lis des champs se mêlent d'autres lis ;  
 La rose alors s'unissant à la rose

En est plus belle , & le doigt du nageur  
 Par fois s'égaré & se trompe de fleur.  
 Bientôt du corps la toile obéissante  
 Suit la rondeur & les contours moëlleux ;  
 L'Amant sourit & dévore des yeux  
 De mille attraits la forme séduisante.  
 Lorsque Zulmis s'élança hors du bain ,  
 L'heureux Volmon l'essuya de sa main.  
 Qu'avec douceur cette main téméraire  
 Se promenoit sur la jeune Bergère  
 Qui la laissa recommencer trois fois !  
 Qu'avec transport il pressoit sous ses doigts  
 Et la rondeur d'une cuisse d'ivoire  
 Et ce beau sein dont le bouton naissant  
 Cherche à percer le voile transparent !  
 Ce doux travail fut long , comme on peut croire ;  
 Mais il finit ; bientôt de toutes parts  
 La modeste élève des remparts  
 Entre l'Amante & l'Amant qui soupire ;  
 Volmon les voit , & je l'entends maudire  
 Cet art heureux de cacher la laideur  
 Qu'on déroça du beau nom de pueur.

Volny s'avance , & prenant la parole :  
 Par la chaleur retenus dans ces lieux ,  
 Trompons du moins le tems par quelques jeux :  
 Écoutez donc ce conte assez frivole :

ON fait qu'Hercule aima le jeune Hylas.  
Dans ses travaux, dans ses courses pénibles,  
Ce bel enfant suivoit toujours ses pas ;  
Il le prenoit dans ses mains invincibles ;  
Ses yeux alors se montraient moins terribles,  
Le fer cruel ne couvroit plus ses bras,  
Et l'univers, & Vénus & la gloire  
Étoient déjà bien loin de sa mémoire.  
Tous deux un jour arrivent dans un bois  
Où la chaleur ne pouvoit s'introduire ;  
En attendant le retour du zéphire,  
Le voyageur y dormoit quelquefois.  
Notre héros sur l'herbe fleurissante  
Laisse tomber son armure pesante,  
Et puis s'allonge & respire le frais,  
Tandis qu'Hylas d'une main diligente  
D'un dîné simple ayant fait les apprêts,  
Dans le vallon qui s'étendoit auprès  
S'en va puiser une eau rafraîchissante.  
Il voit de loin un bosquet d'orangers,  
Et d'une source il entend le murmure ;  
Il court, il vole où cette source pure  
Dans un bassin conduit ses flots légers.  
De ce bassin les jeunes souveraines  
Quittoient alors leurs grottes souterraines ;



Sur le crystal leurs membres déployés  
S'entrelaçoient & jouoient avec grâce ;  
Ils fendoient l'onde, & leurs jeux variés,  
Sans la troubler, agitoient sa surface.  
Hylas arrive, une cruche à la main,  
Ne songeant guère aux Nymphes qui l'admirent ;  
Il s'agenouille, il la plonge, & soudain  
Au fond des eaux les Nayades l'attirent.  
Sous un beau ciel, lorsque la nuit paroît,  
Avez-vous vu l'étoile étincelante  
Se détacher de sa voûte brillante,  
Et dans les flots s'élançer comme un trait ?  
Dans un verger, sur la fin de l'automne,  
Avez-vous vu le fruit dès qu'il mûrit,  
Quitter la tige où long-tems il pendit,  
Pour se plonger dans l'onde qui bouillonne ?  
Soudain il part & l'œil en vain le suit.  
Tel disparoît le favori d'Alcide ;  
Entre leurs bras les Nymphes l'ont reçu,  
Et l'échauffant sur leur sein demi-nu,  
L'ont fait entrer dans le palais humide.  
Bientôt Hercule, inquiet & troublé,  
Accusé Hylas dans son impatience ;  
Il craint, il tremble, & son cœur désolé  
Connoît alors le chagrin de l'absence.  
Il se relève, il appelle trois fois,

Et par trois fois, comme un souffle insensible,  
 Du sein des flots sort une foible voix.  
 Il rentre & court dans la forêt paisible,  
 Il cherche Hylas; ô tourment du désir!  
 Le jour déjà commençoit à s'enfuir;  
 Son ame alors s'ouvre toute à la rage,  
 La terre au loin retentit sous ses pas,  
 Des pleurs brûlans sillonnent son visage;  
 Terrible, il crie : Hylas! Hylas! Hylas!  
 Du fond des bois écho répond : Hylas!  
 Et cependant les folâtres déesses,  
 Sur leurs genoux tenant l'aimable enfant,  
 Lui prodiguoient les plus douces caresses,  
 Et rassuroient son cœur toujours tremblant.

Volny se tut; les naïves Bergères  
 Écoutoient bien, mais ne comprenoient guères.

L'Antiquité, si charmante d'ailleurs,  
 Dans ses plaisirs n'étoit pas scrupuleuse;  
 De ses amours la peinture odieuse  
 Dépare un peu ses écrits enchanteurs.  
 Lorsqu'ennuyé des baisers de sa Belle,  
 Anacréon, dans son égarement,  
 Porte à Bathyle un encens fait pour elle,  
 Sa voix afflige & n'a rien de touchant.

Combien de fois, vif & léger Catulle,  
En vous lifant, je rougiffois pour vous !  
Combien de fois, voluptueux Tibulle,  
J'ai repouffé dans mes justes dégoûts  
Ces vers heureux qui devenoient moins doux !  
Et vous encore, ô modeste Virgile !  
Votre ame fimple & naïve & tranquille  
A donc connu la fureur de ces goûts ?  
Pour Cupidon quand vous quittez les Grâces,  
Je fuis tenté de vous en aimer moins.  
On fuit encor vos leçons efficaces ;  
Mais, pour les fuivre, on prend de justes foins ;  
Et l'on fe cache, en marchant fur vos traces.  
Vous m'entendez, Prêtresses de Lesbos,  
Vous, de Sapho difciples renaiffantes ?  
Ah ! croyez-moi, retournez à Paphos,  
Et choisissez des erreurs plus riantes :  
De votre cœur écoutez mieux la voix ;  
Ne cherchez point des voluptés nouvelles ;  
Malgré vos vœux, la nature a fes loix,  
Et c'est pour nous que fa main vous fit belles.

Mais revenons à nos premiers plairirs ;  
Tournons les yeux fur la troupe amoureuse  
Qui dans un bois, refuge des zéphirs,  
Et qu'arroyoit une onde pareffeufe,  
Vient d'apprêter le rustique repas.

R

La propreté veilloit sur tous les plats ;  
 La jeune Flore avec ses doigts de rose  
 Avoit de fleurs tapissé le gazon ;  
 Le Dieu du vin dans le ruisseau déposé  
 Ce doux nectar qui trouble la raison ;  
 A son aspect l'appétit se réveille ;  
 Le fruit paroît ; de feuilles couronné,  
 En pyramide il remplit la corbeille,  
 Et dans l'osier le lait emprisonné  
 Blanchit auprès de la pêche vermeille.

De ce repas on bannit avec soin  
 Les froids bons mots toujours prévus de loin,  
 Les longs détails de l'intrigue nouvelle,  
 Les calembours si goûtés dans Paris,  
 Des complimens la routine éternelle,  
 Et les fadeurs & les demi-sousis.  
 La liberté n'y voulut introduire  
 Que les plaisirs en usage à Paphos ;  
 Le sentiment dictoit tous les propos,  
 Et l'on rioit, sans projeter de rire.

On termina le festin par des chants :  
 La voix d'Eglé molle & voluptueuse  
 Fit retentir ses timides accens,  
 Et les soupirs de la flûte amoureuse  
 Mêlés aux siens paroisoient plus touchans.

L'eau qui fuyoit , pour la voir & l'entendre ,  
Comme autrefois , n'arrêta point son cours ;  
Le chêne altier n'en devint pas plus tendre ,  
Et les rochers n'en étoient pas moins sourds ;  
Rien ne changea : mais l'oreille attentive  
Jusques au cœur transmettoit tous ses sons ;  
En les peignant , sa voix douce & naïve  
Faisoit germer les tendres passions.  
L'heureux Volny , placé vis-à-vis d'elle ,  
Volny , charmé de sa grâce nouvelle ,  
Et de ses chants fidèle admirateur ,  
Applaudissoit avec trop de chaleur.  
Eglé se tait , Volny l'écoute encore ,  
Et tient fixés ses regards attendris  
Sur cette bouche où voltigent les ris ,  
Et d'où sortoit une voix si sonore.  
Laure voit tout , que ne voit point l'amour !  
De cet oubli son ame est offensée ,  
Et pour venger sa vanité blessée ,  
Elle prétend l'imiter à son tour.  
Au seul Dacis elle affecte de prendre  
Un intérêt qu'elle ne prenoit pas ;  
Sa voix pour lui vouloit devenir tendre ;  
Ses yeux distraits vouloient suivre ses pas ;  
Bientôt Volny , trompé par l'apparence ,  
Croit ce qu'il voit , & gémit en silence :

E 2

Pour s'avengler, il fait de vains efforts ;  
 Et dans son cœur, si calme jusqu'alors,  
 La jalousie a déjà pris naissance.  
 Il nomme Laure, elle ne l'entend plus ;  
 Il veut parler, on lui répond à peine ;  
 C'en est assez ; mille soupçons confus  
 Ont pénétré dans son âme incertaine.  
 Amans, amans, voilà votre portrait !  
 Un fort malin vous promène sans cesse  
 Des pleurs aux ris, des ris à la tristesse ;  
 Un rien vous choque, un rien vous satisfait ;  
 Un rien détruit ce qu'un rien a fait naître ;  
 Tous vos plaisirs sont voisins d'un tourment ;  
 Et vos tourmens sont des plaisirs peut-être :  
 Ah ! l'on dit vrai, l'Amour n'est qu'un enfant.

Volny révoit, à sa douleur en proie ;  
 Et ses amis, égayés par le vin,  
 Remarquoient peu son trouble & son chagrin.  
 Pour modérer les excès de leur joie,  
 Zulmis s'affied, & leur fait ce récit :  
 Amour disoit, Amour me l'a redit ;

## L'ORIGINE DE LA FLÛTE.

DANS ces beaux lieux où paisible & fidèle  
L'heureux Ladon coule parmi les fleurs,  
Du Dieu de Gnide une jeune Immortelle  
Fuyoit, dit-on, les trompeuses douceurs ;  
C'étoit Syrinx : Pan soupira près d'elle,  
Et pour ses soins n'obtint que des rigueurs.  
Au bord du fleuve, un jour que l'inhumaine  
Se promenoit au milieu de ses sœurs,  
Pan l'apperçoit, & vole dans la plaine,  
Bien résolu d'arracher ces faveurs  
Que l'Amour donne & ne veut pas qu'on prenne.  
A cet aspect, tremblant pour ses appas,  
La Nymphé fuit, & ses pieds délicats,  
Sans la bleffer, glissent sur la verdure.  
Déjà la fleur qui formoit sa parure  
Tombe du front qu'elle crut embellir,  
Et balancés sur l'aîle du zéphir,  
Ses longs cheveux flottent à l'aventure.  
Tremblez, Syrinx ; vos charmes demi-nus  
Vont se faner sous une main profane,  
Et vous allez des autels de Diane  
Passer enfin aux autels de Vénus.

E 3

Dieu de ces bords, sauve-moi d'un outrage !  
 Elle avoit dit ; sur l'humide rivage  
 Son pied léger s'arrête & ne fuit plus ;  
 Au fond des eaux l'un & l'autre se plongent ;  
 Sa voix expire , & dans l'air étendus  
 Déjà ses bras en feuilles se prolongent ;  
 Son sein caché sous un voile nouveau  
 Palpite encore , en changeant de nature ;  
 Ses cheveux noirs se couvrent de verdure ,  
 Et sur son corps qui s'effile en roseau  
 Les nœuds pareils , arrondis en anneau ,  
 Des membres nus laissent voir la jointure.  
 Le Dieu , saisi d'une soudaine horreur ,  
 S'est arrêté ; sous la feuille tremblante  
 Ses yeux séduits & trompés par son cœur  
 Cherchent encor sa fugitive amante.  
 Mais tout-à-coup le zéphir empressé  
 Vient se poser sur la tige naissante ,  
 Et par ses jeux le roseau balancé  
 Forme dans l'air une plainte mourante.  
 Ah ! dit le Dieu , ce soupir est pour moi :  
 Trop tard , hélas ! son cœur devient sensible.  
 Nymphé chérie & toujours inflexible ,  
 J'aurai du moins ce qui reste de toi.  
 Parlant ainsi , du roseau qu'il embrasse ,  
 Ses doigts tremblans détachent les tuyaux ;



Il les polit , & la cire tenace  
 Unit entre eux les différens morceaux.  
 Bientôt sept trous de largeur inégale  
 Des tons divers ont fixé l'intervalle ;  
 Sa bouche alors s'y colle avec ardeur :  
 Des sons nouveaux l'heureuse mélodie,  
 De ses soupirs imitant la douceur ,  
 Retentissoit dans son ame attendrie.  
 Reste adoré de ce que j'aimois tant ,  
 S'écria-t-il , raisonne dans ces plaines ;  
 Soir & matin tu rediras mes peines ,  
 Et des amours tu seras l'instrument.

Je le vois trop , reprend la jeune Laure ,  
 On ne sauroit commander aux Amours :  
 Apollon même , & tous ses beaux discours ,  
 Ne touchent point la Nymphé qu'il adore.  
 Non , dit Florval , & sur le Pinde encore  
 Ses Nourrissans , de lauriers couronnés ,  
 Trouvent souvent de nouvelles Daphnés,  
 La vanité sourit à leur hommage ,  
 On leur prodigue un éloge flatteur ;  
 Mais rarement de l'amour de l'ouvrage  
 La beauté passe à l'amour de l'auteur.

Lorsque Sapho prenoit sa lyre ,  
 Et lui confioit ses douleurs ,

Tous les yeux répandoient des pleurs,  
 Tous les cœurs sentoient son martyre :  
 Mais ses chants aimés d'Apollon ,  
 Ses chants heureux , pleins de sa flamme  
 Et du désordre de son ame ,  
 Ne pouvoient attendrir Phaon.

Gallus , dont la Muse touchante  
 Peignoit si bien la volupté,  
 Gallus n'en fut pas moins quitté ;  
 Et sa Lycoris inconstante  
 Suit, en dépit des hivers ,  
 Un soldat robuste & sauvage  
 Qui faisoit de moins jolis vers ,  
 Et n'en plaisoit que mieux , je gage.

Pétrarque , à ce mot , un soupir  
 Échappe à tous les cœurs sensibles  
 Pétrarque , dont les chants flexibles,  
 Inspiroient par-tout le plaisir ,  
 N'inspira jamais rien à Laure ;  
 Elle fut sourde à ses accens ,  
 Et Vacluse répète encore  
 Sa plainte & ses gémissemens.

Waller soupira pour sa Belle  
 Les sons les plus mélodieux ;

Il parloit la langue des Dieux ,  
Et Sachariffa fut cruelle.

Ainsi ces Peintres enchanteurs  
Qui des amours tiennent l'école ,  
De l'amour qui fut leur idole  
N'éprouvèrent que les rigueurs.  
Mais leur voix touchante & sonore  
S'est fait entendre à l'univers ;  
Les Grâces ont appris leurs vers ,  
Et Paphos les redit encore :  
Des maux qu'ils souffrirent un jour  
Ces vers consacrent la mémoire ;  
Et leur Muse, en cherchant l'Amour ,  
A du moins rencontré la Gloire.

Florval ainsi critiquoit les erreurs  
Dont il ne peut garantir sa jeunesse ;  
Car trop souvent aux rives du Permesse,  
Pour le laurier il négligeoit les fleurs.

De ces récits l'enchaînement paisible  
N'a point distrahit le chagrin de Volny ;  
Il étoit jeune , & son cœur trop sensible  
Ne savoit pas s'affecter à demi ;  
Son fol amour alloit jusqu'à l'ivresse ,  
Et sa douleur jusqu'à l'égarément.

D'un regard sombre il cherche sa Maîtresse :  
 La voyant seule , il s'approche , en disant :  
 Rassurez-vous , je vais par mon absence  
 Favoriser vos innocens projets.

— Il n'est plus tems d'éviter ma présence,  
 J'ai pénétré vos sentimens secrets.

— Un autre plaît , & Laure est infidelle.

— A vos regards une autre est la plus belle.

— En lui parlant , vous avez soupiré.

— Vous l'écoutez , & vous n'écoutez qu'elle.

— Aimez en paix ce rival adoré.

— Soyez heureux dans votre amour nouvelle.

— Oubliez-moi. — Je vous imiterai.

Volny s'éloigne , & pour cacher ses larmes ,

Du bois voisin il cherche l'épaisseur.

Laure en gémit ; les plus vives alarmes

Vont la punir d'un moment de rigueur.

La vanité se trouvant satisfaite ,

Bientôt l'amour parle en maître à son cœur :

Elle maudit sa colère indiscrete ,

S'accuse seule , & cache de sa main

Les pleurs naissans qui mouillent son beau sein.

Naïs approche , à sa fuite s'oppose ,

Et la retient tremblante entre ses bras.

Tous les amis accourent sur ses pas ;

De sa tristesse on veut savoir la cause ;

Laure pleuroit , & ne répondoit pas.  
 Ah ! dit Volmon , je fais tout , je parie ;  
 J'ai deviné : Volny nous a laissés ,  
 Laure est en pleurs ; c'est une brouillerie ;  
 Lui seul a tort , je le connois assez.  
 Non , dit l'Amante , en cachant son visage  
 Et sa rougeur dans le sein de Naïs ,  
 Cette querelle est mon funeste ouvrage.  
 Que dois-je faire ? Ordonnez , j'obéis ;  
 Venez m'aider à réparer mon crime ;  
 Que l'amitié se place entre nous deux :  
 Sans vous , je crains ses refus dédaigneux  
 Et sa rigueur hélas ! trop légitime.

Volny déjà , seul avec son ennui ,  
 Le regard morne & fixé sur la terre ,  
 Étoit entré dans la même chaumière  
 Que sa Maîtresse habitoit avec lui.  
 Foible , il s'affied sur ce lit de feuillage  
 Si bien connu par un plus doux usage.  
 Là tout-à-coup , au milieu des sanglots ,  
 Son cœur trop plein s'ouvre & laisse un passage  
 A la douleur qui s'épanche en ces mots :  
 Ah ! je lirois d'un œil sec & tranquille  
 De mon trépas l'arrêt inattendu ;  
 Mais je succombe à ce coup imprévu ,  
 Et sous son poids je demeure immobile.

Oui, pour jamais je renonce aux amours ;  
A l'amitié cent fois plus criminelle,  
Et dans un bois cachant mes tristes jours,  
Je haïrai ; la haine est moins cruelle.  
Tous ses amis entrent dans ce moment ;  
Le cœur rempli de crainte & d'espérance,  
Laure suivoit ; elle voit son Amant,  
Et dans ses bras soudain elle s'élançe.  
Pardonne-moi, redit-elle trois fois,  
Et les sanglots coupent sa foible voix.  
Volmon, Dacis & les jeunes Bergères,  
En sa faveur unissent leurs prières :  
L'ingrat Volny, pressé de toutes parts,  
Ne voulut point se retourner vers Laure ;  
Il savoit trop qu'un seul de ses regards  
Eut obtenu ce pardon qu'elle implore.  
— Ah ! dans tes yeux mets au moins tes refus.  
— Je suis trahi ; non, vous ne m'aimez plus.  
Sa main alors repoussé cette Amante  
Qui d'un seul mot attendoit son bonheur ;  
Mais aussi-tôt condamnant sa rigueur,  
Il se retourne & la voit expirante.  
A cet aspect, qu'elle fut sa douleur !  
Il la saisit, dans ses bras il la presse,  
Étend les doigts pour rechauffer son cœur,  
Lui parle en vain, la nomme sa maîtresse,

Et de baisers la couvre avec ardeur.  
De ces baisers l'amoureuse chaleur  
Rappelle enfin la Bergère à la vie :  
Elle renaît & se voit dans ses bras ,  
Quel doux moment ! son ame trop ravie  
Retourne encore aux portes du trépas ;  
Mais son ami par de vives carettes  
Lui rend encor l'usage de ses sens.  
Qui peut compter leurs nouvelles promesses ,  
Leurs doux regrets, leurs transports renaissans !  
Volny rougit d'avoir soupçonné Laure ;  
Sur lui bientôt Laure reprend ses droits ;  
Et ces deux cœurs , se retrouvant encore,  
Sembloient aimer pour la première fois.  
Chaque témoin en devint plus fidèle ;  
Églé sur-tout regardoit son Amant ,  
Et soupiroit après une querelle ,  
Pour le plaisir du raccommodement.

La troupe fort, & chacun dans la plaine  
S'en va tresser des guirlandes de fleurs.  
Avec plus d'art mariant les couleurs ,  
Déjà Dacis avoit fini la fiende ,  
Quand sa Maîtresse, épiant le moment ,  
D'entre ses doigts l'arrache adroitement ,  
La jette au loin , fourit & prend la fuite ;  
Puis en arrière elle tourne des yeux

Qui lui disoient : Viens donc à ma poursuite.  
 Il la comprit & n'en couroit que mieux.  
 Mais un faux pas fit tomber la Bergère,  
 Et du zéphir le souffle téméraire  
 Vint dévoiler ce qu'on voile si bien ;  
 On vit, Églé ! mais non, l'on ne vit rien ;  
 Car ton Amant, réparant toutes choses,  
 Jettà sur toi des fleurs à pleines mains,  
 Et dans l'instant tous ces charmes divins  
 Furent cachés sous un monceau de roses.  
 De ses deux bras le Berger qui sourit  
 Entoure Églé, pour mieux cacher sa honte ;  
 Et ce faux pas rappelle à son esprit  
 Ce récit court & qui n'est point un conte.

### LE COULEUR DE ROSE.

**S**YMBOLÈ heureux de la candeur,  
 Jadis plus modeste & moins belle,  
 Du lis qui naissoit auprès d'elle  
 La rose eut, dit-on, la blancheur ;  
 Elle étoit alors sans épine ;  
 C'est un fait. Écoutez comment  
 Lui vint la couleur purpurine ;  
 J'aurai conté dans un moment.



Dans cet âge de l'innocence  
Où les Dieux, un peu plus humains,  
Regardoient avec complaisance  
L'univers sortant de leurs mains ;  
Où l'homme sans aucune étude,  
Savoit tout ce qu'il faut savoir ;  
Où l'amour étoit un devoir,  
Et le plaisir une habitude ;  
Sous le bon roi Saturne enfin,  
Une Belle au printemps de l'âge,  
Une seule, remarquez bien,  
Fut cruelle malgré l'usage ;  
L'histoire ne dit pas pourquoi ;  
Mais elle avoit rêvé, je gage,  
Et crut après de bonne foi,  
Qu'être vierge c'est être sage.  
Je ne veux point vous raconter  
Par quel art l'enfant de Cythère  
Conduisit la simple Bergère  
A ce pas si doux à sauter ;  
Dans une aventure amoureuse,  
Pour le Conteur & pour l'Amant  
Toute préface est ennuyeuse,  
Venons bien vite au dénouement.  
Elle y vint donc, & la verdure  
Reçut ces charmes faits au tour

Qu'avoit arrondis la nature  
 Exprès pour les doigts de l'Amour.  
 Alors une bouche brûlante  
 Effleure & rebaïse à loisir  
 Ces appas voués au plaisir,  
 Mais qu'une volupté naissante  
 N'avoit jamais fait tressaillir.  
 La pudeur voit & prend la fuite ;  
 Le Berger fait ce qu'il lui plaît ;  
 La Bergère toute interdite  
 Ne conçoit rien à ce qu'il fait :  
 Il fait sa timide proie ;  
 Elle redoute son bonheur,  
 Et commence un cri de doulets  
 Qui se termine en cri de joie.

Cependant du gazon naissant  
 Que fouloit le couple folâtre  
 Une rose étoit l'ornement ;  
 Une goutte du plus beau sang  
 Rougit tout-à-coup son albâtre.  
 Dans un coin le fripon d'Amour  
 S'applaudissoit de sa victoire,  
 Et voulant de cet heureux jour  
 Laisser parmi nous la mémoire,  
 Conserve à jamais ta couleur,  
 Dit-il à la rose nouvelle ;

De tes sœurs deviens la plus belle ;  
 D'Hébé sois désormais la fleur ;  
 Ne crois qu'au mois où la nature  
 Renait au souffle du printemps ,  
 Et d'une beauté de quinze ans  
 Sois le symbole & la peinture ;  
 Ne te laisse donc plus cueillir ,  
 Sans faire éprouver ton épine ;  
 Et qu'en te voyant , on devine  
 Qu'il faut acheter le plaisir.

Ce récit n'est point mon ouvrage ,  
 Et mes yeux l'ont lu dans Paphos ,  
 A mon dernier pèlerinage ;  
 En apostille étoient ces mots :  
 Tendres Amans , si d'aventure  
 Vous trouvez un bouton naissant ,  
 Cueillez ; le bouton , en s'ouvrant ,  
 Vous guérira de la piqûre.

A ce récit qu'elle n'ose applaudir ,  
 Vous eussiez vu la cohorte amoureuse  
 Baisser les yeux ; écouter & rougir ;  
 Mais , comme on fait , la rougeur est douteuse.

Florval alors s'affied contre un ormeau :  
 Sur ses genoux ses deux mains rapprochées  
 Tiennent d'Églé les paupières cachées ,

F.

Et de son front portent le doux fardeau.  
 Tous à la fois entourent la Bergère  
 Qui leur présente une main faite au tour,  
 Et les invite à frapper tour-à-tour.  
 Nais approche & frappe la première ;  
 Pour mieux tromper elle écarte les doigts,  
 Et sur le coup fortement elle appuie ;  
 La main d'albâtre en fut un peu rougie.  
 Eglé se tourne , examine trois fois ,  
 Et sur Volmon laisse tomber son choix.  
 — Ce n'est pas lui ; remettez-vous encore.  
 Elle obéit, & soudain son Amant  
 Avec deux doigts la touche obliquement.  
 Oh ! pour le coup , dit-elle , c'est bien Laure.  
 Vous vous trompez , reprend-on sur le champ ,  
 Et l'on sourit de sa plainte naïve.  
 Déjà Zulmis lève une main furtive ;  
 Mais le joueur , moins juste que galant ,  
 Ouvre ses doigts & permet à la Belle  
 De l'entrevoir du coin de la prunelle :  
 Cette fois donc Eglé devine enfin.  
 L'autre à son tour prend la place , & soudain  
 Sur ses beaux doigts qui viennent de s'étendre  
 Est déposé le baiser le plus tendre.  
 — Oh ! c'est Volmon , je le reconnois-là.  
 Volmon se tut , mais son souris parla.

Sur le gazon la troupe dispersée  
 Goûtoit le frais qui tomboit des rameaux ;  
 Volmon révoit à des plaisirs nouveaux ,  
 Et ce discours dévoila sa pensée :

### LE COMBAT DU BAISER.

L'HISTOIRE dit qu'à la Cour de Cyprie  
 Se célébroit une fête annuelle ,  
 Où du baiser l'on disputoit le prix.  
 On choisissoit des Belles la plus belle ,  
 Jeune toujours & n'ayant point d'Amant :  
 Devant l'autel sa main prêtoit serment ;  
 Puis sous un dais de myrte & de feuillage  
 Des combattans elle animoit l'ardeur ,  
 Et dans ses doigts elle tenoit la fleur  
 Qui du succès devoit être le gage.  
 Les combattans, inquiets & jaloux,  
 Formant des vœux , arrivoient à la file ;  
 Devant leur juge ils ployoient les genoux ,  
 Et chacun d'eux sur sa bouche docile  
 De ses baisers imprimoit le plus doux.  
 Heureux celui dont la lèvre brûlante  
 Plus mollement avoit su se poser !  
 Heureux celui dont le simple baiser

Du tendre juge avoit fait une Amante !  
Soudain sur lui les regards se fixoient ,  
Et tous peignoient le désir ou l'envie ;  
A ses côtés les fleurs tomboient en pluie ;  
Les cris joyeux qui dans l'air s'élançoient ,  
Le faisoient roi de l'amoureux empire ;  
Son nom chéri , mille fois répété ,  
De bouche en bouche étoit bientôt porté ,  
Et chaque Belle aimoit à le redire .  
Le lendemain , les filles à leur tour  
Recommençoient le combat de la veille :  
Que de baisers prodigués dans ce jour !  
L'heureux vainqueur sur sa bouche vermeille  
De ces baisers comparoit la douceur ;  
Plusieurs d'entr'eux surpasseoient son attente ;  
Ses yeux remplis d'une flamme mourante  
Laissoient alors deviner son bonheur ;  
Ses sens noyés dans une longue ivresse ,  
Sous le plaisir languissoient abattus ;  
Aussi le soir , sa bouche avec mollesse  
S'ouvroit encor , & ne se fermoit plus .  
Renouvellons la fête de Cythère ;  
De nos baisers essayons le pouvoir ;  
Dans l'art heureux de jouir & de plaire  
On a toujours quelque chose à favoir .

Non , dit Eglé ; ce galant badinage  
Ne convient plus , dès qu'on a fait un choix ;  
Le tendre amour ne veut point de partage ,  
Et , tout ou rien , est une de ses loix .

Zéphire alors , commençant à renaître ,  
Vient modérer les feux brûlans du jour ;  
Chacun retourne à son travail champêtre ,  
Disons plutôt à celui de l'amour .  
Bois favorable , & qui jamais peut-être  
N'avois prêté ton ombre à des heureux ,  
Tu fus alors consacré par leurs jeux .  
Couché sur l'herbe , entre les bras de Laure ,  
Volny mouroit & renaissoit encore ;  
Et sous ses doigts la pointe du couteau  
Grava ces vers sur le plus bel ormeau :

Si de ma Maîtresse chérie  
Je dois être aimé constamment ,  
O Dieux ! éternisez ma vie ;  
Mourir est alors un tourment .  
Mais si la Beauté que j'adore  
Doit enfin m'ôter son amour ,  
Que l'aurore du même jour  
Soit pour moi la dernière aurore .

F 3

Sur son écorce un myrte un peu plus loin  
 Avoit ces mots écrits sans aucun soin :

Vous , qui venez dans ce bocage,  
 A mes rameaux qui vont fleurir  
 Gardez-vous bien de faire outrage ;  
 Respectez mon jeune feuillage ,  
 Il a protégé le plaisir.

Un lit de fleurs s'étendoit sous l'ombrage ;  
 Ce peu de vers en expliquoit l'usage :

Passant , regarde & lis :  
 Sur la naissante écorce  
 De nos chiffres unis  
 Vois l'amoureux divorce ;  
 Contemple aussi ces lieux ;  
 Et tu diras sans doute ,  
 En poursuivant ta route ;  
 Ici l'on fut heureux.

Au fond d'un antre où la mousse légère  
 Offre aux Amours un utile tapis,  
 Volmon penché sur le sein de Zulmis,  
 Grava ces mots dictés par la Bergère :



O toi, dont le cœur  
 Suit une inhumaine,  
 Veux-tu de la peine  
 Passer au bonheur ?  
 Mène ici ta Belle,  
 Au déclin du jour ;  
 C'est ici qu'amour  
 Attend la cruelle.

Déjà Phébus, fatigué de son cours,  
 De ses rayons précipitoit le reste,  
 Et s'en alloit dans le sein des Amours  
 Se consoler de la grandeur céleste ;  
 Son disque d'or qui touche à l'horison  
 Ne se voit plus qu'à travers le feuillage,  
 Et du côté s'éloignant davantage,  
 L'ombre s'allonge & court dans le vallon.  
 D'un arbre à l'autre une corde attachée  
 Vers le milieu s'abaisse en se courbant ;  
 Parmi des fleurs cette corde est cachée :  
 Volmon s'affied ; & Zulmais à l'instant  
 Sur ses genoux va chercher une place.  
 De la verdure effleurant la surface,  
 Ses petits pieds s'agitoient en pendant.  
 Dacis approche, & d'une main légère  
 Donne à la corde un long balancement ;

F 4

Une guirlande attiroit en arrière,  
L'autre aussi-tot ramenoit en avant.  
Malgré Zulmis, les jupons infidèles  
Flottoient au gré du zéphir caressant ;  
Les spectateurs rioient de son tourment,  
Et l'encensoient avec des fleurs nouvelles.

Ainsi couloient sous l'alle de l'Amour  
Leurs doux momens consacrés à la joie ;  
Et Lachésis, pour former ce beau jour,  
Ne fila point avec l'or & la soie ;  
Mais la paresse & le Dieu des erreurs  
L'avoient filé de pampres & de fleurs.  
Enfin, la troupe au château retournée,  
De la cité prend le chemin poudreux,  
Mais, tous les ans, elle vient dans ces lieux  
Renouveler la champêtre journée.



## É P I L O G U E .

C'ÉTOIT ainsi que ma Muse autrefois ,  
Fuyant la ville & cherchant la nature ,  
De l'âge d'or retraçoit la peinture ,  
Et s'égaroit sous l'ombrage des bois.  
Pour y chanter , je reprenois encore  
Ce luth facile, oublié de nos jours ,  
Et qui jadis dans la main des Amours  
Fit résonner le nom d'Eléonore.  
Mon cœur naïf, mon cœur simple & trompé,  
N'ayant alors que les goûts de l'enfance ,  
A tous les cœurs prêtoit son innocence ;  
Ce rêve heureux s'est bientôt dissipé !  
D'un doigt léger pour moi la Parque file  
Depuis vingt ans de cinq autres suivis :  
La raison vient ; j'entrevois les ennuis.  
Qui sur ses pas arrivent à la file.  
Mes plus beaux jours sont donc évanouis !  
Illusions, fraîcheur de la jeunesse,  
Amours naïfs, transports, première ivresse,  
Ah ! revenez : mais hélas ! je vous perds ;

20 **OPUSCULES POÉTIQUES.**

Et sur le luth mes mains appesanties  
Veulent envain former de nouveaux airs.  
Il n'est qu'un temps pour les douces folies !  
Il n'est qu'un temps pour les aimables vers !

*Fin de la Journée Champêtre.*



LET TRES  
ET  
POÉSIES FUGITIVES.

---

FRAGMENT

Du Journal de mon Voyage adressé à mon  
Frère.

*Le 4 Juillet 1773.*

**D**EPUIS quarante jours que nous avons quitté  
l'Orient, les vents nous ont été absolument con-  
traires, & nous avons toujours couru dans l'Est.  
Hier, à midi, nous nous estimions à soixante &

quinze lieues des côtes d'Afrique, & nous voguions en toute assurance. La nuit, par un bonheur des plus marqués, a été très-belle; aucun nuage ne nous déroboit la clarté de la Lune, & nous en avions grand besoin. A deux heures & demie du matin, un Soldat, qui fumoit sur le pont, découvre la terre à une petite demi-lieue devant nous; vous savez que cette distance n'est rien en mer. Il ventoit bon frais, & le Navire, contre son ordinaire, s'avisoit de filer six nœuds (\*). Cette terre est la côte de *Mapiguette*, située par cinq degrés de latitude-Nord. C'est un pays plat, & qui ne peut être aperçu qu'à une très-petite distance. Nous avions tout auprès de nous l'île de *Palma*. On distinguoit sans peine des cabannes, des hameaux & des rivières. Vous pensez bien que le premier soin a été de virer de bord. Un moment après, on a jetté la sonde; nous étions par sept brasses. Si le Vaisseau avoit encore parcouru quatre fois sa longueur, c'en étoit fait de nous; & dans l'instant où je vous écris, un énorme Réquin seroit peut-être occupé à me digérer. *Di meliora!*

Nous sommes encore à quatre-vingt lieues de la

---

(\* ) Deux lieues par heure.

ligne ; la traversée sera des plus longues. L'ennui augmente de jour en jour ; c'est une monnoie qu'on se prête & qu'on se rend libéralement : passe encore pour s'ennuyer ; mais aller s'échouer !

*Le premier Août.*

C'est du dix-huitième degré de latitude-Sud , à quinze lieues des côtes du Brésil , à trois lieues d'écueils très-dangereux , & mouillé sur un banc de roches par quatorze brasses de fond , que je vous écris aujourd'hui , peut-être pour la dernière fois. Depuis la côte de Maniguette , les vents nous ont obligé de faire toujours route au plus près , & nous avons traversé avec une rapidité singulière le Canal de neuf cents lieues , qui sépare les côtes d'Afrique de celles du Brésil. Le point d'hier nous mettoit à cent quarante lieues de terre. Vers le soir , on aperçut quelques grappes de Goémon ; la mer commençoit à changer de couleur. Ce matin , mêmes indices de l'approche de terre. L'aventure de Maniguette m'a rendu défiant , & je prévoyois ce qui devoit nous arriver. A dix heures , on crie , *terre sur l'avant à nous*. On sonde , vingt-huit brasses ; un instant après , vingt-deux. On vire de bord , & on fait route dans le Nord-Est ; mais le calme survient , & le Vaisseau

n'ayant pas assez de vent pour résister à la lame & à la force du courant, la dérive nous portoit insensiblement sur ces écueils que nous voulions éviter. On prépare aussi-tôt les ancres. Nous avions toujours la sonde à la main, & nous trouvions toujours vingt-deux brasses. A midi, un petit frais s'élève; l'espérance renaît; on se croit délivré du danger; mais les courans trop rapides nous entraînoient toujours sur la terre. A trois heures, on sonde encore, & l'on n'a plus que dix-huit brasses; un demi-quart d'heure après quatorze brasses; aussi-tôt on amène toutes les voiles, & l'on jette l'ancre.

Voilà notre situation présente. Je vous épargne les réflexions; j'ai tout le loisir d'en faire, & n'ai pas le courage de les écrire. La crainte & la consternation sont répandues dans le Vaisseau; la tranquillité feinte des chefs n'en impose à personne.

Nous allons passer la nuit à l'ancre. Sommeil, viens tirer le rideau sur tous les objets de la veille. Viens, & si je dois trouver ici le terme de mes jours, puisse-je du moins franchir dans tes bras, & sans m'en appercevoir, ce pas inévitable & si redouté!

O toi, mon frère & mon ami! mon triste cœur t'appelle. Je vois d'un œil tranquille tout ce qui



m'enviroonne ; c'est toi seul , c'est ton souvenir qui m'arrache des larmes. Mes derniers regards se tourneront vers la France , & mon dernier soupir sera pour toi.

*Le 2 Août, à huit heures du matin.*

Je n'ai jamais passé une si bonne nuit ; mon sommeil n'a été troublé par aucun rêve affligeant. On s'est aperçu que , malgré nos deux ancres , le courant nous entraînoit ; on en a jetté une troisième. Le premier Pilote , qui a la confiance de tout le Vaisseau , & qui la mérite seul , est allé à la découverte.

*A trois heures après-midi.*

Voilà le canot qui reparoit ; tous les regards sont tournés sur lui. On ne parle point ; on n'ose se regarder , de peur de retrouver ses craintes dans les yeux des autres ; c'est un tableau frappant ; mais pour bien l'observer , peut-être seroit-il nécessaire de n'en pas faire partie.

*A six heures du soir.*

Le bienheureux canot vient d'arriver enfin. Voici ce que m'a raconté l'Officier qui le commandoit : A deux lieues du Navire , ils ont aperçu une

voile, à perte de vue, & ils ont dirigé leur course de ce côté-là. En trois heures de tems, ils eurent joint l'objet; c'étoit un petit bâtiment de pêcheurs. Ils l'ont abordé, & ont trouvé un Vieillard blanc avec dix Nègres. Ces gens furent bien étonnés de rencontrer en pleine mer un canot qui paroissoit venir du large. Un de nos matelots favoit par bonheur le Portugais; sans cela, toute leur bonne volonté nous eût été inutile. Le banc sur lequel nous sommes n'est dangereux que lorsqu'on n'en a aucune connoissance; il s'étend à quarante lieues en tout sens; on y trouve par-tout au moins douze brasses de fond. Les îlots, dont le voisinage nous effraie un peu, sont des rochers nommés *Abrothos*, célèbres par plus d'un naufrage.

*Le 4 Août.*

Ce matin, à huit heures, nous avons appareillé avec un bon frais qui dure encore, & qui nous est bien nécessaire. On sonde d'heure en heure. Le fond est très-inégal; nous avons alternativement quarante, douze & vingt brasses.

*Le 5 Août.*

Dans la nuit , nous avons perdu totalement le fond. On parle beaucoup d'une relâche à *Rio-Janeiro*. Il y a cinquante hommes sur les cadres.

*Le 6 Août.*

Nous découvrîmes hier au soir la petite île du *Repos*, qui n'est qu'à quatre lieues de la terre ferme. L'île du *Repos* ! que ce nom flatte agréablement l'oreille & le cœur ! Bonheur, aimable tranquillité, s'il étoit vrai que vous fussiez renfermés dans ce point de notre globe, il seroit le terme de ma course. J'irois y ensevelir pour jamais mon existence. Inconnu à l'Univers que j'aurois oublié, j'y coulerois des jours aussi sereins que le Ciel qui les verroit naître. Je vivrois sans désirs, & je mourrois sans regrets.

C'est ainsi que je m'abandonnois aux charmes de la rêverie, & mon ame se plaisoit dans ces idées mélancoliques, lorsque reprenant tout-à-coup leur cours naturel, mes pensées se tournèrent vers Paris; adieu tous mes projets de retraite. L'île du *Repos* ne me parut plus que l'île de l'Ennui; mon cœur m'avertit que le bonheur n'est pas dans la solitude, & l'Espérance vint me dire à l'oreille : tu les

G

reverras ces Épicuriens aimables , qui portent en écharpe le ruban gris-de-lin , & la grappe de raisin couronnée de myrte ; tu la reverras cette maison , non pas de plaifance , mais de plaisir , où l'œil des profanes ne pénètre jamais ; tu la reverras

Cette *Cazerne* , heureux séjour  
 Où l'amitié , par prévoyance  
 Ne reçoit le fripon d'Amour  
 Que sous serment d'obéissance ;  
 Où la paisible égalité ,  
 Passant son niveau favorable  
 Sur les droits de la vanité ,  
 Ne permet de rivalité  
 Que dans les combats de la table ;  
 Où l'on ne connoît d'ennemis  
 Que la raison toujours cruelle ;  
 Où jeux & ris font sentinelle ,  
 Pour mettre en fuite les ennuis ;  
 Où l'on porte , au lieu de cocarde ,  
 Un feston de myrte naissant ,  
 Un thyrsé au lieu de hallebarde ,  
 Un verre au lieu de fourniment ;  
 Où l'on ne fait jamais la guerre  
 Que par d'agréables bons mots  
 Lancés & rendus à propos ;

Où le vaincu dans sa colère  
 Du nectar fait couler les flots,  
 Et vide insolemment son verre  
 A la barbe de ses rivaux.  
 Cette ordonnance salutaire  
 Est écrite en lettres de fleurs  
 Sur la porte du sanctuaire,  
 Et mieux encor dans tous les cœurs :

« De par nous, l'Amitié fidelle,  
 Et plus bas, Bacchus & l'Amour:  
 Ordonnons qu'ici, chaque jour  
 Amène une fête nouvelle;  
 Que l'on y pense rarement,  
 De peur de la mélancolie;  
 Qu'on y préfère sagement  
 A la sagesse la folie,  
 A la raison le sentiment;  
 Et qu'on y donne à la paresse,  
 A l'art peu connu de jouir,  
 Tous les momens de la jeunesse;  
 Car tel est notre bon plaisir ».

*Le 16 Août.*

A peine la relâche de *Rio-Janeiro* a été décidée,  
 que les vents ont changé, & nous ont repoussés  
 au large. La bourasque a duré quatre jours, & nous

G 2

hommes depuis trois mouillés à l'entrée de la rade. Le Capitaine de port se rendit à notre bord, hier au matin, & d'après les instructions qu'il nous a données, deux de nos Officiers sont allés demander au Vice-Roi la permission d'entrer. Cette précaution est nécessaire à tous les Vaisseaux étrangers qui veulent relâcher à *Rio-Janeiro*. Ces gens-ci se ressouviennent de Duguay-Trouin, & les Français n'en sont point aimés.

*Le 17 Août.*

Le canot fut de retour hier au soir avec la permission, & nous appareillâmes sur le champ. En passant devant le premier Fort, qui est à quatre lieues de la Ville, nous saluâmes de treize coups de canon, & ils nous furent rendus. Il nous arriva de terre un canot d'escorte, pour veiller à la contrebande, & pour empêcher le débarquement.

Nous venons d'avoir la visite du Commissaire & celle du Médecin. Le premier a demandé au Capitaine es raisons qui l'obligeoient à relâcher, & quels étoient ses besoins; il a examiné les Cartes, les Journaux, & le Procès-Verbal qu'on avoit dressé d'avance. Le Médecin a visité les malades, & ils ont

barbouillé l'un & l'autre une douzaine de feuilles de grand papier.

Nous jouissons dans cette rade du spectacle le plus intéressant & le plus agréable. L'entrée offre tout ce qu'on peut imaginer de plus beau : des forts, des batteries, des retranchemens, des montagnes & des collines couvertes de bananiers ou d'orangers, de jolies maisons de campagne dispersées çà & là, & un air d'abondance & de bonheur répandu de toutes parts.

*Le 19 Août.*

Hier, à midi, nous eumes une audience publique du Vice-Roi. Le Palais est vaste; mais l'extérieur & ce que j'ai vu de l'intérieur, ne répondent pas à la richesse de la Colonie. On nous reçut d'abord avec cérémonie dans une grande avant-salle; puis un rideau se leva, & nous laissa voir le Vice-Roi environné de toute sa Cour. Il nous reçut poliment, accorda au Capitaine la relâche, & aux passagers la permission de se promener dans la Ville. Après l'audience, nous fîmes des visites militaires, & nous revinmes dîner à bord. Il nous est défendu de manger à terre, & encore plus d'y coucher.

Grâce à de bonnes jalousies doubles, bien entre-



tenues par les maris , nous n'avons vu aucune Portugaise. Elles ne sortent jamais qu'après l'*Angelus* , qui se dit à six heures du soir , & c'est précisément l'instant auquel nous sommes obligés de regagner notre prison.

La Ville est grande ; les maisons sont basses & mal bâties ; les rues bien alignées , mais fort étroites.

Après - midi , nous descendimes à terre. Trois Officiers vinrent nous recevoir sur le rivage ; c'est l'usage ici ; les étrangers sont toujours accompagnés. Nous allâmes à une foire qui se tient à une demi-lieue de là Ville. Chemin faisant , j'eus le plaisir de voir plusieurs Portugaises qui soulevoient leurs jalousies pour nous examiner. Il y en avoit très-peu de jolies ; mais une navigation de trois mois , & la difficulté de les voir les rendoient charmantes à mes yeux.

On ne trouvoit à cette foire que des pierreries mal taillées , mal montées , & d'un prix excessif. Pendant que nous portions de tous côtés nos regards , un Esclave vint prier nos Conducteurs de nous faire entrer dans un Jardin voisin. Nous y trouvâmes quatre tentes bien dressées. La première , renfermoit une chapelle , dont tous les meubles étoient d'or & d'argent massifs , & travaillés avec un goût



exquis ; la seconde contenoit quatre lits ; les rideaux étoient d'une étoffe précieuse de Chine peinte dans le pays , les couvertures de damas enrichi de franges & de glands d'or , & les draps d'une mouffeline brodée garnie de dentelle ; la troisiéme servoit de cuisine , & tout y étoit d'argent : quand j'entraï dans la quatrième , je me crus transporté dans un de ces Palais de Fée bâtis par les Romanciers. Dans les quatre angles étoient quatre buffets chargés de vaisselle d'or , & de grands vases de cristal qui contenoient les vins les plus rares ; la table étoit couverte d'un magnifique surtout , & des fruits d'Europe & d'Amérique. La gaité qui régnoit parmi nous ajoutoit encore à l'illusion. Tout ce que je mangeai me parut délicieux & apprêté par la main des Génies : je croyois avaler le nectar , & pour achever l'enchantement , il ne manquoit plus qu'une Hébée. Nous sortimes de ce lieu de délices en remerciant le Dieu qui les faisoit naître ; ce Dieu est un Seigneur âgé d'environ cinquante ans ; il est puissamment riche , mais il doit plus qu'il ne possède. Sa seule passion est de manger son bien & celui des autres dans les plaisirs & la bonne chère. Il fait transporter ses tentes par-tout où il croit pouvoir s'amuser , & il décampe aussi-tôt qu'il s'ennuie. Cet

G 4

homme-là est un charmant Épicurien ; il est digne de porter le ruban gris-de-lin.

*Le 21 Août.*

Même fête hier chez l'homme aux Quatre Tentes ; mais beaucoup plus brillante, parce qu'il avoit eu le tems de la préparer ; cependant pas un seul minois féminin.

Nous fîmes aussi plusieurs visites qui remplirent agréablement la soirée. Les femmes nous reçoivent on ne peut mieux , & cômme des animaux curieux qu'on voit avec plaisir. Elles sont toutes très-brunes ; elles ont de beaux cheveux relevés négligemment , un habillement qui plaît par sa simplicité , de grands yeux , noirs & voluptueux , & leur caractère , naturellement enclin à l'amour , se peint dans leur regard.

*Le 25 Août.*

Nous eumes hier un joli concert suivi d'un bal. On ne connoît ici que le menuet. J'eus le plaisir d'en danser plusieurs avec une Portugaise charmante de seize ans & demi ; elle a une taille de Nymphe , une physionomie piquante , & *la grâce plus belle encore que la beauté.* On la nomme *Donna Theresa.*

Je ne vous dirai rien des Églises ; les Portugais

sont par-tout les mêmes. Elles sont d'une richesse étonnante ; il n'y manque que des sièges.

J'aurois été charmé de connoître l'Opéra de Rio-Janeiro ; mais le Vice-Roi n'a jamais voulu nous permettre d'y aller.

Ce pays-ci est un paradis terrestre. La terre y produit abondamment les fruits de tous les climats ; l'air y est sain ; les mines d'or & de pierreries y sont très-nombreuses ; mais à tous ces avantages il en manque un , qui peut seul donner du prix aux autres, c'est la liberté. Tout est ici dans l'esclavage ; on y peut entrer , mais on n'en sort guère ; en général , les Colons sont mécontents & fatigués de leur sort,

*Le 15 Septembre.*

Le cinq de ce mois nous quittâmes Rio-Janeiro. Les vents nous ont toujours favorisés. Hier, pendant toute la journée , il a venté bon frais ; le Ciel étoit sombre ; tout annonçoit un gros tems. Dans la nuit , le vent a soufflé avec violence ; le tonnerre s'est fait entendre de trois côtés différens , & les lames venoient déferler sur la dunette. Réveillé par le bruit de la tempête , à une heure , je monte sur le pont. Nous étions à sec de voiles , & dans

cet état le navire filoit huit nœuds. Peignez-vous à la fois le sifflement du vent & de la pluie, les éclats du tonnerre, le mugissement des flots, qui venoient se briser avec impétuosité contre le vaisseau, & un bourdonnement sourd & continuel dans les cordages; ajoutez à tout cela l'obscurité la plus profonde, & un brouillard presque solide que l'ouragan chassoit avec violence; vous aurez une légère idée de ce que j'observois alors tout à mon aise. Je vous avoue que dans ce moment je me suis dit tout bas : *Illi robur & æs triplex*. Vers les trois heures, la tempête a été dans toute sa force; de longs éclairs tomboient sur le gaillard, & y laissoient une odeur insupportable; la mer paroissoit de feu; un silence effrayant régnoit sur le pont; on n'entendoit que la voix de l'Officier de quart qui crioit par intervalle : *stribord, bâbord*. Ce grain a duré une demi-heure, & il a été tout-à-coup terminé par un grand calme.



## L E T T R E

A M. LE CHEVALIER DE B....

*Du Cap de Bonne-Espérance, le 3 Novembre 1773.*

C'EST ici que l'on voit deux choses bien cruelles ,  
Des maris ennuyeux & des femmes fidelles ,  
Car l'Amour , tu le fais , n'est pas Luthérien ;  
C'est ici qu'alentour d'une vaste théière ,  
Près d'un large fromage & d'un grand pot à bière ,  
L'on digère , l'on fume , & l'on ne pense à rien ;  
C'est ici que l'on a fanté toujours fleurie ,  
Visage de chanoine & panse rebondie ;  
C'est dans ces lieux enfin qu'on nous fait aujourd'hui  
Avaler à long traits le *constance* & l'ennui.

On a bien raison de dire , *chaque pays , chaque mode*. En France , les filles ne s'observent que dans l'extérieur ; l'Amant est toujours celui qu'on reçoit avec le plus de froideur ; c'est celui auquel on veut faire le moins d'attention ; & de l'air le plus décent & le plus réservé , on lui donne un rendez-vous pour la nuit. Ici tout au rebours. Vous êtes accueilli avec un air d'intelligence & d'amitié qui ,

parmi nous , signifieroit beaucoup ; vos yeux peuvent s'expliquer en toute assurance ; on leur répond sur le même ton ; on vous passe le baiser sur la main , sur la joue , même celui qui semble le plus expressif ; enfin , où vous accorde tout , excepté la seule chose qui s'accorde parmi nous.

Que faire donc ? Je ne fume jamais ; la fidélité matrimoniale est bien ennuyeuse ; dans une intrigue où le cœur n'est que chatouillé , on ne vise qu'au dénouement. La promenade est mon unique plaisir : Triste plaisir à vingt ans ! Je la trouve dans un jardin magnifique , qui n'est fréquenté que par les Oiseaux , les Dryades & les Faunes. Les Divinités de ces lieux s'étonnent de me voir sans pipe & un livre à la main. C'est-là que je jouis encore par le souvenir de ces momens passés avec toi , des douceurs de notre amitié , de nos folies & des charmes de la *Cazerne*. C'est-là que je t'écris , tandis que tu m'oublies peut-être dans Paris :

Tandis qu'entouré de plaisirs  
 Toujours aimé, toujours aimable,  
 Tu fais partager tes loifirs  
 Entre les Muses & la table.  
 Adieu ; conserve tous ces goûts ;  
 Vole toujours de Belle en Belle ,

Au Parnasse fais des jaloux ,  
 A l'Amitié reste fidèle.  
 Puisſes-tu, dans ſoixante hivers ,  
 Cueillir les fleurs de la jeuneſſe ,  
 Careſſer encor ta Maîtreſſe  
 Et la chanter en jolis vers.

### L E T T R E A U M Ê M E .

*De l'île de Bourbon , le 19 Janvier 1775.*

**T**U veux donc , mon Ami , que je te faſſe connoître ta patrie ? tu veux que je te parle de ce pays ignoré que tu chéris encore , parce que tu n'y es plus. Je vais tâcher de te ſatisfaire en peu de mots.

L'air eſt ici très-ſain. La plupart des maladies y ſont totalement inconnues. La vie eſt douce , uniforme , & par conſéquent fort ennuyeuſe. La nourriture eſt peu variée. Nous n'avons qu'un petit nombre de fruits , mais ils ſont excellens.

Ici , ma main dérobe à l'oranger fleuri  
 Ces pommes dont l'éclat ſéduiſit Athalante ;  
 Ici , l'ananas plus chéri  
 Elève avec orgueil ſa couronne brillante ;  
 De tous les fruits enſemble il réunit l'odeur.

A côté, l'atte pierreuse

Livre à mon appétit une crème flatteuse ;  
 La grenade plus loin s'entr'ouvre avec lenteur ;  
 La banane jaunit sous sa feuille élargie ;  
 La mangue me prépare une chair adoucie ;  
 Un miel solide & dur pend au haut du dattier ;  
 La pêche croît aussi sur ce lointain rivage,  
 Et plus propice encor, l'utile cocotier  
 Me prodigue à la fois le mets & le breuvage.

Voilà tous les présens que nous fait Pomone ; pour l'Amante du Zéphir, elle ne visite qu'à regret ces climats brûlans.

Je ne fais pourquoi les Poètes ne manquent jamais d'introduire un printems éternel dans les pays qu'ils veulent rendre agréables ; rien de plus mal-adroit. La variété est la source de tous nos plaisirs, & le plaisir cesse de l'être quand il devient habitude. Vous ne voyez jamais ici la Nature rajeunie ; elle est toujours la même. Un verd triste & sombre vous donne toujours la même sensation. Ces orangers couverts en même tems de fruits & de fleurs, n'ont pour moi rien d'intéressant, parce que jamais leurs branches dépouillées ne furent blanchies par les frimats. J'aime à voir la feuille naissante briser son enveloppe légère ; j'aime à la



voir croître , se développer , jaunir & tomber. Le printemps plairoit beaucoup moins , s'il ne venoit après l'hiver.

O mon Ami ! lorsque mon exil fera fini , avec quel plaisir je reverrai *Feuillancour* au mois de Mai ! avec quelle avidité je jouirai de la Nature ! avec quelles délices je respirerai les parfums de la campagne ! avec quelle volupté je foulerei le gazon fleuri ! les plaisirs perdus sont toujours les mieux sentis. Combien de fois n'ai-je pas regretté le chant du Rossignol & de la Fauvette ! Nous n'avons ici que des oiseaux braillards dont le cri importun attriste à la fois l'oreille & le cœur. En comparant ta situation à la mienne , apprends , mon Ami , à jouir de ce que tu possèdes.

Nous avons , il est vrai , un Ciel toujours pur & serein ; mais nous payons trop cher cet avantage. L'esprit & le corps sont anéantis par la chaleur ; tous leurs ressorts se relâchent. L'ame est dans un assoupissement continuel ; l'énergie & la vigueur intérieures se dissipent par les pores. Il faut attendre le soir , pour respirer ; mais vous cherchez en vain des promenades.

D'un côté , mes yeux affligés  
N'ont pour se reposer qu'un vaste amphithéâtre

De rochers escarpés que le tems a rongés,  
 De rares arbrisseaux, par les vents outragés,  
 Y croissent tristement sur la pierre rougeâtre,  
     Et des lataniers allongés  
 Y montrent loin à loin leur feuillage grisâtre.  
 Trouvant leur sûreté dans leur peu de valeur,  
 Là d'étiques perderaux, de leurs ailes bruyantes,  
 Rafent impunément les herbes jaunissantes,  
 Et s'exposent sans crainte au canon du chasseur.  
 Du sommet des remparts dans les airs élancée,  
 La cascade à grand bruit précipite ses flots,  
 Et roulant chez Thétis son onde courroucée,  
 Du Nègre infortuné renverse les travaux.  
 Ici, sur les confins des États de Neptune,  
 Où jour & nuit son Épouse importune  
 Affige les Echos de longs mugiffemens,  
     Du milieu des fables brûlans  
     Sortent quelques toits de feuillage.  
     Là jamais le Zéphir volage  
     Ne rafraîchit l'air enflammé ;  
 Sous les feux du Soleil le corps inanimé  
     Reste sans force & sans courage.  
     Quelquefois l'Aquilon bruyant,  
     Sur ses ailes portant l'orage,  
     S'élance du sombre Orient :  
     Dans ses antres l'onde profonde

S'émeut, s'enfle, mugit & gronde ;  
 Au loin sur la voûte des Mers  
 On voit des montagnes liquides  
 S'élever, s'approcher, s'élançer dans les airs,  
 Retomber & courir sur les sables humides ;  
 Les flammes du volcan brillent dans le lointain ;  
 L'Océan franchit ses entraves ,  
 Inonde nos jardins, & porte dans nos caves  
 Des poissons étonnés de nager dans le vin.

Le bonheur, il est vrai, ne dépend pas des lieux qu'on habite. La société, pour peu qu'elle soit douce & amusante, dédommage bien des incommodités du climat. Je vais essayer de te faire connaître celle qu'on trouve ici.

Le caractère du Créole est généralement bon ; c'est dommage qu'il ne soit pas à même de le polir par l'éducation. Il est franc, généreux, brave & téméraire. Il ne fait pas couvrir ses véritables sentimens du masque de la bienveillance ; si vous lui déplaisez, vous n'aurez pas de peine à vous en appercevoir. Il ouvre aisément sa bourse à ceux qu'il croit ses amis. N'étant jamais instruit des détours de la chicane ni de ce qu'on nomme *les affaires*, il se laisse souvent tromper. Le préjugé du point d'honneur est respecté chez lui plus que par-tout.

H

ailleurs. Il est ombrageux, inquiet & susceptible à l'excès. Il se prévient facilement, & ne pardonne guère. Il a une adresse peu commune pour tous les arts mécaniques ou d'agrément. Il ne lui manque que de s'éloigner de sa patrie & d'apprendre. Son génie indolent & léger n'est pas propre aux sciences & aux études sérieuses. Il n'est pas capable d'application, & ce qu'il fait, il le fait superficiellement & par routine.

On ne se doute pas dans notre île de ce que c'est que l'éducation. L'enfance est l'âge qui demande de la part des parens le plus de prudence & le plus de soins. Ici l'on abandonne les enfans aux mains des esclaves; ils prennent insensiblement les goûts & les mœurs de ceux avec qui ils vivent; aussi, à la couleur près, très-souvent le maître ressemble parfaitement à l'esclave. A sept ans, quelque soldat ivrogne leur apprend à lire, à écrire, & leur enseigne les quatre premières règles d'Arithmétique; alors l'éducation est complète.

Le Créole est bon ami, amant inquiet & mari jaloux; (ce qu'il y a d'impayable, c'est que les femmes partagent ce dernier ridicule avec leurs époux, & que la foi conjugale n'en est pas mieux gardée de part & d'autre.) Il est vain & entêté; il

méprise ce qu'il ne connoît pas, & il connoît peu de chose ; il est plein de lui-même, & vide de tout le reste. Ce fond d'orgueil & de suffisance vient de l'ignorance & de la mauvaise éducation. Ici, dès qu'un homme peut avoir six pieds de maïs, deux Cassiers, & un Négrillon, il se croit tiré de la cuisse de Jupiter. Tel qui galoppe à cru dans la plaine, une pipe à la bouche, en grands caleçons & les pieds nus, changeroit à peine son sort contre celui du Roi de France. C'est ce qui arrivera nécessairement dans tous les pays où il n'y aura pas de Peuple, où tous les rangs seront confondus, & où la dénomination d'habitant mettra de niveau toutes les conditions.

D'ailleurs, accoutumé, comme on l'est ici depuis l'enfance, à parler en maître à des esclaves, on n'apprend guère, ou l'on oublie aisément ce qu'exige un égal & un supérieur. Il est difficile de ne pas rapporter de l'intérieur de son domestique ce ton décisif, & cet esprit impérieux que révolte la plus légère contradiction. C'est aussi ce qui entretient cette paresse naturelle au Créole, & qui prend sa source dans la chaleur du climat.

Le sexe dans ce pays n'a pas à se plaindre de la Nature. Nous avons peu de belles femmes, mais

H 2

presque toutes sont jolies ; & l'extrême propreté ; si rare en France , embellit jusqu'aux laides. Elles ont en général une taille avantageuse & de beaux yeux. La chaleur excessive empêche les lis & les roses d'éclorre sur leur visage. Cette chaleur flétrit encore avant le tems d'autres attraits plus précieux. Ici une femme de vingt-cinq ans en a déjà quarante. Il existe un proverbe exclusif en faveur des petits pieds ; pour l'honneur de nos Dames , je m'inscris en faux contre ce proverbe. Il leur faut de la parure , & j'ose dire que le goût ne préside pas toujours à leur toilette. La nature , quelque négligée qu'elle puisse être , est plus agréable qu'un art mal-adroit. Ce principe devrait aussi les guider dans les manières étrangères qu'elles copient , & dans toutes ces grâces prétendues où l'on s'efforce de n'être plus soi-même.

Les jalousies secrettes & les tracasseries éternelles règnent ici plus que dans aucun village de Province ; aussi nos Dames se voient peu entr'elles. On ne sort que pour les visites indispensables ; car l'étiquette est ici singulièrement respectée ; nous commençons à avoir une cérémonie , une mode , un bon ton.

L'enfance de cette Colonie a été semblable à

l'âge d'or. D'excellentes tortues couvroient la surface de l'île ; le gibier venoit de lui-même s'offrir au fusil. La bonne foi tenoit lieu de code. Le commerce des Européens a tout gâté. Le Créole s'est dénaturé insensiblement ; il a substitué à ses mœurs simples & vertueuses des mœurs polies & corrompues ; l'intérêt a désuni les familles ; la chicane est devenue nécessaire ; le chabouc a déchiré le Nègre infortuné ; l'avidité a produit la fourberie, & nous en sommes maintenant au siècle d'airain.

Je te fais bon gré , mon Ami , de ne pas oublier les Nègres dans les instructions que tu me demandes. Ils sont hommes , ils sont malheureux ; c'est avoir bien des droits sur une ame sensible. Non , je ne saurois me plaire dans un pays où mes regards ne peuvent tomber que sur le spectacle de la servitude ; où le bruit des fouets & des chaînes étourdit mon oreille & retentit dans mon cœur. Je ne vois que des tyrans & des esclaves , & je ne vois pas mon semblable. On troque tous les jours un homme contre un cheval ; il est impossible que je m'accoutume à une bizarrerie si révoltante. Il faut avouer que les Nègres sont moins maltraités ici que dans nos autres Colonies. Ils sont vêtus ; leur nourriture est saine & assez abondante. Mais ils ont la pioche

H 3

à la main depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil ; mais leur maître , en revenant d'examiner leur ouvrage , répète tous les soirs : *ces gueux-là ne travaillent point* ; mais ils sont esclaves , mon Ami : cette idée doit bien empoisonner le mais qu'ils dévorent & qu'ils détrempent de leurs sueurs. Leur patrie est à deux cent lieues d'ici ; ils s'imaginent cependant entendre le chant des coqs , & reconnoître la fumée des pipes de leurs camarades. Ils s'échappent quelquefois au nombre de douze ou quinze , enlèvent une pirogue , & s'abandonnent sur les flots. Ils y laissent presque toujours leur vie , & c'est peu de chose lorsqu'on a perdu la liberté. Quelques-uns ont eu le bonheur de gagner Madagascar ; mais leurs compatriotes les ont tous massacrés , disant qu'ils revenoient d'avec les Blancs , & qu'ils avoient trop d'esprit. Malheureux ! ce sont plutôt ces mêmes Blancs qu'il faut repouffer de vos paisibles rivages. Mais il n'est plus tems ; vous avez déjà pris nos vices avec nos piastres. Ces misérables vendent leurs enfans pour un fusil , ou pour quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Dans les premiers tems de la Colonie , les Nègres se retiroient dans les bois , & de là ils faisoient des incursions fréquentes dans les habita-



tions éloignées. Aujourd'hui les Colons sont en sûreté. On a détruit presque tous les *Marons* ; des gens payés par la Commune en font leur métier, & ils vont à la chasse des hommes aussi gaiment qu'à celle des merles.

Je crois qu'en général la religion des Nègres est le Matérialisme. Ils reconnoissent un Etre suprême. On leur apprend le cathéchisme ; on prétend leur expliquer l'Évangile ; Dieu fait s'ils en comprennent le premier mot ! On les baptise pourtant , bon-gré , mal-gré , après quelques jours d'instruction qui n'instruit point. J'en vis un dernièrement qu'on avoit arraché de sa patrie depuis sept mois ; il se laissoit mourir de faim. Comme il étoit sur le point d'expirer , & très-éloigné de la Paroisse , on me pria de lui conférer le Baptême. Il me regarda en souriant , & me demanda pourquoi je lui jettois de l'eau sur la tête ; je lui expliquai de mon mieux la chose , mais il se retourna d'un autre côté , disant en mauvais français : après la mort , tout est fini , du moins pour nous autres Nègres ; je ne veux point d'une autre vie , car peut-être y ferois - je encore votre esclave :

Mais sur cet affligeant tableau

Qu'à regret ma main continue

H 4

Ami, n'arrêtons point la vue,  
 Et tirons un épais rideau;  
 Dans le champ qu'il rendit fertile,  
 Laissons le Nègre malheureux  
 Crier sous la verge docile,  
 Et son Maître plus ennuyeux  
 Compter les coups d'un air tranquille;  
 C'est trop long-tems m'occuper d'eux.  
 Dégageons mon ame oppressée  
 Sous le fardeau de ses ennuis;  
 Sur les ailes de la pensée,  
 Dirigeons mon vol à Paris,  
 Et revenons à la *Cazerte*,  
 Aux gens aimables, au *Falerne*,  
 A toi, le meilleur des Amis,  
 A toi, qui du sein de la France  
 M'écris encor dans ces déserts,  
 Et que je vois bâiller d'avance  
 En lisant ma prose & mes vers.

Que fais-tu maintenant dans Paris ? tandis que  
 le Soleil est à notre zénith, l'hiver vous porte à  
 vous autres la neige & les frimats. Réalises-tu  
 ces *projets d'Orgie*, auxquels on répond par de  
 jolis vers & par de bons vins ? Peut-être qu'en-  
 touré de tes amis & des miens, amusé par eux,

tu les amuses à ton tour par tes *congés* charmans.

Peut-être, hélas ! dans ce moment  
 Où ma plume trop paresseuse  
 Te griffonne rapidement  
 Une rime souvent douteuse,  
 Assiégeant un large pâté  
 Que farcit la truffe légère,  
 Vous buvez frais à la santé  
 D'un sauvage qui ne boit guère.

Dans ce pays, le tems ne vole pas, il se traîne; l'ennui lui a coupé les ailes. Le matin ressemble au soir; le soir ressemble au matin; & je me couche avec la triste certitude que le jour qui suit sera semblable en tout au précédent. Mais il n'est pas éloigné cet heureux moment, où le vaisseau qui me rapportera vers la France sillonnera légèrement la surface des flots. Soufflez alors, enfans impétueux de Borée, enfliez la voile tendue. Et vous, aimables Néréides, poussez de vos mains bienfaitantes mon rapide gaillard. Vous rendîtes autrefois ce service aux galères d'Énée, qui le méritoit moins que moi; je ne suis pas tout-à-fait si pieux; mais je n'ai pas trahi ma Didon. Et vous, ô mes Amis, lorsque l'Aurore, prenant une robe plus éclatante,

vous annoncera l'heureux jour qui doit me ramener dans vos bras, qu'une sainte ivresse s'empare de vos ames.

D'une guirlande nouvelle  
Ombragez vos jeunes fronts,  
Et qu'au milieu des flacons  
Brille le myrte fidèle.  
Qu'auprès d'un autel fleuri,  
Chacun, d'une voix légère,  
Chante pour toute prière :  
*Regina potens Cypri.*  
Puis venant à l'accolade  
D'un ami ressuscité,  
Par une triple rasade  
Vous saluerez ma santé.



## ÉPIÔTRE

A M. DE P... DU S..

TU dis bien vrai, du S., quand une heureuse aubaine  
 De nos pères joyeux couronna les ébats,  
 Ils faisoient deux amis, & ne s'en doutoient pas.  
 Le même Astre a réglé ta naissance & la mienne.  
 Nous reçûmes le jour dans ces climats brûlans  
 Où deux fois le Soleil repassant sur nos têtes,  
 Féconde la nature, & fixe dans nos champs  
 Ce printemps éternel vanté par les Poètes.  
 Là, comme on fait ailleurs, je végétais neuf ans.  
 Qu'on chante, si l'on veut, les beaux jours de l'enfance,  
 Je n'en regrette aucun; cette *aimable ignorance*  
 Est un bonheur bien fade aux yeux de la raison,  
 Et la saison de l'innocence  
 Est une assez triste saison.

Transplantés tous les deux sur les bords de la France,  
 Le hazard nous unit dans un de ces cachots,  
 Où, la férule au poing, des enfileurs de mots  
 Nous montrent comme on parle & jamais comme on pense.  
 Arbrisseaux étrangers, peu connus dans ces lieux,  
 S'il nous fallut souffrir la commune culture,  
 Des mains qui nous soignoient les secours dangereux  
 N'ont pu gâter en nous ce que fit la nature.

A peine délivrés de la docte prison ,  
 L'honneur nous fit ramper sous le Dieu des Batailles ;  
 Tu volas aussitôt aux murs de Besançon ;  
 Un dessein moins heureux me poussa dans Versailles.

Réunis sur les flots , nous bénissions le sort ;  
 Mais il nous attendoit aux rivages d'Afrique.  
 Sans doute il te souvient de cette nuit critique,  
 Où nous allions passer du sommeil à la mort ?  
 Un Soldat qui fumoit nous retint à la vie ;  
 Nous étions réservés à des dangers nouveaux.  
 J'entends encor d'ici les rochers d'*Abrolhos*  
 Retentir sous les coups des vagues en furie ;  
 Je vois notre vaisseau , dans un calme trompeur ,  
     Céder au courant qui l'entraîne ;  
 Je vois régner par-tout une morne frayeur ;  
 Je lis dans tous les yeux que ma perte est certaine ;  
 Je revois le trépas & toute son horreur.  
 O toi , de mes pensers dépositaire utile ,  
 Toi , qui connois mon cœur , tu sais s'il fut ému.  
     Voyant tout , mais d'un œil tranquille,  
 J'écrivais , presque sûr de n'être jamais lu.

Te souvient-il encor de l'homme aux Quatre Tentes ,  
 De ce Couvent peuplé d'Ursulines charmantes ,  
 Des maris Portugais , de *Donna Theresa* ,  
 Belle comme l'Amour , plus friponne peut-être ,

Infidelle d'avance à l'époux qu'elle aura ,  
Et nous jettant le soir des fleurs par la fenêtre ?

Le Port des Hollandois nous reçut à son tour.  
Tu soupirez sans doute , & ta bouche chrétienne  
Nomme la tendre B. . . , jeune Luthérienne ,  
Que ton zèle avoit su convertir à l'amour.

Nous arrivons enfin. Pardonne, ô ma Patrie !  
Mais je ne connus point ce doux faïffement

Qu'on éprouve en te revoyant ;

Mon ame à ton aspect ne s'est pas attendrie.  
La Patrie est un mot , & le proverbe ment.

Toi seule, ô mon Éléonore ,

As rendu ce séjour agréable à mes yeux.

Tendre & fidèle objet d'un amour malheureux ,

Peut-être tu ressens des peines que j'ignore ;

Va , mon cœur les partage & te rend tes soupirs.

En vain le fort jaloux termina nos plaisirs ;

De mon bonheur passé je suis heureux encore.

Enfin , après quatre ans d'inconstance & d'erreur ,

Je te suis dans Paris. Là , maître de moi-même ,

Réformé , sans amour, paresseux par système ,

Sur la scène du monde assez mauvais acteur ,

Je déchire mon rôle & deviens spectateur.

Mon vaisseau battu par l'orage

A regagné le port, & n'en sortira plus.  
 Que dis-je ? dès demain ennuyé du rivage,  
 Peut-être irai-je encor l'exposer au naufrage  
 Sur ces mêmes écueils qu'il n'a que trop connus.

C'est le travers de tous les hommes

De chercher le repos & de s'en dégoûter ;  
 Ce bien si désiré n'est doux qu'à souhaiter.

Nous ne vivons point où nous sommes :

L'esprit vole plus loin, il voit d'autres climats,  
 Il en fait la peinture à notre ame séduite,  
 Et ce qu'il embellit a toujours plus d'appas :

La peine est aux lieux qu'on habite,  
 Et le bonheur où l'on n'est pas.

### É G L O G U E.

UN jour Lifette  
 Toute feulette  
 Au bois filant,  
 Alloit chantant  
 La chansonnette.  
 Elle s'affit  
 Au bord de l'onde  
 Claire & profonde,  
 Deux fois s'y vit  
 Jeune & mignonne,



Et la friponne  
Deux fois fourit ;  
Puis avec grâce  
Ses pieds nageoient  
Et voltigeoient  
Sur la surface.

Discret témoin,  
Son chien fidèle  
Étoit près d'elle ;  
Tandis qu'au loin  
Dans la prairie  
L'agneau naissant  
Alloit paissant  
L'herbe fleurie.

Le long du bois  
Je fais silence,  
Et je m'avance  
En tapinois ;  
Puis je m'arrête,  
Et sur sa tête  
Faisant soudain  
Pleuvoir les roses  
Qui sous ma main  
S'offroient écloses :

## O P U S C U L E S

Salut à vous,  
Mon inhumaine ;  
N'ayez courroux  
Qu'on nous surprenne.  
A vos chansons  
Nous vous prenons  
Pour Philomèle :  
Aussi-bien qu'elle  
Vous cadenciez ,  
Ma toute Belle ;  
Mais mieux feriez  
Si vous aimiez  
Aussi bien qu'elle.  
Plaire , charmer ,  
Sur-tout aimer ,  
C'est le partage ,  
C'est le savoir  
Et le devoir  
Du premier âge.

J'ai quatorze ans ,  
Répond Lifette ;  
Suis trop jeune-  
Et je n'entends  
Sermons d'Amans.  
On a beau faire ;

Tous les Galans  
Sont inconstans ,  
A dit ma mère .  
Sur un buisson  
Le papillon  
Voit-il la rose ?  
Amant craintif ,  
D'un air naïf  
Il s'y repose .  
Est-il heureux ?  
Amant frivole ,  
Soudain il vole  
A d'autres jeux .  
Mais la fleurlette  
Triste & seulette  
Ne peut voler . . .

Ici la Belle  
Vouloit parler ;  
Et désoler  
Mon cœur fidèle ,  
Mais un soupir  
Vint la trahir ,  
Et du plaisir  
Fut le présage .  
Le lieu , le tems ,

## O P U S C U L E S

L'épais feuillage ,  
Gazons naiffans  
A notre usage ;  
Doux embarras  
D'une pucelle  
Qui ne fait pas  
Ce qu'on veut d'elle,  
Mais dont le cœur  
Tout bas implore  
Certain bonheur  
Que sa pudeur  
Redoute encore ;  
Tout en secret  
Pressoit Lifette ;  
A sa défaite  
Tout conspiroit.  
Elle s'offense ,  
Menace , fuit ,  
Puis s'adoucit ,  
Puis recommence ,  
Pleure & gémit ,  
Se tait , succombe ,  
Chancelle & tombe . . .

En rougissant  
Elle se lève ,

Sur moi soulève  
Un œil mourant,  
Et me ferrant  
Avec tendresse,  
Dit : cher Amant !  
Aimons sans cesse !  
Que nos amours  
Ne s'affoiblissent  
Et ne finissent  
Qu'avec nos jours !

*A M. LE CHEVALIER DE C. . . .*

**N**ON, mon portrait n'est pas fidèle,  
Vos jolis vers en ont menti ;  
Et si j'étois moins votre ami,  
Je vous ferois une querelle.  
Pour se croire un autre Apollon,  
Il faudroit ne jamais vous lire.  
Traître, vous me donnez son nom,  
Et vous avez gardé sa lyre.

Votre missive charmante m'oblige de convenir  
qu'elle est mieux entre vos mains que dans les  
miennes. Vous me louez comme Horace, & je n'ai  
d'autre ressemblance avec Virgile que de m'être

I 2

exposé sur les flots , & de vous avoir donné le sujet de vos vers agréables.

Croyez-moi , ne guérissez jamais de cette métromanie dont vous vous plaignez , & dont vous êtes le seul à vous appercevoir.

Pour vos amis & pour vous-même,  
Ayez toujours auprès de vous  
Ce joli démon qui vous aime,  
Et dont je suis un peu jaloux.  
Autrefois avec moins de grâce  
Il inspiroit Anacréon;  
A Romé il alloit sans façon  
S'asseoir sur les genoux d'Horace ;  
Chaulieu soupiroit avec lui  
Des vers moins heureux que les vôtres ;  
Vous êtes son nouvel ami ,  
Et vous lui rendez tous les autres.



## DIALOGUE

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE.

LE POÈTE.

OUI, le reproche est juste, & je sens qu'à mes vers  
 La rime vient toujours se coudre de travers.  
 Ma Muse vainement du nom de négligence  
 A voulu décorer sa honteuse indigence ;  
 La critique a blâmé son mince accoutrement.  
 Travaillez, a-t-on dit, & rimez autrement.  
 Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muse,  
 Et changez en travail ce talent qui m'amuse.

LA MUSE.

De l'éclat des lauriers subitement épris,  
 Vous n'abaissez donc plus qu'un regard de mépris  
 Sur ces fleurs que jadis votre goût solitaire  
 Cueilloit obscurément dans les bois de Cythère ?

LE POÈTE.

Non, je reste à Cythère, & je ne prétends pas  
 Vers le sacré côteau tourner mes foibles pas.  
 Dans cet étroit passage, où la foule s'empresse,  
 Dois-je aller augmenter l'embarras & la presse ?

Ma vanité n'a point ce projet insensé.  
 A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,  
 Je veux porter encor mes vers & mon hommage ;  
 Des refus d'Apollon l'Amour me dédommage.

## LA MUSE.

Eh ! faut-il tant de soins pour chanter ses plaisirs ?  
 Déjà je vous prêtois de plus sages desirs.  
 J'ai cru qu'abandonnant votre lyre amoureuse,  
 Vous preniez de Boileau la plume vigoureuse.  
 C'est alors que l'on doit, par un style précis,  
 Fixer l'attention du Lecteur indécis,  
 Et par deux vers ornés d'une chute parricide,  
 Satisfaire à la fois & l'esprit & l'oreille.  
 Mais pour parler d'amour, il faut parler sans art.  
 Qu'importe que la rime alors tombe au hazard ?  
 Pourvu que tous vos vers brûlent de votre flamme,  
 Et de l'ame échappés arrivent jusqu'à l'ame.

## LE POÈTE.

Quel fruit de vos conseils ai-je enfin recueilli ?

## LA MUSE.

Je vois que dans Paris assez bien accueilli,  
 Vous avez du Lecteur obtenu le sourire.



## L E P O È T E .

Le Pinde à cet arrêt n'a pas voulu souscrire.  
Peut-être on a loué la douceur de mes sons ,  
Et d'un luth paresseux les faciles chansons ;  
L'indulgente Beauté dont l'heureuse ignorance  
N'a pas du bel esprit la dure intolérance ,  
A dit , en me lisant : au moins il fait aimer.  
Le Connoisseur a dit : il ne fait pas rimer.

## L A M U S E .

Te fit-on ce reproche , aimable Deshoulière ;  
Quand un Poète obscur , d'une main familière ,  
Parcouroit à la fois ta lyre & tes appas ,  
Et te faisoit jouir du renom qu'il n'a pas ?  
Chaulieu rimoit-il bien , quand sa molle paresse  
Prêchoit à ses amis les dogmes de Lucrece ?  
A-t-on vu du Marais le Voyageur charmant  
De la précision se donner le tourment ?  
La Muse de Greffet , élégante & facile ,  
A ce joug importun fut par fois indocile.  
Et Voltaire en un mot , sygne mélodieux ,  
Qui fut le mieux parler le langage des Dieux ,  
Ne mit point dans ses chants la froide exactitude  
Dont la stérilité fait son unique étude.

## LE POÈTE.

Il est vrai, mais la mode a changé de nos jours ;  
 On pense rarement , & l'on rime toujours.  
 En vain vous disputez ; il faut être , vous dis-je ,  
 Amant quand on écrit, Auteur quand on corrige.

## LA MUSE.

Soit ; je veux désormais , dans mes vers bien limés ,  
 Que les Ris & les Jeux soient fortement rimés ;  
 Je veux , par le secours d'une heureuse épithète ,  
 Au bout de chaque ligne attacher ma sonnette.  
 Mais ne vous plaignez point si quelquefois le sens ,  
 Oublié pour la rime . . .

## LE POÈTE.

Oubliez, j'y consens :  
 D'un scrupule si vain l'on vous feroit un crime.  
 Appauvrissez le sens pour enrichir la rime.  
 Trésorier si connu dans le sacré vallon ,  
 Approche , Richelet ; complaisant Apollon ,  
 Et des vers à venir magasin poétique ,  
 Donne-moi de l'esprit par ordre alphabétique.  
 Quoi, vous niez ?

## LA MUSE.

Je ris de vos transports nouveaux.  
 Courage, poursuivez ces aimables travaux.

LE POÈTE.

Ce rire impertinent vient de glacer ma verve.

LA MUSE.

Q'importe? Richelet tiendra lieu de Minerve.

LE POÈTE.

Rimez mieux.

LA MUSE.

Je ne puis.

LE POÈTE.

Ne rimez donc jamais.

LA MUSE.

Je le puis encor moins.

LE POÈTE.

Taisez-vous.

LA MUSE.

Je me tais.



## DIEU VOUS BÉNISSE.

A MADAME.....

**QUAND** je vous dis *Dieu vous bénisse,*  
 Je n'entends pas le Créateur  
 Dont la main féconde & propice  
 Vous donna tout , hormis un cœur ;  
 Encor moins le Dieu d'Hyménée,  
 Dont l'eau-bénite infortunée  
 Change le plaisir en devoir ;  
 S'il fait des heureux, j'ai ouï dire  
 Qu'ils ne font pas dans son empire,  
 Et qu'il les fait sans le savoir.  
 Mais j'entends ce Dieu du bel âge  
 Qui, sans vous, seroit à Paphos.  
 Or apprenez en peu de mots  
 Comme il bénit ce Dieu volage :  
 Le désir dont l'air éveillè  
 Annonce assez l'impaticence,  
 Lui présente un bouquet mouillé  
 Dans la Fontaine de Jouvence ;  
 Les yeux s'humentent de langueur,  
 Le rouge monte au front des Belles,  
 Et l'eau-bénite avec douceur  
 Tombe dans l'ame des fidelles.

Soyez dévot à ce Dieu-là,  
 Vous, qui nous prouvez sa puissance ;  
 Éternuez en assurance,  
 Le tendre Amour vous bénira.

*A M. LE CHEVALIER DE B. . . .*

**Q**UE tu fais bien, flatteur habile,  
 Au doux bruit d'un éloge avec art apprêté,  
 Endormir la raison, & dans un vers facile  
 Chatouiller finement l'amour propre enchanté !  
 Que ta plume, avec goût blessant la vérité,  
 Sait, même en la flattant, ménager ma foiblesse,

Et préparer avec délicatesse

Le poison de la vanité !

De ses molles vapeurs ma Muse se défie :

Elle a trouvé tes vers charmans ,

Mais elle n'a pas la folie

De croire à tes propos galans ;

Elle sait que la Poésie

N'est pas fort scrupuleuse, & que dans tous les temps

Des tristes vérités implacable ennemie ,

Elle aime mieux mentir & paraître jolie,

Que d'être plus sincère & d'ennuyer les gens.

## MADRIGAL

A MADAME DE T. . . .

**N**ON, jamais un chant plus flatteur  
 N'embellit deux lèvres de rose ;  
 La flûte avec moins de douceur  
 Vient chatouiller l'oreille qui repose.  
**C**s accens que l'amour vous apprit à former  
 Sifont entendre au cœur encor mieux qu'à l'oreille.  
**H**ureux qui voit s'ouvrir cette bouche vermeille ,  
 Et plus heureux cent fois qui peut vous la fermer.

## ÉPITAPHE.

**I**CI gît qui toujours douta.  
 Dieu par lui fut mis en problème,  
 Il douta de son être même.  
 Mais de douter il s'ennuya,  
 Et las de cette nuit profonde,  
 Hier au soir il est parti,  
 Pour aller voir en l'autre monde  
 Ce qu'il faut croire en celui-ci.

## A U X F L A T T E U R S .

O vous , qui prodiguez sans cesse  
Votre encens aux pieds des Crésus ,  
Ou qui chatouillez l'ame épaisse  
De quelques nouveaux parvenus ;  
Malheureux , si la flatterie  
Enrichit enfin son auteur ,  
Flattez donc ; l'or vous justifie,  
Vous n'en ferez que pour l'honneur.  
Mais non , votre espérance est vaine ;  
Malgré les soins les plus suivis ,  
On perd ses ongles & sa peine  
A gratter des marbres polis.

## C H A N S O N .

LORSQUE la tendre tourterelle  
Le soir ne revient pas au nid ,  
L'époux affligé la rappelle ,  
La rappelle & languit.

Plus douloureux est mon martyre  
Loin de l'objet de mon amour ;  
Et mon cœur désolé soupire ,  
Soupire nuit & jour.

Aux lieux qu'embellit ma Maîtresse,  
 O vous tous, qui portez vos pas,  
 Consolez-la dans sa tristesse,  
 Et dites-lui tout bas :

Ton Ami, jeune Éléonore,  
 Est toujours fidèle à sa foi ;  
 Il te regrette, il t'aime encore,  
 Et n'aimera que toi.

Si pourtant gentille Bergère,  
 Douce & respirant le plaisir,  
 Veut faire un voyage à Cythère,  
 Amour, viens m'avertir.

Non que je puisse être infidèle ;  
 Éléonore, ne crains rien.  
 Mais las ! elle est si loin ma Belle !  
 Amour, tu m'entends bien ?

### A M. LE CHEVALIER DE B. . . .

CROIS-MOI, la brillante couronne  
 Dont tu flattes ma vanité,  
 C'est l'amitié qui me la donne,  
 Sans l'aveu de la vérité.  
 Fruits légers de ma foible veine,  
 Cet honneur n'est point fait pour vous ;



Modestes & connus à peine ,  
Vous me ferez peu de jaloux.  
Il est vrai qu'à la noble envie  
D'être célèbre après ma mort,  
Je ne me sens pas assez fort  
Pour sacrifier cette vie.  
Dans les sentiers d'Anacréon  
Égarant ma jeunesse obscure ,  
Je n'ai point la démangeaison  
D'entremêler une chanson  
Aux écrits pompeux de Mercure ,  
Et je renonce sans murmure  
A la trompeuse ambition  
D'une célébrité future.  
J'irai tout entier aux enfers.  
En vain ta voix douce & propice  
Promet plus de gloire à mes vers ;  
Ma nullité se rend justice.  
Nos neveux , moins polis que toi ,  
Flétriront bientôt ma couronne ;  
Peu jaloux de vivre après moi ,  
Je les approuve & leur pardonne.

F I N.







## T A B L E.

### POÉSIES ÉROTIQUES.

#### LIVRE PREMIER.

<i>A Éléonore.</i>	Pag. 1
<i>Le Lendemain.</i>	3
<i>Avis à Éléonore.</i>	5
<i>La Précaution dangereuse.</i>	6
<i>Les Sermons.</i>	7
<i>La Frayeur.</i>	8
<i>Le Bouquet.</i>	10
<i>Souvenir.</i>	11
<i>Au Gazon foulé par Éléonore.</i>	13
<i>Fragment d'Alcée.</i>	14
<i>Délire.</i>	16
<i>La Rechute.</i>	Ibidem.
<i>A M. de F.</i>	19
<i>Ma Retraite.</i>	20
<i>Vers gravés sur un myrte.</i>	23
<i>A Éléonore.</i>	Ibidem.

## TABLE.

<i>A la même.</i>	64
<i>A un Myrte.</i>	25
<i>Les Allées de l'Amour.</i>	26

## LIVRE SECOND.

<i>Élégie.</i>	29
<i>A ma Bouteille.</i>	31
<i>Le Songe.</i>	32
<i>Demain.</i>	33
<i>A un Ami trahi par sa Maîtresse.</i>	34
<i>A Aglaé.</i>	36
<i>Ma Mort.</i>	37
<i>Aux Infidelles.</i>	38
<i>Retour à Éléonore.</i>	39
<i>A un Amant.</i>	41
<i>A Éléonore.</i>	42
<i>Palinodie.</i>	43
<i>Prière au Sommeil.</i>	44
<i>Sur la Maladie d'Éléonore.</i>	45
<i>Billet.</i>	46
<i>L'Impatience.</i>	47
<i>Les Adieux.</i>	48
<b>LA JOURNÉE CHAMPÊTRE.</b>	49

## T A B L E.

### LETTRES ET POÉSIES FUGITIVES.

<i>Fragment du Journal de mon Voyage.</i>	91
<i>Lettre à M. le Chevalier de B.</i>	107
<i>Lettre au même.</i>	109
<i>Épître à M. de P... du S.</i>	123
<i>Églogue.</i>	126
<i>A M. le Chevalier de C.</i>	131
<i>Dialogue entre un Poète &amp; sa Muse.</i>	133
<i>Dieu vous bénisse.</i>	138
<i>A M. le Chevalier de B.</i>	139
<i>Madrigal.</i>	140
<i>Épitaphe.</i>	Ibidem.
<i>Aux Flatteurs.</i>	141
<i>Chanson.</i>	Ibidem.
<i>A M. le Chevalier de B.</i>	142

Fin de la Table.

**Fautes à corriger**

**Page 53, vers 2, le projet de Voimon ; lisez de Volmon.**

**Page 55, vers 1, pour nous, réveillons sans cesse ; lisez, pour nous, réveillons-nous sans cesse.**

**Page 71, vers 10, raisonne dans ces plaines ; lisez résonne dans ces plaines.**

**Page 104, ligne 23, plus belle encore, &c. lisez, plus belle encor.**

**Page 112, vers 7, Là d'étiques perdraux ; lisez, perdreaux.**

**Page 115, ligne 19, ce ton décisif ; lisez, un ton décisif.**

**Page 143, vers 11, de Mercure ; lisez du Mercure.**



# SUPPLÉMENT

AUX OPUSCULES

POÉTIQUES

DE M. LE CHEVALIER DE PARNY.



ÉLÉGIES.



ÉLÉGIE I<sup>re</sup>.

Du plus malheureux des Amans  
Elle avoit essuyé les larmes ;  
Sur la foi des nouveaux sermens  
Ma tendresse étoit sans alarmes.  
J'en ai cru son dernier baiser ;  
Mon aveuglement fut extrême.

*Suppl.*

A

Qu'il est facile d'abuser  
L'Amant qui s'abuse lui-même !

Des yeux timides & baissés,  
Une voix naïve & qui touche,  
Des bras autour du cou passés,  
Un baiser donné sur la bouche,  
Tout cela n'est point de l'amour.  
J'y fus trompé jusqu'à ce jour.  
Je divinisois les foiblesse ;  
Et ma sottise crédulité  
N'osoit des plus folles promesses  
Soupçonner la sincérité ;  
Je croyois sur-tout aux caresses.

Hélas ! en perdant mon erreur ,  
Je perds le charme de la vie.  
J'ai par-tout cherché la candeur ,  
Par-tout j'ai vu la perfidie.  
Le dégoût a flétri mon cœur.  
Je renonce au plaisir trompeur,  
Je renonce à mon infidelle ;  
Et dans ma tristesse mortelle ,  
Je me repens de mon bonheur.





POÉTIQUES.

ÉLÉGIE II.

C'EN est donc fait ! par des tyrans cruels,  
Malgré ses pleurs ; à l'autel entraînée,  
Elle a subi le joug de l'hyménée.  
Elle a détruit par des nœuds solennels  
Les nœuds secrets qui l'avoient enchaînée.

Et moi, long-tems exilé de ces lieux,  
Pour adoucir cette absence cruelle,  
Je me disois : Elle sera fidelle ;  
J'en crois son cœur & ses derniers adieux.  
Dans cet espoir, j'arrivois sans alarmes.  
Je tressaillois, en arrêtant mes yeux  
Sur le séjour qui cachoit tant de charmes,  
Et le plaisir faisoit couler mes larmes.  
Je payai cher ce plaisir imposteur !  
Prêt à voler aux pieds de mon Amante,  
Dans un billet tracé par l'inconstante  
Je lis son crime, & je lis mon malheur.  
Un coup de foudre eût été moins terrible.  
Éléonore ! ô Dieux ! est-il possible ?  
Il est donc fait & prononcé par toi  
L'affreux serment de n'être plus à moi !  
Éléonore autrefois si timide !  
Éléonore aujourd'hui si perfide !

A 2

De tant de soins voilà donc le retour ?  
 Voilà le prix d'un éternel amour ?  
 Car ne crois pas que jamais je t'oublie ;  
 Il n'est plus tems ; je le voudrois en vain ;  
 Et malgré toi , tu feras mon destin ;  
 Je te devrai le malheur de ma vie.

En avouant ta noire trahison ,  
 Tu veux encor m'arracher ton pardon.  
 Pour l'obtenir , tu dis que mon absence  
 A tes tyrans te livra sans défense.  
 Ah ! si les miens , abusant de leurs droits ,  
 Avoient voulu me contraindre au parjure ,  
 Et m'enchaîner sans consulter mon choix ;  
 L'Amour , plus saint , plus fort que la Nature ,  
 Auroit bravé leur injuste pouvoir ;  
 De la constance il m'eût fait un devoir.  
 Mais ta prière est un ordre suprême ;  
 Trompé par toi , rejeté de tes bras ,  
 Je te pardonne , & je ne me plains pas.  
 Puisse ton cœur te pardonner de même !



POÉTIQUES.

ÉLÉGIE III.

**D**IEU des amours, le plus puissant des Dieux,  
Le seul du moins qu'adora ma jeunesse,  
Il m'en souvient, dans ce moment heureux  
Où je fléchis mon ingrate Maîtresse,  
Mon cœur crédule & trompé par vous deux,  
Mon foible cœur jura d'aimer sans cesse.  
Mais je révoque un serment indiscret.  
Assez long-tems tu tourmentas ma vie,  
Amour, Amour, séduisante folie !  
Je t'abandonne, & même sans regret.  
Loin de Paphos la raison me rappelle ;  
Je veux la suivre, & ne plus suivre qu'elle.

Pour t'obéir je semblois être né.  
Vers tes autels dès l'enfance entraîné,  
Je me soumis sans peine à ta puissance.  
Ton injustice a lassé ma constance.  
Tu m'as puni de ma fidélité.  
Ah ! j'aurois dû, moins tendre & plus volage,  
User des droits accordés au jeune âge.  
Oui, moins soumis, tu m'aurois mieux traité.  
Bien insensé celui qui près des Belles  
Perd en soupirs de précieux instans !  
Tous les chagrins sont pour les cœurs fidèles ;  
Tous les plaisirs sont pour les inconstans.

AK.

A 3

OPUSCULES

ÉLÉGIE IV.

**D'**UN long sommeil j'ai goûté la douceur,  
Sous un Ciel pur, qu'elle embellit encore,  
A mon réveil je vois briller l'aurore;  
Le Dieu du jour la suit avec lenteur.  
Moment heureux ! la Nature est tranquille,  
Zéphyre dort sur la fleur immobile,  
L'air plus ferein a repris sa fraîcheur,  
Et le silence habite mon asile.  
Mais quoi ! le calme est aussi dans mon cœur !  
Je ne vois plus la triste & chère image  
Qui s'offroit seule à ce cœur tourmenté ;  
Et la raison, par sa douce clarté,  
De mes ennuis dissipe le nuage.  
Toi, que ma voix imploroit chaque jour,  
Tranquillité, si long-tems attendue,  
Des Cieux enfin te voilà descendue,  
Pour remplacer l'impisoyable Amour.  
J'allois périr ; au milieu de l'orage,  
Un sûr abri me sauve du naufrage ;  
De l'Aquilon j'ai trompé la fureur,  
Et je contemple, assis sur le rivage,  
Des flots grondans la vaste profondeur.  
Fatal objet, dont j'adorai les charmes,  
A ton oubli je vais m'accoutumer.

Je t'obéis enfin; fois sans alarmes,  
 Je sens pour toi mon ame se fermer;  
 Je pleure encor; mais j'ai cessé d'aimer,  
 Et mon bonheur fait seul couler mes larmes.

## É L É G I E V .

J'AI cherché dans l'absence un remède à mes maux;  
 J'ai fui les lieux charmans qu'embellit l'infidelle.  
 Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,  
 J'ai trouvé le silence, & jamais le repos.  
 Par les sombres détours d'une route inconnue,  
 J'arrive sur ces monts qui divisent la nue.  
 De quel étonnement tous mes sens sont frappés!  
 Quel calme! quels objets! quelle immense étendue!  
 La mer paroît sans borne à mes regards trompés,  
 Et dans l'azur des cieux est au loin confondue;  
 Le Zéphyr en ce lieu tempère les chaleurs;  
 De l'aquilon parfois on y sent les rigueurs;  
 Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,  
 Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs;  
 La pierre calcinée atteste son passage.  
 L'arbre y croît avec peine; & l'oiseau par ses chants  
 N'a jamais égayé ce lieu triste & sauvage.  
 Tout se tait, tout est mort; mourez, honteux soupiras;

Mourez, importuns souvenirs,  
 Qui me retracez l'infidelle;  
 Mourez, tumultueux désirs,  
 Ou soyez volages comme elle.  
 Ces bois ne peuvent me cacher;  
 Ici même, avec tous ses charmes,  
 L'ingrate encor me vient chercher;  
 Et son nom fait couler des larmes  
 Que le tems auroit dû sécher.

O Dieux! oh! rendez-moi ma raison égarée;  
 Arrachez de mon cœur cette image adorée;  
 Éteignez cet amour qu'elle vient rallumer,  
 Et qui remplit encor mon ame toute entière.

Ah! l'on devroit cesser d'aimer  
 Au moment qu'on cesse de plaire.

Tandis qu'avec mes pleurs, la plainte & les regrets  
 Coulent de mon ame attendrie,  
 J'avance, & de nouveaux objets  
 Interrompent ma rêverie.

Je vois naître à mes pieds ces ruisseaux différens,  
 Qui, changés tout-à-coup en rapides torrens,  
 Traversent à grand bruit les ravines profondes,  
 Roulent avec leurs flots le ravage & l'horreur,  
 Fondent sur le rivage, & vont avec fureur  
 Dans l'océan troublé précipiter leurs ondes.  
 Je vois des rocs noircis, dont le front orgueilleux  
 S'élève, & va frapper les Cieux.

## POÉTIQUES.

9

Le tems a gravé sur leurs cimes  
L'empreinte de la vétusté.  
Mon œil rapidement porté  
De torrens en torrens, d'abîmés en abîmes,  
S'arrête épouvanté.

O Nature! qu'ici je ressens ton empire?  
J'aime de ce désert la sauvage âpreté;  
De tes travaux hardis j'aime la majesté;  
Oui, ton horreur me plaît; je frissonne & j'admire.

Dans ce séjour tranquille, aux regards des humains  
Que ne puis-je cacher le reste de ma vie!  
Que ne puis-je du moins y laisser mes chagrins?  
Je venois oublier l'ingrate qui m'oublie,  
Et ma bouche indiscrette a prononcé son nom;  
Je l'ai redit cent fois, & l'écho solitaire  
De ma Voix douloureuse a prolongé le son;  
Ma main l'a gravé sur la pierre;  
Au mien il est entrelacé.

Un jour, le Voyageur, sous la mousse légère,  
De ces noms connus à Cythère  
Verra quelque reste effacé.  
Soudain il s'écria: Son amour fut extrême;  
Il chanta sa Maîtresse au fond de ces déserts.  
Pleurons sur ses malheurs, & relisons les vers  
Qu'il soupira dans ce lieu même.



## É L É G I E VI.

**I**L faut tout perdre, il faut vous obéir.  
 Je vous les rends ces lettres indiscrettes,  
 De votre cœur éloquens interprètes,  
 Et que le mien eût voulu retenir ;  
 Je vous les rends. Vos yeux à chaque page  
 Reconnoîtront l'amour & son langage,  
 Nos doux projets, vos sermens oubliés,  
 Et tous mes droits par vous sacrifiés.

C'étoit trop peu, cruelle Éléonore,  
 De m'arracher ces traces d'un amour  
 Payé par moi d'un éternel retour ;  
 Vous ordonnez que je vous rende encore  
 Ces traits chéris, dont l'aspect enchanteur  
 Adouciſſoit & trompoit ma douleur.  
 Pourquoi chercher une excuse inutile,  
 En reprenant ces gages adorés  
 Qu'aux plus grands biens j'ai toujours préférés ?  
 De vos rigueurs le prétexte est futile.  
 Non, la prudence & le devoir jaloux  
 N'exigent pas ce double sacrifice.  
 Mais ces écrits, qu'un sentiment propice  
 Vous inspira dans des momens plus doux,  
 Me consoloient, & savoient, malgré vous,  
 De mon destin corriger l'injustice ;



Mais ce portrait, ce prix de ma confiance,  
 Que sur mon cœur attachâ votre main,  
 Pouvoit encor distraire mon chagrin;  
 Et vous craignez d'adoucir ma souffrance;  
 Et vous voulez que mes yeux désormais  
 Ne puissent plus s'ouvrir sur vos attraits;  
 Et vous voulez, pour combler ma disgrâce,  
 De mon bonheur ôter jusqu'à la trace.  
 Ah! j'obéis, je vous rends vos bienfaits.  
 Un seul me reste, il me reste à jamais.  
 Oui, malgré vous, qui causez ma foiblesse,  
 Oui, malgré moi, ce cœur infortuné  
 Retient encore & gardera sans cesse  
 Le fol amour que vous m'avez donné.

ÉLÉGIE VII.

AIMER est un destin charmant;  
 C'est un bonheur qui nous enivre,  
 Et qui produit l'enchantement.  
 Avoir aimé, c'est ne plus vivre;  
 Hélas! c'est avoir acheté  
 Cette accablante vérité,  
 Que les sermens font un mensonge,  
 Que l'amour trompe tôt ou tard,  
 Que l'innocence n'est qu'un art,  
 Et que le bonheur n'est qu'un songe.



## ÉLÉGIE VIII.

**T**OI qu'importune ma présence,  
**A** tes nouveaux plaisirs je laisse un libre cours;  
**Je** ne troublerai plus tes nouvelles amours.  
**Je** remets à ton cœur le soin de ma vengeance.  
**Ne** crois pas m'oublier; tout l'accuse en ces lieux;  
**Ils** savent tes sermens, ils sont pleins de mes feux,  
     Ils sont pleins de ton inconstance.  
     Là, je te vis, pour mon malheur:  
     Belle de ta seule candeur,  
     Tu semblois une fleur nouvelle  
     Qui, loin du Zéphyr corrompateur,  
     Sous l'ombrage qui la recèle,  
     S'épanouit avec lenteur.  
**C'est** ici qu'un sourire approuva ma tendresse.  
**Plus** loin, quand le trépas menaçoit ta jeunesse,  
**Je** promis à l'Amour de te suivre au tombeau.  
**Ta** pudeur, en ce lieu, se montra moins farouche,  
**Et** le premier baiser fut donné par ta bouche;  
**Des** jours de mon bonheur ce jour fut le plus beau.  
     Ici, je bravai la colère  
     D'un père indigné contre moi;  
     Renonçant à tout sur la terre,  
     Je jurai de n'être qu'à toi.  
**Dans** cette alcove obscure... ô touchantes alarmes!  
**O** transports! ô langueur qui fait couler des larmes!

## POÉTIQUES.

Oubli de l'Univers ! ivresse de l'amour !  
O plaisirs passés sans retour !

De ces premiers plaisirs l'image séduisante  
Incessamment te poursuivra ;  
Et loin de l'effacer, le tems l'embellira.  
Toujours plus pure & plus charmante,  
Elle empoisonnera ton coupable bonheur,  
Et punira tes sens du crime de ton cœur.  
Oui, tes yeux prévenus me reverront encore ;  
Non plus comme un Amant tremblant à tes genoux,  
Qui se plaint sans aigreur, menace sans courroux,  
Qui te pardonne & qui t'adore ;  
Mais comme un Amant irrité,  
Comme un Amant jaloux qui tourmente le crime,  
Qui ne pardonne plus, qui poursuit sa victime,  
Et punit l'infidélité.  
Par-tout je te suivrai, dans l'enceinte des villes,  
Au milieu des plaisirs, sous les forêts tranquilles,  
Dans l'ombre de la nuit, dans les bras d'un rival :  
Mon nom de tes remords deviendra le signal.  
Éloigné pour jamais de cette île odieuse,  
J'apprendrai ton destin, je saurai ta douleur ;  
Je dirai : Qu'elle soit heureuse !  
Et ce vœu ne pourra te donner le bonheur.



## ÉLÉGIE IX.

**A** cet air de sérénité,  
A cet enjouement affecté,  
D'autres seront trompés peut-être;  
Mais mon cœur vous devine mieux,  
Et vous n'abusez point des yeux  
Accoutumés à vous connoître.  
L'esprit vole à votre secours,  
Et, malgré vos soins, son adresse  
Ne peut égayer vos discours;  
Vous souriez, mais c'est toujours  
Le sourire de la tristesse.  
Vous cachez en vain vos douleurs;  
Vos soupirs se font un passage;  
Les roses de votre visage  
Ont perdu leurs vives couleurs;  
Déjà vous négligez vos charmes;  
Ma voix fait naître vos alarmes;  
Vous abrégez nos entretiens;  
Et vos yeux noyés dans les larmes  
Évitent constamment les miens.  
Ainsi donc mes peines cruelles  
Vont s'augmenter de vos chagrins!  
Malgré les Dieux & les Humains,  
Je le vois, nos cœurs sont fidèles.

Objet du plus parfait amour,  
 Unique charme de ma vie,  
 O Maîtresse toujours chérie !  
 Faut-il te perdre sans retour ?  
 Ah ! faut-il que ton inconstance  
 Ne te donne que des tourmens !  
 Si du plus tendre des Amans  
 La prière a quelque puissance,  
 Trahis mieux tes premiers sermens ;  
 Que ton cœur me plaigne & m'oublie.  
 Permets à de nouveaux plaisirs  
 D'effacer les vains souvenirs  
 Qui causent ta mélancolie.  
 J'ai bien assez de mes malheurs.  
 J'ai pu supporter tes rigueurs,  
 Ton inconstance, tes froideurs,  
 Et tout le poids de ma tristesse ;  
 Mais je succombe, & ma tendresse  
 Ne peut soutenir tes douleurs.

ÉLÉGIE X.

QUE le bonheur arrive lentement !  
 Que le bonheur s'éloigne avec vitesse !  
 Durant le cours de ma triste jeunesse,  
 Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.  
 Je suis puni de ce moment d'ivresse.

L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,  
 Et dans nos maux du moins il nous console;  
 Mais loin de moi l'illusion s'envole,  
 Et l'espérance est morte dans mon cœur.  
 Ce cœur, hélas ! que le chagrin dévore,  
 Ce cœur malade & surchargé d'ennui  
 Dans le passé veut ressaisir encore  
 De son bonheur la fugitive aurore,  
 Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui ;  
 Mais du présent l'image trop fidelle  
 Me suit toujours dans ces rêves trompeurs,  
 Et sans pitié, la vérité cruelle  
 Vient m'avertir de répandre des pleurs.  
 J'ai tout perdu ; délire, jouissance,  
 Transports brûlans, paisible volupté,  
 Douces erreurs, consolante espérance ;  
 J'ai tout perdu, l'amour seul est resté.

### É L É G I E XI.

**C**ALME des sens, paisible indifférence,  
 Léger sommeil d'un cœur tranquillisé,  
 Descends du ciel ; éprouve ta puissance  
 Sur un Amant trop long-tems abusé.  
 Mène avec toi l'heureuse insouciance,  
 Les plaisirs puts qu'autrefois j'ai connus,  
 Et le repos que je ne trouve plus ;

Mène

POÉTIQUES.

17

Même sur-tout l'amitié consolante  
Qui s'enfuyoit à l'aspect des amours,  
Et des beaux arts la foule intéressante,  
Et la raison que je craignois toujours.

Des passions j'ai trop senti l'ivresse ;  
Porte la paix dans le fond de mon cœur.  
Ton air serein ressembloit à la sagesse,  
Et ton repos est presque le bonheur.

Il est donc vrai, l'amour n'est qu'un délire  
Le mien fut long, mais enfin je respire,  
Je vais renaître; & mes chagrins passés,  
Mon fol amour, les pleurs que j'ai versés,  
Seront pour moi, comme un songe pénible  
Et douloureux à nos sens éperdus,  
Mais qui, suivi d'un réveil plus paisible,  
Nous laisse à peine un souvenir confus.

ÉLÉGIE XII.

Il est tems, mon Éléonore,  
De mettre un terme à nos erreurs;  
Il est tems d'arrêter les pleurs  
Que l'amour nous dérobe encore.  
Il disparoit l'âge si doux,  
L'âge brillant de la folie;

*Suppl.*

B

Lorsque tout change autour de nous,  
Changeons, ô mon unique amie!  
D'un bonheur qui fuit sans retour  
Cessons de rappeler l'image ;  
Et des pertes du tendre amour  
Que l'amitié nous dédommage.

Je quitte enfin ces tristes lieux  
Où me ramena l'espérance,  
Et l'Océan entre nous deux  
Va mettre un intervalle immense.  
Il faut même qu'à mes adieux  
Succède une éternelle absence ;  
Le devoir m'en fait une loi.  
Sur mon destin sois plus tranquille ;  
Mon nom passera jusqu'à toi.  
Quel que soit mon nouvel asile,  
Le tien parviendra jusqu'à moi.  
Trop heureux, si tu vis heureuse,  
A cette absence douloureuse  
Mon cœur pourra s'accoutumer :  
Mais ton image va me suivre ;  
Et si je cesse de t'aimer,  
Crois que j'aurai cessé de vivre.





## É L É G I E X I I I .

CESSE de m'affliger, importune amitié;  
 C'est en vain que tu me rappelles  
 Dans ce monde frivole où je suis oublié.  
 Ma raison se refuse à des erreurs nouvelles.  
 Oses-tu me parler d'amour & de plaisirs?  
 Ai-je encor des projets? ai-je encor des désirs?  
 Ne me console point, ma tristesse m'est chère ;  
 Laisse gémir en paix ma douleur solitaire.

Hélas ! cette injuste douleur  
 De tes soins en secret murmure ;  
 Elle aigrit même la douceur  
 De ce baume consolateur  
 Que tu verses sur ma blessure.  
 Du tronc qui nourrit sa vigueur  
 La branche une fois détachée  
 Ne reprend jamais sa fraîcheur ;  
 Et l'on arrose en vain la fleur,  
 Quand la racine est desséchée.  
 De mes jours le fil est usé ;

Le chagrin dévorant a stérili ma jeunesse ;  
 Je suis mort au plaisir, & mort à la tendresse.  
 Hélas ! j'ai trop aimé ; dans mon cœur épuisé  
 Le sentiment ne peut renaître.  
 Non, non ; vous avez fui, pour ne plus reparoître,

B 2

Première illusion de mes premiers beaux jours,  
Céleste enchantement des premières amours !  
O fraîcheur du plaisir ! ô volupté suprême !  
Je vous connus jadis, & dans ma douce erreur ,  
    J'osai croire que le bonheur  
    Duroit autant que l'amour même ;  
Mais le bonheur fut court, & l'amour me trompa ;  
L'amour n'est plus, l'amour est éteint pour la vie ;  
Il laisse un vide affreux dans mon ame affoiblie,  
    Et la place qu'il occupa  
    Ne peut être jamais remplie.







C. Monnet inven. del.

anfelus sculp.

**LES FLEURS**



## LES FLEURS.

---

**V**ous trompiez donc un Amant empressé ,  
Et c'est en vain que vous m'aviez laissé  
D'un prompt retour l'espérance flatteuse ?  
De nouveaux soins vous fixent dans vos bois.  
De cette absence, hélas ! trop douloureuse,  
Vos écrits seuls me consoloient parfois.  
Je les relis, c'est ma plus douce étude.  
N'en doutez point ; dès les premiers beaux jours,  
Porté soudain sur l'aile des Amours,  
Je paroîtrai dans votre solitude.  
Seule & tranquille à l'ombre des berceaux,  
Vous me vantez les charmes du repos,  
Et les douceurs d'une sage mollesse ;  
Vous les goûtez , aussi votre paresse  
Du soin des Fleurs s'occupe uniquement.  
Ce doux travail plairait à votre Amant ;  
Flore est si belle , & sur-tout au village !  
Fixez chez vous cette Beauté volage.  
Mais ses faveurs ne se donnent jamais ;  
Achetez donc , & payez ses bienfaits.

B 3

## O P U S C U L E S

Des aquilons connoissez l'influence,  
 Et de Phœbé méprifez la puissance.  
 On vit jadis nos timides ayeux  
 L'interroger d'un regard curieux;  
 Mais aujourd'hui la sage expérience  
 A détrompé le crédule mortel.  
 Sur nos jardins Phœbé n'a plus d'empire.  
 De son rival l'empire est plus réel;  
 C'est par lui seul que tout vit & respire;  
 Et le parterre où vont naître vos fleurs,  
 Doit recevoir ses rayons créateurs.

Du triste hiver Flore craint la présence;  
 C'est au printems que son règne commence.  
 Voyez-vous naître un jour calme & serein?  
 Semez alors, & soyez attentive;  
 Car du Zéphyr le soufflé à votre main  
 Peut dérober la graine fugitive.  
 De sa bonté l'eau doit vous assurer.  
 En la noyant, celle qui trop légère,  
 Dans le crystal ne pourra pénétrer,  
 Sans y germer, vieilliroit sous la terre.

L'oignon demande un sol épais & gras;  
 Un sol léger suffit à la semence;  
 Confiez-lui votre douce espérance,  
 Et de vos fleurs les germes délicats.  
 Mais n'allez point, sur la graine étouffée,  
 Accumuler un trop pesant fardeau;

Et, sans tarder , arrosez-la d'une eau  
Par le soleil constamment échauffée.  
Craignez sur-tout que l'onde en un moment  
N'entraîne au loin la graine submergée.  
Pour l'arrêter, qu'une paille alongée  
D'un nouveau toit la couvre également.  
Par ce moyen , vous pourrez aisément  
Tromper l'effort des aquilons rapides ,  
Et de l'oiseau les recherches avides.  
N'osez jamais d'une indiscrete main  
Toucher la fleur , & profaner le sein  
Que chaque aurore humecte de ses larmes ;  
Le doigt ternit la fraîcheur de ses charmes ,  
Et leur fait perdre un tendre velouté,  
Signe chéri de la virginité.  
Au souffle heureux du jeune époux de Flore,  
Le bouton frais s'empressera d'éclorre ,  
Et d'exhaler ses plus douces odeurs.  
Zéphyre seul doit caresser les fleurs.  
Le tendre amant embellit ce qu'il touche.  
Témoin ce jour où le premier baiser  
Fut tout-à-coup déposé sur ta bouche.  
Un feu qu'en vain tu voulois apaiser ,  
Te colora d'une rougeur nouvelle ;  
Mes yeux jamais ne te virent si belle.  
Mais qu'ai-je dit ? devrois-je à mes leçons,  
Des voluptés entremêler l'image ?  
Réservez-la pour de simples chansons,  
Et que mon vers désormais soit plus sage.

De chaque fleur connoissez les besoins.  
 Il est de plants dont la délicatesse,  
 De jour en jour, exige plus de soins.  
 Aux vents cruels dérobez leur foiblesse.  
 Un froid léger leur donneroit la mort.  
 Qu'un mur épais les défende du Nord;  
 Et de trespas qu'une couche dressée  
 Sous cet abri soit pour eux engraisée.  
 Obtenez-leur les regards bienfaisans  
 Du Dieu chéri qui verse la lumière;  
 J'aime sur-tout que ses rayons naissans  
 Tombent sur eux; mais par un toit de verre,  
 De ces rayons modérez la chaleur;  
 Un seul suffit pour dessécher la fleur.  
 Dans ces prisons retenez son enfance  
 Jusqu'au moment de son adolescence.  
 Quand vous verrez la tige s'élever,  
 Et se couvrir d'une feuille nouvelle,  
 Permettez-lui quelquefois de braver  
 Les aquilons moins à craindre pour elle;  
 Mais couvrez-la quand le soleil s'enfuit.  
 Craignez toujours le soufflé de la nuit,  
 Et les vapeurs de la terre exhalées;  
 Craignez le froid tout-à-coup reproduit,  
 Et du printemps les tardives gelées.

Malgré ces soins, parfois l'on voit jaunir  
 Des jeunes fleurs la tige languissante;  
 Un mal secret sans doute la tourmente;



La mort va suivre; il faut la prévenir.  
 D'un doigt prudent découvrez la racine;  
 De sa longueur recherchez l'origine;  
 Et, sans pitié, coupez avec le fer  
 L'endroit malade ou rongé par le ver.

De cette fleur l'enfance passagère  
 De notre enfance est le vivant tableau.  
 J'y vois les soins qu'un fils coûte à sa mère,  
 Et les dangers qui souvent du berceau  
 Le font passer dans la nuit du tombeau.  
 Mais quelquefois la plus sage culture  
 Ne peut changer ce qu'a fait la Nature,  
 Ni triompher d'un vice enraciné.  
 Ce fils ingrat, en avançant en âge,  
 Trompe souvent l'espoir qu'il a donné;  
 Ou, par la mort tout-à-coup moissonné,  
 Avant le temps, il voit le noir rivage.  
 Souvent aussi l'objet de votre amour,  
 La tendre fleur se flétrit sans retour.

Parfois les flots versts pendant l'orage  
 Dans vos jardins porteront le ravage,  
 Et, sans pitié, l'aquilon furieux  
 Renversera leurs trésors à vos yeux.  
 Mais lorsqu'enfin, près de Flore éplorée,  
 Zéphyr viendra recommencer ses jeux;  
 Lorsque d'Igis l'écharpe colorée

## O P U S C U L E S

S'arrondira sous la voûte des cieux ;  
 Sur leurs besoins interrogez vos plantes ,  
 Et réparez le ravage des eaux.  
 Avec un fil , sur de légers rameaux,  
 Vous soutiendrez leurs tiges chancelantes.

Ces nouveaux soins , partagés avec vous,  
 Amuseront mon oisive paresse ;  
 Mais ces travaux , ô ma belle Maitresse,  
 Seront mêlés à des travaux plus doux.  
 Vous m'entendez , & rougissez peut-être.  
 Le jour approche où nos jeux vont renaître.  
 Hâtez ce jour désiré si long-tems ,  
 Dieu du repos , Dieu des plaisirs tranquilles ,  
 Dieu méconnu dans l'enceinte des villes ;  
 Fixez enfin mes desirs inconstans ,  
 Et terminez ma recherche imprudente.  
 Pour être heureux , il ne faut qu'une Amante,  
 L'ombre des bois , les fleurs & le printems.

Printems chéri , doux matin de l'année ,  
 Console-nous de l'ennui des hivers ;  
 Reviens enfin , & Flore emprisonnée  
 Va de nouveau s'élever dans les airs.  
 Qu'avec plaisir je compte tes richesses !  
 Que ta présence a de charmes pour moi !  
 Puissent mes vers , aimables comme toi ,  
 En les chantant , te payer tes largesses !

Déjà Zéphyre annonce ton retour.  
 De ce retour modeste avant-courière,  
 Sur le gazon la tendre Primevère  
 S'ouvre, & jaunit dès le premier beau jour.  
 A ses côtés, la blanche Pâquerette  
 Fleurit sous l'herbe, & craint de s'élever.  
 Vous vous cachez, timide Violette,  
 Mais c'est en vain; le doigt fait vous trouver;  
 Il vous arrache à l'obscur retraite  
 Qui recéloit vos appas inconnus;  
 Et destinée aux boudoirs de Cythère,  
 Vous renaîsez sur un trône de verre,  
 Ou vous mourez sur le sein de Vénus.

L'Inde autrefois nous donna l'Anémone,  
 De nos jardins ornement printanier.  
 Que tous les ans, au retour de l'automne,  
 Un sol nouveau remplace le premier,  
 Et tous les ans, la fleur reconnoissante  
 Reparoîtra plus belle & plus brillante.  
 Elle naquit des larmes que jadis  
 Sur un Amant Vénus a répandues.  
 Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues;  
 Dans cette fleur, je revois Adonis.

Dans la Jacinthe un bel enfant respire;  
 J'y reconnois le fils de Piérus.  
 Il cherche encor les regards de Phœbus;

Il craint encor le souffle de Zéphyre.

Des feux du jour évitant la chaleur,  
Ici fleurit l'infortuné Narcisse.  
Il a toujours conservé la pâleur  
Que sur ses traits répandit la douleur.  
Il aime l'ombre à ses ennuis propice;  
Mais il craint l'eau qui causa son malheur.

N'oublions pas la charmante Cortule ;  
Nommons aussi l'aimable Renoncule,  
Et la Tulipe, honneur de nos jardins.  
Si leurs parfums répondoient à leurs charmes,  
La Rose alors, prévoyant nos dédains,  
Pour son empire auroit quelques alarmes.  
Que la houlette enlève leurs oignons  
Vers le déclin de la troisième année;  
Puis détachez les nouveaux rejettons  
Dont vous verrez la tige environnée.  
Ces rejettons fleuriront à leur tour;  
Donnez vos soins à leur timide enfance;  
De vos jardins elle fait l'espérance,  
Et vos bienfaits seront payés un jour.

Voyez ici la jalouse Clytie,  
Durant la nuit se pencher tristement,  
Puis relever sa tête appesantie,  
Pour regarder son infidèle Amant.

Le Lis, plus noble & plus brillant encore,  
 Lève sans crainte un front majestueux ;  
 Paisible roi de l'Empire de Flore ,  
 D'un autre empire il est l'emblème heureux.  
 Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage.  
 L'humble Geuet, le Jasmin plus aimé,  
 Le Chevrefeuille & le Pois parfumé  
 Cherchent toujours à couvrir un treillage.  
 Le jonc pliant sur ces appuis nouveaux  
 Doit enchaîner leurs flexibles rameaux.

L'Iris demande un abri solitaire ;  
 L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.  
 Le tendre Œillet est foible & délicat ;  
 Veillez sur lui ; que sa fleur élargie  
 Sur le carton soit en voûte arrondie.  
 Coupez les jets autour de lui pressés ;  
 N'en laissez qu'un ; la tige en est plus belle.  
 Ces autres brins, dans la terre enfoncés ,  
 Vous donneront une tige nouvelle ;  
 Et quelque jour, ces rejettons naissans  
 Remplaceront leurs pères vieillissans.

Aimables fruits des larmes de l'Aurore,  
 De votre nom j'embellirois mes vers ;  
 Mais quels parfums s'exhalent dans les airs ?  
 Disparaissez, les Roses vont éclore.

## O P U S C U L E S

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,  
 Sourit aux Dieux charmés de sa présence,  
 Un nouveau jour éclaire l'univers;  
 Dans ce moment, la Rose prit naissance.  
 D'un jeune Lis elle avoit la blancheur.  
 Mais aussi-tôt le père de la treille  
 De ce nectar dont il fut l'inventeur  
 Laisa tomber une goutte vermeille;  
 Et pour toujours il changea sa couleur.  
 De Cythérée elle est la fleur chérie,  
 Et de Paphos elle orne les bosquets.  
 Sa douce odeur, aux célestes banquets,  
 Fait oublier celle de l'ambrosie ;  
 Son vermillon doit parer la beauté ;  
 C'est le seul fard que met la volupté ;  
 A cette bouche où le sourire joue,  
 Son coloris prête un charme divin :  
 Elle se mêle aux lis d'un joli sein ;  
 De la pudeur elle couvre la joue ;  
 Et de l'Aurore elle rougit la main.

Cultivez-la, cette Rose si belle ;  
 Vos plus doux soins doivent être pour elle.  
 Que le ciseau dirigé par vos doigts  
 Légèrement la blesse quelquefois.  
 Noyez souvent ses racines dans l'onde.  
 Des plants divers faisant un heureux choix,  
 Préférez ceux dont la tige féconde  
 Renaît sans cesse, & fleurit tous les mois.

## POÉTIQUES.

Songez sur-tout à ce bosquet tranquille  
Où notre amour fuyoit les importuns ;  
Conservez-lui son ombre & ses parfums ;  
A mes desseins il est encore utile.  
Ce doux espoir, dans mon cœur attristé,  
Vient se mêler aux chagrins de l'absence.  
Ah ! mes ennuis sont en réalité,  
Et mon bonheur est tout en espérance !





## LE PROMONTOIRE

### DE LEUCADE.

**J**E suis né dans un village d'Étolie , sur les bords  
 du fleuve Achéloüs. J'avois seize ans quand je vis  
 pour la première fois la jeune Myrthé ; mes yeux  
 furent charmés , & mon cœur se donna pour toujours.  
 Dès ce moment , j'oubliai les jeux paisibles de l'en-  
 fance , & ma gaîté fit place à une douce mélancolie.  
 J'allois souvent rêver dans un bois voisin du village  
 & peu fréquenté. Mes pas s'arrêtoient toujours de-  
 vant une petite statue de l'Amour ; je nommois  
 Myrthé , & je soupirois. Un soir je déposai une  
 rose aux pieds de la statue. Je revins le lende-  
 main , je retrouvai la fleur ; mais elle étoit atta-  
 chée à un bouton de rose fraîchement cueilli. Une  
 agréable surprise me fit tressaillir , mille idées  
 confuses



confuses se succédèrent dans mon esprit , & l'espérance descendit dans mon cœur comme la rosée sur une fleur altérée. J'entrelaçai d'une guirlande les pieds de la statue , & je rentrai dans le village. Déjà la nuit avoit bruni l'azur des cieux ; elle apportoit le sommeil & les songes légers ; mais l'inquiétude qui m'agitoit éloigna le sommeil , & les songes passèrent sur mon asile sans s'arrêter. Le jour parut enfin ; je m'approchai plusieurs fois de la cabane de Myrrhé ; je voulois la voir , tomber à ses genoux , & lui jurer un amour digne de sa beauté ; mais je ne vis qu'une femme dont l'air froid & sévère inspiroit la crainte. Je gagnai le bois tristement , & je me retrouvai , sans y penser , devant la statue. J'aperçus une jeune fille qui attachoit une guirlande à celle que j'avois déposée la veille aux pieds de l'Amour. Je m'approche sans bruit , & je mets ma main sur la sienne. Elle fait un cri , se retourne , baisse les yeux & rougit. J'étois à ses genoux , & je lui disois : Je t'aime , belle Myrrhé ; il y a long-temps que je t'aime ; j'en jure par le Dieu qui nous voit & qui nous entend , je t'aimerai toujours. Myrrhé entr'ouvre sa bouche vermeille , & d'une voix douce comme l'haleine du Zéphyr : Je reçois ton serment , &

*Suppl.*

C

j'en jure par le Dieu qui nous voit & qui nous entend, mon seul désir sera de te plaire toujours.

Je la voyois presque tous les jours au même endroit ; je lui parlois de ma tendresse, elle m'écoutoit ; je lui en reparlois encore, & elle m'écoutoit avec un nouveau plaisir. Je pressois sa main sur mon cœur ; mes lèvres effleuroient quelquefois ses lèvres de rose ; je respirois son haleine parfumée ; plus d'audace auroit offensé Myrthé, son courroux m'eût repoussé loin d'elle, & je serois mort de ma douleur.

Un jour je vis la tristesse dans ses yeux. Elle me dit : Le ciel m'a donné une mère impérieuse ; je crains que sa sévérité ne cause notre malheur ; je crains... Un baiser l'empêcha de poursuivre. Crois-moi, jeune amie, la prévoyance est cruelle ; ne perdons pas le présent à nous affliger d'un avenir incertain.

Le lendemain on m'apprend que Myrthé s'unira dans trois jours à un riche Citoyen de Thermus. La foudre m'auroit frappé d'un coup moins terrible. Revenu à moi, je m'obstinois à douter de mon malheur. Je vole chez Myrthé ; je vois la porte de sa cabane ornée de festons & de guirlandes,

signe trop certain de l'hymen qui s'apprête. La rage s'empare de mon cœur. J'arrache les guirlandes & les festons, je les foule aux pieds ; je cours ensuite au bois témoin de nos premières caresses ; je brise la statue de l'Amour, & je m'éloigne en maudissant le lieu de ma naissance.

L'éloignement & l'absence n'éteignèrent point mon amour. Je retrouvois par tout l'image de celle que je fuyois. Je veux l'oublier, dis-je alors avec dépit ; je veux l'oublier, ou mourir. Et je pris aussi-tôt le chemin qui conduisoit au Promontoire de Leucade.

J'arrive ; un peuple nombreux couvroit le rivage. Les Sacrificateurs, après les libations accoutumées, immolent deux tourterelles, invoquent Neptune, & descendent ensuite dans les bateaux destinés à secourir les Amans qui cherchent dans les flots la fin de leurs souffrances.

Un jeune-homme nommé Myrtil se présente ; la tristesse est empreinte sur son front. La belle Céphise paroît au même instant, & s'avance au doux bruit des louanges prodiguées à ses charmes. Ces acclamations répétées tirent enfin Myrtil de sa rêverie. — Quoi ! s'écrie-t-il, si jeune & si jolie, vous avez pu trouver un Amant volage ? — En

est-il qui ne soit pas volage ? — Hélas ! j'en connois un du moins. — Son exemple ne fera pas imité. — Je le souhaite ; voyez où conduit la constance. — Pourquoi fîtes-vous un mauvais choix ? — Le vôtre étoit-il meilleur ? — Je me suis trompée , & je vais m'en punir. — J'ai le même projet ; mais avouez que cela n'est pas raisonnable. — J'avoue que mon inconstant seul devoit être puni. — C'est mon infidelle qu'il faudroit noyer. — Et loin de le punir, je prépare à sa vanité un nouveau triomphe. — Il seroit plus sage & plus doux de se venger. — J'en conviens. — Ce n'est pas assez d'en convenir. — Eh bien ! je le veux. — Serai-je de moitié dans la vengeance ?

Céphise ne répondit rien , mais elle prit la main de Myrtil , & tous deux s'éloignèrent.

Nous vîmes arriver un Habitant de l'Ébadie. Il venoit de perdre une épouse adorée ; il détestoit la vie , & croit à ceux qui conduisoient les bateaux : Si votre ame connoît la pitié , ne me secourez pas , laissez moi rejoindre celle que j'aime ; au nom des Dieux , ne me secourez pas. Il dit , & se précipite dans les flots. Mais à peine les a-t-il touchés , qu'il étend les bras , & nage avec force jusqu'au rivage.

Un jeune Athénien prit sa place. Il tenoit dans ses mains un portrait & une boucle de cheveux. L'or & les perles brilloient sur ses habits; sa chevelure étoit parfumée; son air & sa démarche respiroient la mollesse. Cynisca m'adore, dit-il, & je sens que je commence à l'aimer; il est tems de la quitter. A ces mots il jette dans la mer le portrait & la boucle, & s'en retourne en fredonnant une chanson bachique. Il sourioit à toutes les femmes qu'il trouvoit sur son passage.

Il vint ensuite deux femmes de Syracuse, d'une naissance illustre. L'aimable rougeur ne coloroit pas leur front; leur regard étoit hardi comme celui des Athlètes. Elles prennent un détour, & descendent sur le sable du rivage. Là, elles déchauffent leurs brodequins, effleurent du pied la surface des eaux, & remercient Neptune de leur guérison. Revenues dans la foule, l'une saisit par la main un Histrion d'Athènes, & l'autre un riche Marchand de l'île de Samos.

Tous les regards se fixèrent sur deux Amans qui s'avançoient en se tenant par la main. Ils sortoient à peine de l'enfance. Des larmes inondoient leur visage; ils s'embrassoient avec tendresse, & s'approchoient des bords du Promontoire,

C 3



Lorsqu'un Vieillard les arrêta : — Mes enfans , que faites-vous ! Quels sont donc vos chagrins ? — Nous nous aimons , dit le jeune-homme , voilà notre malheur. L'amour est pour nous un tourment. Une seule idée nous occupe ; le sommeil s'éloigne de nos paupières ; le sourire n'est plus sur nos lèvres ; une langueur secrète nous consume. L'absence nous paroît affreuse , c'est une mort lente. Quand nous nous revoyons , nous sommes plus agités encore. Des larmes se mêlent à nos baisers ; nous craignons l'avenir , nous craignons d'être séparés un jour ; la jalousie nous tourmente. Enfin , l'amour fait notre malheur ; nous voulons guérir de notre amour —. Le Vieillard sourit & leur répond : Tournez les yeux sur cette colline. Le Temple que vous voyez est celui de l'Hymen. Entrez dans ce Temple , & vos tourmens finiront.

Les deux Amans suivirent le conseil du Vieillard , & furent remplacés par une jeune Veuve. Ses vêtemens & sa contenance annonçoient la douleur. Elle soupira , s'avança sur le bord du précipice , & jeta un coup-d'œil sur les flots. Je suis guérie , dit-elle aussi-tôt ; je rends grâces à Neptune , je rends grâces aux Dieux immortels.

La célèbre Sapho parut ensuite. La foule des

spectateurs se pressoit autour d'elle. Mille voix confuses s'élevoient pour la louer & pour la plaindre. Dans sa première jeunesse, elle avoit outragé la Nature & l'Amour. L'Amour est terrible quand il se venge. Il mit son flambeau dans l'ame de Sapho, & laissa l'indifférence dans celle de Phaon. Cette fille infortunée tenoit dans ses mains la lyre qu'elle avoit perfectionnée. Une guirlande de myrte & de lauriers couronnoit son front. Elle s'avança d'un pas assuré sur le rocher, & chanta une ode, en s'accompagnant de sa lyre. L'éloignement ne me permit pas de l'entendre; mais je la vis s'élaner courageusement dans les flots. Les uns assurent que dans sa chute elle fut métamorphosée en cygne; d'autres prétendent qu'on a vu les Nymphes de la mer s'approcher pour la recevoir.

La foule s'écoula insensiblement, & j'arrivai sur le Promontoire. Là, je balançai pendant quelque tems. Je ne craignois point la mort; je craignois l'indifférence. Cesser d'aimer! cette idée m'accabloit, & je fus tenté de garder mes tourmens! Ma raison fut enfin la plus forte, & je m'élançois, quand je me sentis retenu par ma tunique. Je me retourne, je vois Myrthé, & je la reçois

évanouï dans mes bras. O Myrrhé ! fille voyagee & toujours chérie ! que viens-tu chercher dans ces lieux ? A ces mots , elle ouvre ses beaux yeux , & dit : Peux-tu me soupçonner ? devois-tu partir sans m'entendre ? Hélas ! le jour où une mère cruelle me prononça l'arrêt de mon malheur , le jour où tu quittas le village , je te cherchai au rendez-vous accoutumé ; je ne trouvai que les marques de ton désespoir. Je voulois te proposer de fuir avec moi , de partager mon sort , de ne plus vivre que pour l'Amour. A la faveur de la nuit , je rentrai dans le village , & je m'approchai de ta cabane. Ton père pleuroit , assis sur le seuil de la porte ; il appelloit son fils , son fils bien-aimé , & ses larmes redoubloient. Je m'éloignai , je te cherchai long-tems , & te croyant perdu pour jamais , je venois demander à Neptune la fin de mon amour.

Il faudroit avoir senti mes peines , pour concevoir mon bonheur. Ce bonheur dure encore ; il ne finira qu'avec ma vie. Je n'ai pas oublié les paroles du Vieillard , & j'ai promis à l'Amour de ne point entrer dans le Temple de l'Hymen.







# MÉLANGES.

## PROJET DE SOLITUDE.

**F**UYONS ces tristes lieux, ô Maîtresse adorée !  
 Nous perdons en espoir la moitié de nos jours,  
 Et la crainte importune y trouble nos amours.  
 Non loin de ce rivage est une île ignorée,  
 Interdite aux vaisseaux, & d'écueils entourée.  
 Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs ;  
 Libre & nouvelle encore, la prodigue Nature  
 Embellit de ses dons ce point de l'Univers ;  
 Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure,  
 Et vont en serpentant se perdre au sein des mers ;  
 Une main favorable y reproduit sans cesse  
 L'ananas parfumé des plus douces odeurs ;  
 Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,  
 Se couvre en même tems & de fruits & de fleurs.  
 Que nous faut-il de plus ? cette île fortunée  
 Semble par la Nature aux Amans destinée.  
 L'Océan la resserre, & deux fois en un jour

De cet asile étroit on achève le tour.  
 Là, je ne craindrai plus un père inexorable.  
 C'est-là qu'en liberté tu pourras être aimable,  
 Et couronner l'Amant qui t'a donné son cœur.  
 Vous coulerez alors, mes paisibles journées,  
 Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées ;  
 Laissez-moi peu de gloire & beaucoup de bonheur.  
 Viens, la nuit est obscure & le ciel sans nuage ;  
 D'un éternel adieu saluons ce rivage  
 Où par toi seule encor mes pas sont retenus.  
 Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus ;  
 Vénus dirigera notre course incertaine.  
 Éole, exprès pour nous, vient d'enchaîner les vents ;  
 Sur les flots aplanis Zéphyre souffle à peine ;  
 Viens ; l'Amour jusqu'au port conduira deux Amans.

### LES IMPRÉCATIONS.

**T**OI que notre bonheur offense,  
 Et qui des plus tendres amours  
 Traverfes le paisible cours ;  
 Crains Vénus & crains sa vengeance ;  
 Crains son fils, dont le trait vainqueur  
 Ne manqua jamais sa victime ;  
 Crains qu'il n'allume dans ton cœur  
 Ces feux dont tu me fais un crime.

Puisses-tu brûler quelque jour,  
Et n'obtenir aucun retour!  
Puisse ton Amante farouche  
Te promettre enfin un baiser,  
Et tout-à-coup le refuser,  
En posant la main sur sa bouche!  
Que ton rival, moins amoureux,  
Au même instant soit plus heureux!  
Et si jamais à l'inconstante  
Tu dérobois un rendez-vous,  
Puisse alors le sommeil jaloux  
Tromper ton amoureuse attente!  
Puisse le marteau fortuné,  
Dans l'air tout-à-coup enchaîné,  
Ne point réveiller ta Maîtresse!  
Et toi, passe dans la tristesse  
Le tems au plaisir destiné.  
Enfin, si ton heureuse étoile  
Te conduisoit entre ses bras,  
Puisse-t-elle sur ses appas  
Garder toujours un dernier voile!



## P L A N D'É T U D E S.

**D**E vos projets je blâme l'imprudence ;  
 Trop de savoir dépare la beauté.  
 Ne perdez point votre aimable ignorance ,  
 Et conservez cette naïveté  
 Qui vous ramène aux jeux de votre enfance.

Le Dieu du goût vous donna des leçons  
 Dans l'art chéri qu'inventa Terpiscore ;  
 Un tendre Amant vous apprit les chansons  
 Qu'on chante à Gnide ; & vous savez encore  
 Aux doux accens de votre voix sonore  
 De la guitare entremêler les sons.  
 Des préjugés repoussant l'esclavage ,  
 Conformez-vous à ma religion.  
 Soyez payenne ; on doit l'être à votre âge.  
 Croyez au Dieu qu'on nommoit Cupidon.  
 Ce Dieu charmant prêche la tolérance,  
 Et permet tout , excepté l'inconstance.

N'apprenez point ce qu'il faut oublier ;  
 Et des erreurs de la moderne histoire  
 Ne chargez point votre foible mémoire.  
 Mais dans Ovide il faut étudier  
 Des premiers tems l'histoire fabuleuse ,  
 Et de Paphos la chronique amoureuse.

Sur cette carte où l'habile Graveur  
 Du monde entier resserra l'étendue,  
 Ne cherchez point quelle rive inconnue  
 Voit l'Ottoman fuir devant son vainqueur.  
 Mais connoissez Amathonte, Idalie,  
 Les tristes bords par Léandre habités,  
 Ceux où Didon a terminé sa vie,  
 Et de Tempé les vallons enchantés.  
 Égarez vous dans le pays des fables;  
 N'ignorez point les divers changemens  
 Qu'ont éprouvés ces lieux jadis aimables.  
 Leur nom toujours sera cher aux Amans.

Voilà l'étude amusante & facile  
 Qui doit parfois occuper vos loisirs,  
 Et précéder l'heure de nos plaisirs.  
 Mais la science est pour vous inutile.  
 Vous possédez le talent de charmer;  
 Vous saurez tout, quand vous saurez aimer.

DÉPIT.

OUI, pour jamais  
 Chassons l'image  
 De la volage  
 Que j'adorois.  
 A l'infidelle

## O P U S C U L E S

Cachons nos pleurs ;  
Aimons ailleurs ;  
Trompons comme elle.

De sa beauté  
Qui vient d'éclore  
Son cœur encore  
Est trop flatté.  
Vaine & coquette ,  
Elle rejette  
Mes simples vœux ;  
Fausse & légère ,  
Elle veut plaire  
A d'autres yeux.  
Qu'elle jouisse  
De mes regrets ;  
A ses attraits  
Qu'elle applaudisse.  
L'âge viendra ;  
L'effaim des Graces  
S'envolera ,  
Et sur leurs traces  
L'Amour fuira.  
Fuite cruelle !  
Adieu l'espoir  
Et le pouvoir  
D'être infidelle.

Dans cet instant,  
 Libre & content,  
 Passant près d'elle,  
 Je sourirai,  
 Et je dirai :  
 Elle fut belle.

IL EST TROP TARD.

**R**APPELLEZ-VOUS ces jours heureux  
 Où mon cœur crédule & sincère  
 Vous présenta ses premiers vœux ;  
 Combien alors vous m'étiez chère !  
 Quels transports, quel égarement !  
 Jamais on ne parut si belle  
 Aux yeux enchantés d'un Amant ;  
 Jamais un objet infidèle  
 Ne fut aimé plus tendrement.  
 Le tems fut vous rendre volage ;  
 Le tems a su m'en consoler.  
 Pour jamais j'ai vu s'envoler  
 Cet amour qui fut votre ouvrage ;  
 Cessez donc de le rappeler.  
 En vain, plus douce & plus soumise,  
 Vous semblez revenir à moi ;  
 Vous demandez en vain la foi  
 Qu'à la vôtre j'avois promise ;

Grace à votre légèreté,  
 J'ai perdu la crédulité  
 Qui pouvoit seule vous la rendre.  
 L'on n'est bien trompé qu'une fois;  
 De l'illusion, je le vois,  
 Le bandeau ne peut se reprendre.  
 Échappé du piège menteur  
 Où la liberté fit naufrage,  
 L'habitant allé du bocage  
 Reconnoît & fuit l'esclavage  
 Que lui présente l'Oïseleur.

## LE CABINET

### DE TOILETTE.

**V**OICI le Cabinet charmant  
 Où les Graces font leur toilette.  
 Dans cette amoureuse retraite  
 J'éprouve un doux saisissement.  
 Tout m'y rappelle ma Maîtresse,  
 Tout m'y parle de ses attraits;  
 Je crois l'entendre, & mon ivresse  
 La revoit dans tous les objets.  
 Ce bouquet, dont l'éclat s'efface,  
 Toucha l'albâtre de son sein;  
 Il se détangea sous ma main,

Et



POÉTIQUES.

49

Et mes lèvres prirent sa place.  
Ce chapeau, ces rubans, ces fleurs,  
Qui formoient hier sa parure,  
De sa flottante chevelure  
Conservent les douces odeurs.  
Voici l'inutile baleine  
Où ses charmes sont en prison.  
J'aperçois le soulier mignon  
Que son pied remplira sans peine.  
Ce lin, ce dernier vêtement . . . .  
Il a couvert tout ce que j'aime;  
Ma bouche s'y colle ardemment,  
Et croit baiser dans ce moment  
Les attraits qu'il baisa lui-même.  
Cet asile mystérieux  
De Vénus sans doute est l'empire.  
Le jour n'y blesse point mes yeux;  
Plus tendrement mon cœur soupire;  
L'air & les parfums qu'on respire  
De l'Amour allument les feux.  
Parois, ô Maîtresse adorée!  
J'entends sonner l'heure sacrée  
Qui nous ramène les plaisirs;  
Du tems viens connoître l'usage;  
Et redoubler tous les désirs  
Qu'a fait naître ta seule image.

*Suppl.*



D

## L'ABSENCE.

**H**UIT jours sont écoulés , depuis que dans ces plaines  
 Un devoir importun a retenu mes pas.  
 Croyez à ma douleur , mais ne l'éprouvez pas.  
 Puissiez-vous de l'amour ne point sentir les peines!

Le bonheur m'environne en ce riant séjour.  
 De mes jeunes amis la bruyante allégresse  
 Ne peut un seul moment distraire ma tristesse;  
 Et mon cœur aux plaisirs est fermé sans retour.  
 Mêlant à leur gaité ma voix plaintive & tendre,  
 Je demande à la nuit, je redemande au jour ,  
 Cet objet adoré qui ne peut plus m'entendre.

Loin de vous autrefois je supportois l'ennui;  
 L'espoir me consolait; mon amour aujourd'hui  
 Ne sait plus endurer les plus courtes absences.  
 Tout ce qui n'est pas vous me devient odieux.  
 Ah! vous m'avez ôté toutes mes jouissances;  
 J'ai perdu tous les goûts qui me rendoient heureux;  
 Vous seule me restez, ô mon Éléonore!  
 Mais vous me suffirez, j'en atteste les Dieux;  
 Et je n'ai rien perdu, si vous m'aimez encore.



## RÉFLEXION AMOUREUSE.

**J**E vais la voir, la presser dans mes bras.  
 Mon cœur ému palpite avec vitesse ;  
 Des voluptés je sens déjà l'ivresse,  
 Et le désir précipite mes pas.  
 Sachons pourtant, près de celle que j'aime,  
 Donner un frein aux transports du désir,  
 Sa folle ardeur abrège le plaisir,  
 Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

## É P I T R E

## AUX INSURGENS.

**P**ARLEZ donc, Messieurs de Boston ?  
 Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,  
 Du Monde troublant l'unisson,  
 Vous vous donniez les airs d'être hommes ?  
 On prétend que plus d'une fois  
 Vous avez refusé de lire  
 Les billets-doux que GEORGES-TROIS  
 Eut la bonté de vous écrire.  
 Il paroît, mes pauvres amis,  
 Que vous n'avez jamais appris  
 La politesse Européenne,

D 2

Et que jamais l'air de Paris  
Ne fit couler dans vos esprits  
Cette tolérance chrétienne  
Dont vous ignorez tout le prix.  
Pour moi, je vous vois avec peine  
Afficher, malgré les plaifans,  
Cette brutalité Romaine  
Qui vous vieillit de deux mille ans.

Raisonnons un peu, je vous prie.  
Quel droit avez-vous plus que nous  
A cette liberté chérie  
Dont vous paroissez si jaloux ?  
D'un pied léger la Tyrannie  
Parcourt le docile Univers ;  
Ce Monstre, sous des noms divers,  
Écrase l'Europe asservie ;  
Et vous, Peuple injuste & mutin,  
Sans Pape, sans Rois & sans Reines,  
Vous danseriez au bruit des chaînes  
Qui pèsent sur le Genre humain ?  
Et vous, d'un si bel équilibre  
Dérangeant le plan régulier,  
Vous auriez le front d'être libres  
A là barbe du monde entier ?

L'Europe demande vengeance ;  
Armez-vous, Héros d'Albion.

## P O E T I Q U E S .

57

Rome ressuscite à Boston ,  
Étouffez-la dès son enfance.  
Dans ses derniers retranchemens  
Forcez la liberté tremblante ,  
Qui toujours plus intéressante  
Se feroit de nouveaux Amans ;  
Qu'elle expire ; & que son nom même ,  
Presque ignoré chez nos neveux ,  
Ne soit qu'un vain mot à leurs yeux ,  
Et son existence un problème.

## P O R T R A I T .

Z É L I S est aimable & jolie ;  
On lui trouve de loin un air de volupté ;  
De près, c'est bien Vénus, mais Vénus assoupie ;  
L'ame & l'expression manquent à sa beauté.  
Le travail d'exister accable sa paresse,  
Sa langueur quelquefois ressemble à la tendresse ,  
Et dans sa langueur elle plaît.  
Un long sommeil fait son bonheur suprême.  
En vous jurant qu'elle vous aime ,  
En vous disant l'heure qu'il est ,  
Son ton fera toujours le même.

Si je peignois Zélis, sous mes crayons nouveaux  
S'éleveroit une île solitaire ,

D 3

Inaccessible au bruit, chère au Dieu du Repos.  
 Un fleuve avec lenteur y traîneroit ses flots ;  
 Jamais l'Aquilon téméraire  
 N'oseroit y troubler la surface des eaux ;  
 Zéphyre même y souffleroit à peine.  
 Sur le gazon qui couvrirait la plaine,  
 Je semerois des lis & des pavots.  
 Les ruisseaux couleraient, mais sans aucun murmure.  
 De tranquilles Amans, couchés sur la verdure,  
 Dans leurs molles chansons rediroient leurs plaisirs.  
 Les regrets ni les soins, l'Espoir ni les desirs  
 Ne troubleraient le sommeil de leur ame ;  
 Jamais l'Amour n'y feroit une flamme.  
 Sur un autel de marbre on y feroit des vœux  
 Au Dieu du Calme & du Silence.  
 Zélis règneroit dans ces lieux,  
 Et son nom feroit l'Indolence.

## A C H L O É .

S E L O N vous, mon sexe est léger,  
 Le vôtre nous paroît volage ;  
 Ce procès, qu'on ne peut juger,  
 Est renouvelé d'âge en âge.  
 Vous prononcez dans ce moment ;  
 Mais j'appelle de la sentence.  
 Croyez-moi, c'est injustement  
 Que l'on s'accuse d'inconstance.

## POÉTIQUES.

59

Il n'est point de longues amours ,  
J'en conviens ; mais presque toujours  
Votre ame s'abuse elle-même.  
Dans sa douce crédulité,  
Souvent de sa propre beauté  
Elle embellit celui qu'elle aime.  
Il a tout , du moment qu'il plaît.  
Grace au désir qu'il a fait naître,  
Vous voyez ce qu'il devoit être,  
Vous ne voyez plus ce qu'il est.  
Oui, vous placez sur son visage  
Un masque façonné par vous ;  
Et séduites par cette image,  
Vous divinisez votre ouvrage,  
Et vous tombez à ses genoux.  
Mais le tems & l'expérience,  
Écartant ce masque emprunté,  
De l'idole que l'on encense  
Montrent bientôt la nudité.  
On se relève avec surprise.  
On doute encor de sa méprise ;  
On cherche d'un œil affligé  
Ce qu'on aimoit, ce que l'on aime ;  
L'illusion n'est plus la même,  
Et l'on dit : Vous avez changé.  
Du reproche, suivant l'usage,  
On passe au refroidissement ;  
Et tandis qu'on paroît voilé,  
On est détrompé seulement.

D 4

## O P U S C U L E S

Des Amantes voilà l'histoire,  
 Chloé; mais vous pouvez m'en croire,  
 C'est aussi celle des Amans.  
 En vain votre cœur en murmure;  
 C'est la bonne & vieille Nature  
 Qui fit tous ces arrangemens.  
 Quant au remède, je l'ignore;  
 Sans doute il n'en existe aucun,  
 Car le vôtre n'en est pas un;  
 Ne point aimer, c'est pis encore.

## É P I T R E

A M. LE COMTE DE LA M.

A I M A B L E Comte, j'ai relu  
 Vos jolis vers datés de Nantes,  
 Et de ces rimes élégantes  
 Le tour aisé m'a beaucoup plu.  
 Mais vous montrez peu d'indulgence  
 Avec malice profitant  
 De quelques mots sans conséquence,  
 Vous m'accusez d'être inconstant,  
 Et d'avoir prêché l'inconstance.  
 C'est beaucoup, c'est trop, entre nous.  
 De ma confession sincère  
 Devenez le dépositaire,  
 Et je serai bientôt absous.



Mon cœur s'en ressouvient encore ;  
 A la sensible Éltonore  
 Je dois les plus beaux de mes jours-  
 Jours heureux , Maîtresse charmante !  
 Oh! combien fut douce & brillante  
 La jeunesse de nos amours !  
 Alors , d'une flamme éternelle  
 Je nourris le crédule espoir ,  
 Et j'avois peine à concevoir  
 Qu'on pût jamais être infidèle.  
 « Heureux , disois-je, trop heureux  
 » Celui qui dans les mêmes lieux ,  
 » Toujours épris des mêmes charmes,  
 » Toujours sûr des mêmes plaisirs,  
 » Ignore les jalouses larmes ,  
 » Et l'inconstance des désirs !  
 » Une conquête passagère  
 » Peut amuser la vanité ;  
 » Mais le Paradis sur la terre  
 » N'est que pour la fidélité ».  
 Je le croyois; la raison même  
 Sembloit approuver mon erreur.  
 Hélas ! en perdant ce qu'on aime ,  
 On cesse de croire au bonheur.  
 « Projet d'une longue tendresse ,  
 » Dis-je alors , projet insensé ,  
 » Vous avez trompé ma jeunesse ;  
 » Et le serment d'une Maîtresse  
 » Sur le sable est toujours tracé.

« Les femmes ont l'humeur légère,  
 « La nôtre doit s'y conformer ;  
 « Si c'est un bonheur de leur plaire,  
 « C'est un malheur de les aimer ».  
 Me blâmez-vous ? parlez sans feindre.  
 Amant fidèle, Amant quitté,  
 N'avois-je pas bien acheté  
 Le droit frivole de me plaindre ?  
 Un homme sage, en pareil cas,  
 Se console & ne se plaint pas.  
 Je n'en fis rien, malgré l'absence ;  
 Mes pleurs ont coulé constamment ;  
 Et d'un amour sans espérance  
 J'ai gardé six ans le tourment.  
 Je suis guéri ; de ma foiblesse  
 Le tems n'a laissé dans mon cœur  
 Qu'un souvenir plein de douceur  
 Et mêlé d'un peu de tristesse.  
 Je n'ai ni chagrins, ni plaisirs ;  
 Je répète avec complaisance :  
 « Les dégoûts suivent l'inconstance,  
 « La constance fait des martyrs ;  
 « Heureux qui borne ses desirs  
 « Au repos de l'indifférence » :  
 Mais quand je revois les attraits  
 De ce sexe aimable & volage,  
 Dans mon cœur je sens des regrets,  
 Et je dis : C'est pourtant dommage.

\*\*\*

NOUVELLE  
EXTRAORDINAIRE.

A M. LE CHEVALIER DE B.

**T**U connois la jeune Constance  
Dont l'orgueil & l'indifférence  
Intimidoient l'Amour, les Graces & les Jeux;  
Sa pudeur sembloit trop farouche;  
Rarement le sourire embellissoit sa bouche;  
Rarement la douceur se peignoit dans ses yeux.  
Les uns admiroient sa sagesse;  
Tant de réserve à dix-neuf ans!  
D'autres disoient: L'Amour est fait pour la jeunesse;  
La Nature à Constance a refusé des sens.  
Mais l'autre jour cette Lucrece  
D'un mal, nouveau pour elle, éprouva les douleurs.  
On dit que malgré sa foiblesse  
Elle sut retenir & ses cris & ses pleurs.  
Ce dangereux effort épuisa son courage;  
De ses sens un moment elle perdit l'usage;  
Puis en ouvrant des yeux plus calmes & plus doux,  
Elle trouva l'Amour couché sur ses genoux.

Pénétrer ce mystère est chose difficile.

Les uns, sur la foi de Virgile,

Difent que ce petit Amour  
 Au fouffle du Zéphyr doit peut-être le jour.  
 Mais d'autres avec éloquence  
 Nous vantent le-pouvoir de cette fleur fans nom  
 Qui fervit autrefois à la chafte Junon ,  
 Lorfqu'au Dieu des Combats elle donna naiffance.  
 Décide, fi tu peux. Hier j'ai vu Conftance ;  
 Conftance a perdu fa fierté.  
 Le chagrin fur fon front laiffe un léger nuage ,  
 Et la pâleur de fon vilage  
 Donne un charme à fes traits plus doux que la beauté.  
 Sa contenance eft incertaine ;  
 Ses yeux fe lèvent rarement ;  
 Elle rougit au mot d'Amans ,  
 Soupire quelquefois, & ne parle qu'à peine.

## D É L I R E.

TRADUCTION D'UNE PIÈCE LATINE.

*Scribere juffit Amor.*

**I**L eft paffé, ce moment des plaifirs  
 Dont la vîteffe a trompé mes défirs ;  
 Il eft paffé ; belle & tendre Délie,  
 Ta jouiffance a doublé mon bonheur.  
 Ouvre tes yeux noyés dans la langueur,  
 Et qu'un baifer te rappelle à la vie.

Celui-là seul connoît la volupté,  
 Celui-là seul sentira son ivresse,  
 Qui peut enfin avec sécurité  
 Sur le duvet posséder sa Maîtresse.  
 Le souvenir des obstacles passés  
 Donne au présent une douceur nouvelle;  
 A ses regards son Amante est plus belle;  
 Tous les attraits sont vus & caressés.  
 Avec lenteur sa main voluptueuse  
 D'un sein de neige entr'ouvre la prison,  
 Et de la rose il baise le bouton  
 Qui se durcit sous sa bouche amoureuse.  
 Lorsque ses doigts, égarés sur le lis,  
 Viennent enfin au temple de Cypris,  
 De la pudeur prévenant la défense,  
 Par un baiser il la force au silence.  
 Il donne un frein aux aveugles desirs;  
 La jouissance est long-tems différée;  
 Il la prolonge, & son ame enivrée  
 Boit lentement la coupe des plaisirs.

Jeune Délic, Amante fortunée,  
 Reste à jamais dans mes bras enchainée.  
 Trouble charmant! le bonheur qui n'est plus  
 D'un nouveau rouge a coloré ta joue;  
 De tes cheveux le ruban se dénoue,  
 Et du corset les liens sont rompus.  
 Ah! garde-toi de ressaisir encore  
 Ce vêtement qu'ont dérangé nos jeux;

Ne m'ôte point ces charmes que j'adore,  
 Et qu'à la fois tous mes sens soient heureux.  
 Nous sommes seuls, je désire, & tu m'aimes;  
 Reste sans voile, ô fille des Amours !  
 Ne rougis point; les Graces elles-mêmes  
 De ce beau corps ont formé les contours.  
 Partout mes yeux reconnoissent l'albâtre,  
 Partout mes doigts effleurent le satin.  
 Foible pudeur, tu résistes en vain,  
 Des voluptés je baise le théâtre.  
 O toi! pardonne à ce dernier larcin,  
 Belle Délie; Amour est mon complice.  
 Mon corps frissonne en s'approchant du tien.  
 Plus près encor, je sens avec délice  
 Ton sein brûlant palpiter sous le mien.  
 Ah! laisse-moi, dans mes transports avides,  
 Boire l'amour sur tes lèvres humides.  
 Oui, ton haleine a coulé dans mon cœur,  
 Des voluptés elle y porte la flamme;  
 Objet charmant de ma tendre fureur,  
 Dans ce baiser reçois toute mon ame.

A ces transports succède la douceur  
 D'un long repos. Délicieux silence,  
 Calme des sens, nouvelle jouissance,  
 Vous donnez seuls le suprême bonheur !

Puissent ainsi s'écouler nos journées  
 Aux voluptés en secret destinées !

Qu'un long amour m'assure tes attraits ;  
 Qu'un long baiser nous unisse à jamais.  
 L'âge viendra ; jouissons , ô Dédie !  
 Le plaisir seul donne un prix à la vie.  
 Plaisir, transports, doux présens de Vénus,  
 Il faut mourir, quand on vous a perdus !

A M. D E F . . .

**J**EUNE Favori d'Apollon,  
 Vous vous ressouvenez peut-être  
 Qu'autrefois au sacré Vallon  
 Le même jour nous vit paroître.  
 Vous preniez un chemin pénible & dangeteux ;  
 Je n'osai m'engager dans cet étroit passage ;  
 Je vous souhatai bon voyage,  
 Et le voyage fut heureux.  
 Pour moi, prêt à choisir une route nouvelle,  
 Sous des bosquets de fleurs j'aperçus Érato ;  
 Je la trouvai jolie ; elle fut peu cruelle ;  
 Tandis que vous montiez sur le double coteau ,  
 Je perdois mon tems avec elle.  
 Votre choix est meilleur ; vos hommages naissans  
 Ont déjà pour objet la Muse de la Gloire,  
 Et dans le livre de Mémoire  
 Sa main notera tous vos chants.  
 A de moindres succès mes vers doivent prétendre.

Les Belles quelquefois les liront en secret;  
 Et l'Amante sensible à son Amant distrait  
 Indiquera du doigt le morceau le plus tendre.

## É P I T R E

A M A D A M È D E B.

*Écrite pendant une maladie.*

**M**A santé fuit ; cette infidelle  
 Ne promet pas de revenir ;  
 Et la Nature qui chancelle  
 A déjà su me prévenir  
 De ne pas trop compter sur elle.  
 Au second acte brusquement  
 Finira donc ma comédie ;  
 Vite je passe au dénoûment,  
 La toile tombe, & l'on m'oublie.

J'ignore ce qu'on fait là-bas.  
 Si du sein de la nuit profonde  
 On peut revenir en ce monde,  
 Je reviendrai, n'en doutez pas.  
 Mais je n'aurai jamais l'allure  
 De ces Revenans indiscrets,  
 Qui précédés d'un long murmure,  
 Se plaissent à pâlir leurs traits,

Et



Et dont la funèbre parure,  
 Inspirant toujours la frayeur,  
 Ajoute encore à la laideur  
 Qu'on reçoit dans la sépulture.  
 De vous plaire je suis jaloux,  
 Et je veux rester invisible.  
 Souvent du Zéphyr le plus doux  
 Je prendrai l'haleine insensible;  
 Tous mes soupirs seront pour vous;  
 Ils feront vaciller la plume  
 Sur vos cheveux noués sans art,  
 Et disperseront au hasard  
 La foible odeur qui les parfume.  
 Si la rose que vous aimez  
 Renaît sur son trône de verre;  
 Si de vos flambeaux rallumés  
 Sort une plus vive lumière;  
 Si l'éclat d'un nouveau carmin  
 Colore soudain votre joue,  
 Et si souvent d'un joli sein  
 Le nœud trop secret se dénoue;  
 Si le sofa plus mollement  
 Cède au poids de votre paresse;  
 Donnez un souris seulement  
 A tous ces soins de ma tendresse.  
 Quand je reverrai les attraits  
 Qu'effleura ma main caressante,  
 Ma voix amoureuse & touchante  
 Pourra murmurer des regrets;

*Suppl.*

E

Et vous croirez alors entendre  
 Cette harpe qui, sous mes doigts,  
 Sut vous redire quelquefois  
 Ce que mon cœur savoit m'apprendre.  
 Aux douceurs de votre sommeil  
 Je joindrai celles du mensonge;  
 Moi-même, sous les traits d'un songe,  
 Je causerai votre réveil.  
 Charmes nus, fraîcheur du bel âge,  
 Contours parfaits, grace, embonpoint,  
 Je verrai tout; mais quel dommage!  
 Les Morts ne ressuscitent point.

## L E S P A R A D I S.

L'AUTRE monde, Zelmis, est un monde inconnu  
 Où s'égaré notre pensée.  
 D'y voyager sans fruit la mienné s'est lassée;  
 Pour toujours j'en suis revenu.  
 J'ai vu dans ce pays des fables  
 Les divers Paradis qu'imagina l'erreur;  
 Il en est bien peu d'agréables;  
 Aucun n'a satisfait mon esprit & mon cœur.  
 Vous mourez, nous dit Pythagore,  
 Mais sous un autre nom vous renaîsez encore,  
 Et ce globe à jamais par vous est habité.  
 Crois-tu nous consoler par ce triste mensonge.

Philosophe imprudent, & jadis trop vanté:  
 Dans un nouvel ennui ta fable nous replonge.  
 Mens à notre avantage, ou dis la vérité.

Celui-là mentit avec grace,  
 Qui créa l'Élysée & les eaux du Léthé.  
 Mais dans cet asile enchané  
 Pourquoi l'Amour heureux n'a-t-il pas une place ?  
 Aux douces voluptés pourquoi l'a-t-on fermé ?  
 Du calme & du repos quelquefois on se lasse ;  
 On ne se lasse point d'aimer & d'être aimé.

Le Dieu de la Scandinavie,  
 Odin, pour plaire à ses Guerriers,  
 Leur promettoit dans l'autre vie  
 Des armes, des combats, & de nouveaux lauriers.  
 Attaché dès l'enfance aux drapeaux de Bellone,  
 J'honore la valeur, à d'Estaing j'applaudis ;  
 Mais je pense qu'en Paradis  
 Il ne faut plus tuer personne.

Un autre espoir séduit le Nègre infortuné  
 Qu'un Marchand arracha des déserts de l'Afrique.  
 Courbé sous un joug despotique,  
 Dans un long esclavage il languit enchaîné.  
 Mais quand la mort propice a fini ses misères,  
 Il revole joyeux au pays de ses pères,  
 Et cet heureux retour est suivi d'un repas.

E 2

Pour moi, vivant ou mort, je reste sur vos pas;  
 Non, Zelmis, après mon trépas,  
 Je ne chercherai point les bords qui m'ont vu naître,  
 Mon Paradis ne sauroit être  
 Aux lieux où vous ne serez pas.

Jadis au milieu des nuages  
 L'Habitant de l'Écosse avoit placé le sien.  
 Il donnoit à son gré le calme ou les orages.  
 Des Mortels vertueux il cherchoit l'entretien.  
 Entouré de vapeurs brillantes,  
 Couvert d'une robe d'azur,  
 Il aimoit à glisser sous le ciel le plus pur,  
 Et se montrait souvent sous des formes ciances.

Ce passe-temps est assez doux ;  
 Mais de ces Sylphes, entre nous,  
 Je ne veux point grossir le nombre.  
 J'ai quelque répugnance à n'être plus qu'une ombre ;  
 Une ombre est peu de chose, & les corps valent mieux ;  
 Gardons-les. Mahomet eut grand soin de nous dire  
 Que dans son Paradis l'on entroit avec eux.  
 Des Houris c'est l'heureux empire.  
 Là, les attraites sont immortels ;  
 Hébé n'y vieillit point; la belle Cythérée,  
 D'un hommage plus doux constamment honorée,  
 Y prodigue aux Élus des plaisirs éternels.

Mais je voudrois y voir un maître que j'adore,  
 L'Amour, qui donne seul un charme à nos désirs,  
 L'Amour, qui donne seul de la grace aux plaisirs.  
 Pour le rendre parfait, j'y conduirois encore  
 La tranquille & pure Amitié;  
 Et d'un cœur trop sensible elle auroit la moitié.  
 Afile d'une paix profonde,  
 Ce lieu seroit alors le plus beau des séjours;  
 Et ce Paradis des Amours,  
 Si vous vouliez, Zelmis, on l'auroit en ce monde.

## É P I T R E

## A M E S S I E U R S

## DU CAMP DE SAINT-ROCH.

**M**ESSIEURS de Saint-Roch, entre nous,  
 Ceci passe la raillerie;  
 En avez-vous là pour la vie,  
 Ou quelque jour finirez-vous?  
 Ne pouvez-vous à la vaillance  
 Joindre le talent d'abrégier?  
 Votre éternelle patience  
 Ne se laisse point d'assiéger;  
 Mais vous mettez à bout les nôtres.  
 Soyez donc battant ou battus;  
 Messieurs du Camp & du Blocus.

Terminez de façon ou d'autre ,  
Terminez , car on n'y tient plus.

Fréquentes sont vos canonades ;  
Mais , hélas ! qu'ont-elles produit ?  
Le tranquille Anglois dort au bruit  
De vos nocturnes pétarades ;  
Ou s'il répond de tems en tems  
A votre prudente furie ,  
C'est par égard , je le parie ,  
Et pour dire : Je vous entends.

Quatre ans ont dû vous rendre sages ;  
Laissez-donc là vos vieux ouvrages ,  
Quittez vos vieux retranchemens ,  
Retirez-vous , vieux Assiégeans ;  
Un jour ce mémorable siège  
Sera fini par vos enfans ,  
Si toutefois Dieu les protège.  
Mes amis , vous le voyez bien ,  
Vos bombes ne bombardent rien ;  
Vos béléandres & vos corvettes ,  
Et vos travaux & vos Mineurs ,  
N'épouvantent que les Lecteurs  
De vos redoutables Gazettes ;  
Votre Blocus ne bloque point ;  
Et , grace à votre heureuse adresse ,  
Ceux que vous affamez sans cesse  
Ne périront que d'embonpoint.

\*\*\*

## CONFESSION

## D'UNE JOLIE FEMME.

**M**ON sexe est, dit-on, peu sincère,  
Sur-tout quand il parle de lui.  
Je n'en fais rien ; mais sans mystère  
Je veux m'expliquer aujourd'hui.

J'ai réfléchi dès mon enfance.  
Ma vive curiosité  
Que l'on condamnoit au silence  
Augmentoit par la résistance ;  
Et malgré ma frivolité,  
Ma timide inexpérience  
Cherchoit toujours la vérité.  
J'écoulois, malgré la défense ;  
Mes yeux ne se fermoient sur rien ;  
Et ma petite intelligence  
Me servoit parfois assez bien.

A la toilette de ma mère  
J'allois recevoir des leçons.  
Je pris des airs & des façons ;  
Et dès sept ans, je voulus plaire.  
Si quelqu'un de moi s'occupoit,  
Si quelqu'un me trouvoit jolie,

E 4

Ma petite ame énorgueillie  
 Aussi-tôt vers lui s'échappoit.  
 Si quelqu'un goûtoit mon ramage,  
 Je déraisonnois encor mieux.  
 Si quelqu'un disoit : Soyez sage,  
 Il devenoit laid à mes yeux,  
 Et ma haine étoit son partage.

A douze ans le Couvent s'ouvrit  
 A quatorze je favois lire,  
 Danser, & chanter, & médire.  
 Ah ! que de choses l'on m'apprit !

Pour ajouter à ma science,  
 Je dévorai quelques Romans.  
 Dans le beau pays des Amans  
 Je m'égarai sans défiance.  
 Que ce pays plut à mon cœur !  
 Que de chimères insensées  
 Dont je favourois la douceur !  
 Combien de nuits trop tôt passées !  
 Que de jours trop tôt disparus !  
 Que d'instans alors j'ai perdus !  
 Dans ce pays imaginaire,  
 L'Amour étoit toujours sincère,  
 Soumis jusques dans son ardeur,  
 Tendre & fleuri dans son langage,  
 Jamais ingrat, jamais volage .



Et toujours le Dieu du bonheur.  
 Hélas! de ce monde faste,  
 Charmant ouvrage du caprice,  
 Dans le vrai monde je passai.  
 Quel changement, quelle surprise!  
 O combien je m'étois méprise!  
 L'Amour m'y paroissoit glacé,  
 Foible ou trompeur dans ses tendresses,  
 Fade & commun dans ses propos,  
 Trop gai, trop ami du repos,  
 Et trop mesquin dans ses promesses.  
 Quoi! m'écriai-je, voilà tout!  
 L'ennui me rendit indolente.  
 Mon cœur, trompé dans son attente,  
 Fut indifférent par dégoût.

Bientôt avec obéissance  
 J'acceptai le joug de l'hymen,  
 Et docile par ignorance,  
 A son arbitraire puissance  
 Je me soumis sans examen.  
 Mais enhardi par ma foiblesse,  
 Et rassuré par ma sagesse,  
 Il devint un tyran jaloux.  
 Dès ce jour il cessa de l'être;  
 Mes yeux s'ouvrirent sur ce maître  
 Qui me laissoit à ses genoux.  
 Quoi! me dis-je tout étonnée,  
 Ils ont les fleurs de l'hyménée,

Et les épiques sont pour nous ?  
 Pourquoi de la chaîne commune  
 Nous laissent-ils porter le poids ?  
 Et pourquoi nous donner des loix,  
 Quand ils n'en reçoivent aucune ?

D'un aussi bon raisonnement  
 Dangereuse est la conséquence ;  
 Et si pas malheur un Amant  
 Paroit dans cette circonstance,  
 Au pouvoir de son éloquence  
 On résiste bien foiblement.  
 Le mien parut ; il étoit tendre ;  
 La grate animoit ses discours ;  
 Je fus combattre & me défendre ;  
 Mais peut-on combattre toujours ?

De l'amour je connus l'ivresse,  
 Je connus son enchantement.  
 J'étois fière de ma foiblesse ;  
 J'immolois tout à mon Amant.  
 Mais cet Amant devint parjure ;  
 Le chagrin accabla mon cœur ;  
 Je ne vis rien dans la Nature  
 Qui pût réparer ce malheur ;  
 Je crus mourir de ma douleur.  
 Le tems, ce grand consolateur,  
 Le tems fut guérir ma blessure.

J'oubliai mes égaremens,  
J'oubliai que je fus sensible,  
Et je revis d'un œil paisible  
Celui qui causa mes tourmens.  
Dans sa tranquillité nouvelle  
Mon cœur désormais affermi,  
De l'Amant le plus infidèle  
A fait le plus fidèle Ami.

Son exemple me rendit sage.  
De système alors je changeai ,  
Et sur un sexe trop volage  
Sans scrupule je me vengeai.  
Je m'instruisis dans l'art de plaire,  
Je devins coquette & légère,  
Et m'entourai d'adorateurs.  
Je ne suis pas toujours cruelle ;  
Mais je suis toujours infidelle ,  
Et je sais tromper les trompeurs.  
Tout bas sans doute l'on m'accuse  
D'artifice & de trahison.  
Messieurs, le reproche est fort bon,  
Mais votre exemple est mon excuse.



## LE TOMBEAU

## D'EUCHARIS.

**E**lle n'est déjà plus, & de ses heureux jours  
 J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.  
 Ainsi s'éclipse pour toujours  
 Tout ce qui brille sur la terre.  
 Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,  
 Amitié consolante & tendre,  
 De cet objet chéri viens recueillir la cendre.  
 Loin d'un monde froid & trompeur,  
 Choisissons à sa tombe un abri solitaire;  
 Entourons de cyprès son urne funéraire.  
 Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs  
 Des roses à demi fanées;  
 Que les Graces plus loin, tristes & consternées,  
 S'enveloppent du voile, emblème des douleurs.  
 Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,  
 Appuyé sur le monument;  
 Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement;  
 Ses pleurs ne coulent pas; le désespoir l'accable.

L'instant du bonheur est passé;  
 Fuyez, plaisirs bruyans, importune allégresse.  
 Eucharis ne nous a laissé  
 Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.



## A M. D E S.

**D**U plus grand Pareilleux de France  
 Je reçois enfin quelques mots ;  
 Et sa plume avec négligence  
 Me donne le détail de ses galans travaux.  
 Sous quel astre propice avez-vous pris naissance,  
 O le plus heureux des amis !  
 Vous me rendez les jours de mon adolescence ;  
 En vous lisant, je rajeunis.

Un cœur tout neuf, une aimable Maîtresse,  
 Durant le jour mille désirs,  
 Durant la nuit mille plaisirs,  
 Peu de prudence, & beaucoup de tendresse,  
 Un Argus à séduire, une mère à tromper,  
 L'heure du rendez-vous toujours lente à frapper ;  
 De tous ces malheurs de jeunesse  
 Autrefois je fus affligé.  
 Hélas ! que mon sort est changé !  
 Des passions je n'ai plus le délire ;  
 L'air de Paris a desséché mon cœur ;  
 Ma voix a perdu sa fraîcheur ;  
 De dépit j'ai brisé ma lyre.

La douce volupté fuit ce bruyant séjour ;  
 Ici l'on plaît par l'artifice,

Les désirs meurent en un jour ,  
Le trompeur est dupe à son tour ,  
Et dans cette amoureuse lice  
On fait tout , excepté l'amour.

Je pars, je vais chercher loin des bords de la Seine  
Une Beauté naïve & prête à s'enflammer ;  
Et je vole avec vous au fond de la Lorraine ,  
Puisqu'on y fait encore aimer.

*Fin du Supplément.*



T A B L E  
DU SUPPLÉMENT.

---

ÉLÉGIES,	Page 1.
LES FLEURS,	21.
LE PROMONTOIRE DE LEUCADE,	32.

M É L A N G E S.

<i>Projet de Solitude;</i>	41
<i>Les Imprécations,</i>	42
<i>Plan d'Études,</i>	44
<i>Dépit,</i>	45
<i>Il est trop tard,</i>	47
<i>Le Cabinet de Toilette;</i>	48
<i>L'Absence,</i>	50
<i>Réflexion amoureuse,</i>	51
<i>Épître aux Insurgens,</i>	ibid.
<i>Portrait,</i>	53
<i>A Chloé,</i>	54
<i>Épître à M. le Comte de la M.</i>	56

<i>Nouvelle extraordinaire,</i>	59
<i>Délire,</i>	60
<i>A M. de F.</i>	63
<i>Épître à Madame de B.</i>	64
<i>Les Paradis,</i>	66
<i>Épître à Messieurs du Camp de S. Roch,</i>	69
<i>Confession d'une jolie Femme,</i>	71
<i>Le Tombeau d'Eucharis,</i>	76
<i>A M. de S.</i>	77

F I N.

70714280









